This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

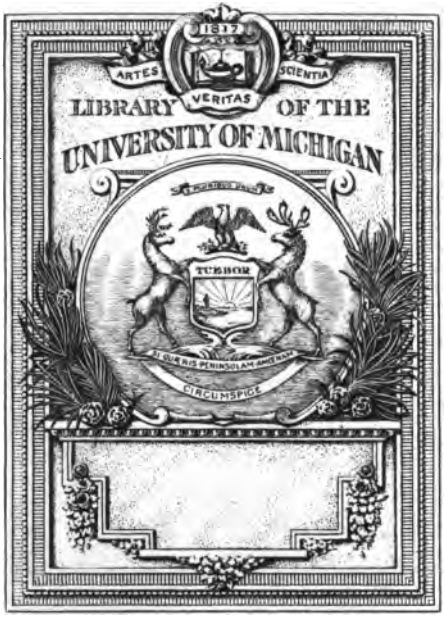
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS,

AVEC FIGURES.

SECONDE PARTIE.

TOME CINQUIÈME.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

848
C385
1787
v.5

L 3003-015

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'EXTRÊME variété répandue dans les ouvrages qui compoſent cette ſeconde partie nous a déterminés à l'intituler du nom vague de *Mélanges;* on y trouvera des Contes & Nouvelles, des Anecdotes intéreſſantes, des Facéties, des Féeries même & des Contes Orientaux.

Les Soirées du Bois de Boulogne, par où nous commençons, ont été imprimées pour la première fois en 1742, & ont eu le plus grand ſuccès. Ce ſuccès étoit mérité, & s'eſt ſoutenu ; l'ouvrage a été réimprimé pluſieurs fois, & eſt toujours recherché. C'eſt un recueil d'hiſtoires intéreſſantes, raſſemblées ſur un cadre aſſez commun ; mais qu'importe que l'idée de ce cadre ſe retrouve dans pluſieurs autres ouvrages, ce qui diſtingue

celui-ci eſt un ſtyle pur, clair, précis ; des faits neufs & variés, une imagination vive, dirigée par le ſentiment & la raiſon.

Le *Recueil de ces Meſſieurs* qui ſuit, eſt, comme l'annonce ſon titre, l'ouvrage de pluſieurs gens de lettres ; c'eſt une collection d'œuvres détachées, de morceaux épars que l'on a réunis ſous un même titre. Toutes ces pièces ne paroiſſoient pas de nature à être raſſemblées dans un même volume ; on voit à côté d'une aventure intéreſſante, un conte à rire ; une critique auprès d'une facétie. Il faut convenir néanmoins que cette variété n'eſt point ſans agrément, & trouve des approbateurs ; il nous ſemble que l'ame ſe plaît à être diverſement remuée, & que nous ne ſommes pas fâchés de faire ſuccéder à l'émotion que nous cauſe une nouvelle attendriſſante, une gaieté qui

nous distrait & nous remet dans notre état naturel.

Nous dirons la même chose des *Histoires nouvelles* & *Mémoires ramassés*; ce second recueil est du même genre que celui dont nous venons de parler, si ce n'est qu'il ne contient que des fictions & des historiettes; & que l'on n'y trouve ni de ces critiques plaisantes, ni de ces satyres facétieuses dont les contes du premier recueil sont entrecoupés.

A la suite de cet ouvrage nous imprimons *les Manteaux*; le genre de cette production est bizarre & difficile à classer; l'auteur a fait les mêmes recherches sur les Manteaux, que le père Oudin a faites sur la barbe; & si la première partie de ce livre est une pure facétie, la seconde est remplie de dissertations sérieuses & de recherches dignes de piquer la curiosité des savans. L'auteur a épuisé tout

ce qu'il étoit poſſible de dire ſur les Manteaux. Ce mot, tant au ſens propre qu'au figuré, employé même proverbialement, donne lieu à pluſieurs contes fort agréables. On n'a point oublié le *court Mantel*, ou *le Manteau mal taillé*, ancien fabliau tiré de la bibliothèque du Roi.

Les *Mélanges* ſont terminés par un recueil fort rare, intitulé *Pot-pourri*, qui contient effectivement des ouvrages d'une nature bien différente. On y lit deux contes de fées, une nouvelle, une traduction de l'arabe & deux hiſtoriettes. Le morceau le plus intéreſſant de ce recueil eſt la traduction de l'arabe, intitulée *Hiſtoire de Bedihuldgemal fille du roi des Eſprits, & de Seïfulmulouk fils du roi d'Egypte.* Cette production porte trop avec ſoi le caractère oriental, pour que nous doutions que ce ſoit véritablement une traduction.

L'auteur des Mille & un jours a puisé dans la même source, il donne aussi l'histoire de Seif-el-Mulouk, & de Bedy-al-Jémal (1), dans laquelle on retrouve les principaux événemens de la première; mais la traduction des Mille & un jours n'est qu'un extrait, & ne nous offre pas le même intérêt que celle du Comte de Caylus.

Nous n'avons pas réuni ce conte oriental aux ouvrages du même genre, imprimés dans la troisième partie, de même que nous n'avons pas joint les contes de fées aux féeries, parce que nous n'avons pas voulu décomposer les recueils, & nous avons cru devoir les présenter au public, de la même manière, & sous la même forme qu'ils ont été mis au jour dans l'origine.

(1) V. le Cab. des Fées, tome XIV. Mille & un jours, I. vol. page 469.

Quoique ces ouvrages paſſent pour être de pluſieurs auteurs, on ne peut les attribuer à d'autres qu'au Comte de Caylus qui en eſt le rédacteur, y a la plus grande part, & ſous le nom de qui ils ont été tous imprimés dans le principe.

SOIRÉES

DU BOIS DE BOULOGNE;

OU

NOUVELLES

FRANÇOISES ET ANGLOISES.

SOIRÉES

DU BOIS DE BOULOGNE,

OU

NOUVELLES

FRANÇOISES ET ANGLOISES.

J'ÉTOIS lié d'une amitié particulière avec l'aimable & malheureux marquis de Charoſt. Perſonne n'avoit plus d'eſprit & plus de bravoure que lui. Je venois de recevoir un coup de feu à la cuiſſe, à l'affaire de Clauſen, quand je le vis tomber à dix pas de moi; je courus à lui; ſans ſonger à moi, je ne l'abandonnai point; & il expira dans mes bras. Ma bleſſure étoit trop peu de choſe pour que je lui attribuaſſe la maladie dont je fus attaqué dix jours après. Elle parut débuter ſi ſérieuſement, que mes amis me conſeillèrent de me faire tranſ-

porter à Paris, où j'étois sûr de trouver du secours, ou au moins plus de tranquillité que dans un camp. J'eus de la peine à me rendre à leur avis; il y avoit huit ans que j'avois été obligé de m'éloigner de cette ville pour une affaire d'honneur; il est vrai qu'elle n'avoit pas été suivie; & que celui avec qui je l'avois eue, avoit été assez honnête homme pour ne rendre aucune plainte contre moi, quoiqu'il fût en droit de le faire; ainsi j'étois en sureté de ce côté-là: mais j'avois perdu peu après mademoiselle de Boisbelle, avec qui je m'étois flatté de passer à Paris les jours les plus heureux; & je m'étois promis de n'y revenir jamais. Les sollicitations de mes amis devinrent cependant si vives & si pressantes, que je m'y rendis. Je me fis transporter dans une litière, fort bien accompagné. Dès que je fus arrivé à Paris, j'appellai le médecin à la mode; il vint tous les jours me débiter ses petits mots, son joli verbiage, ses phrases épigrammatiques; mais il ne connut jamais rien à ma maladie, qui dura presque tout l'hiver. Je ne commençai à revivre qu'à la fin de février: la fièvre lâcha absolument prise; l'appétit me revint; & il ne me restoit au mois d'avril qu'un peu de pâleur & de foiblesse. Pour achever de faire reprendre à ma santé son *velouté*, (ce terme est de mon médecin,

il ne m'a pas échappé) je résolus d'aller passer le mois de mai à Auteuil, que sa situation & le voisinage du Bois de Boulogne doivent faire appeller le roi des villages. J'y fis louer un petit appartement qui étoit très-agréable pour la vue, & qui m'auroit été fort commode, si je n'avois été obligé d'avoir pour mon carrosse une remise assez éloignée. Auteuil étoit cette année-là assez brillant; la belle saison y avoit attiré une quantité prodigieuse de toutes sortes de monde; mais à travers les beautés à la mode, & les petits ménages galans qui y fourmilloient, on pouvoit y trouver fort bonne compagnie. J'y passai les six premiers jours dans une solitude entière. Dès sept heures du matin, mon carrosse venoit me prendre; j'allois me promener au pas, ou dans le Bois de Boulogne, ou dans les environs. Un livre m'y tenoit lieu de toute compagnie; & quand le soleil se faisoit un peu trop sentir, je revenois chez moi continuer ma lecture, pour recommencer ma promenade le soir. Le septième jour, le peu de sommeil dont j'avois été favorisé pendant la nuit, avoit été interrompu à plusieurs reprises par des idées tristes qui m'avoient chassé du lit dès le lever de l'aurore: j'attendois à ma fenêtre, avec je ne sais quelle impatience, que mon équipage arrivât; enfin je le vis venir; mais comme il

me parut rempli de dames, & qu'il y avoit derrière deux laquais qui n'étoient pas les miens, je ne le reconnus point, & je ne reconnus pas davantage mon cocher qui le menoit. Il arrêta cependant à ma porte, & je vis bientôt entrer dans mon appartement le vieux commandeur de Hautpré & la belle comteſſe de Crémailles ſa nièce. Je n'étois connu que de lui, il avoit été l'ami intime de mon frère aîné; il eut la bonté de me préſenter à la dame: il me dit en deux mots qu'il y avoit douze jours qu'ils étoient établis à Auteuil; qu'ils avoient fait la partie d'aller ſe promener dès le matin; qu'ils avoient rencontré mon carroſſe, & qu'ayant ſu de mon cocher que j'étois dans le village, ils avoient renvoyé le leur; qu'ils venoient ſe promener avec moi, & m'emmener dîner avec eux. J'acceptai le défi avec beaucoup de plaiſir; notre promenade dura juſques ſur le midi. Le commandeur me parla long-temps de feu mon frère & de leur amitié, il m'exhorta fort à me lier avec lui & avec une ſociété toute charmante qu'il avoit faite depuis qu'il étoit dans le village. La comteſſe enchérit ſur les louanges qu'il donnoit aux perſonnes qui la compoſoient. « Notre ſociété, me dit-elle, n'eſt pas nombreuſe, elle n'eſt que de trois femmes & de trois hommes; vous ſerez le quatrième. Vous

verrez miladi Rockfields, milord Winghton, la marquiſe de Montroſai & le marquis de Montgueil ». Elle me fit un léger portrait de chacun d'eux ; & cette eſquiſſe me prévint en leur faveur, avec d'autant plus de raiſon, que j'avois beaucoup entendu parler à Londres de Telſey, qui étoit le premier nom de milord Winghton, & que le chevalier Millefax ſon aïeul m'avoit rendu les plus grands ſervices ; j'avois auſſi été mouſquetaire avec le marquis de Montgueil. Elle me vanta fort le caractère de miladi & celui de la marquiſe ; & comme je ne ſais quel intérêt me parloit pour cette dernière, j'interrompis ſes éloges pour lui demander quelle dame c'étoit. « Elle eſt toute charmante, me repliqua-t-elle, & par l'eſprit, & par la figure, & par la conduite : mais je ne ſaurois lui pardonner l'indifférence qu'elle a pour un mari de bonne maiſon & plein de mérite, qu'elle n'a pas vu depuis qu'elle l'a épouſé ; nous le connoiſſons beaucoup ». Une curioſité dont je ne fus pas le maître me fit preſſer madame de Crémailles de me conter l'aventure de ce mariage plus en détail. « Il faut, reprit-elle, qu'elle ait eu quelque grande paſſion dans le cœur ; je l'ignore, & même j'y vois peu d'apparence ; elle a été toute ſa vie au couvent ; elle y étoit encore quand le marquis

l'épousa. Celui-ci est d'une figure & dans une situation à faire des jaloux. Qui l'auroit cru ! la marquise, le jour même de ses noces, s'échappa & courut se renfermer dans son couvent. Toute la cour s'est mêlée de la raccommoder avec son mari : mais de quelque façon qu'on s'y soit pris, il n'a jamais été possible de la déterminer à rentrer dans le monde. Elle est sortie de son couvent pour la première fois, il y a environ douze jours ; les médecins lui avoient ordonné d'aller prendre l'air à la campagne ; mais elle ne l'a point fait sans la permission de son mari, à qui elle en a écrit en Italie, où il sert dans l'armée du maréchal de Noailles. Comme je l'ai connue au couvent, & que je suis un peu alliée à la maison de son mari, ses parens me firent demander si je voulois bien l'avoir ici ; peut-être espérèrent-ils que je serois assez puissante sur son esprit, pour la rapprocher du marquis, qui n'a jamais cessé de l'adorer, ni perdu l'espérance de vaincre ses froideurs. Sans doute, madame, dis-je à mon tour, elle aimoit quelqu'un ; ses parens l'auront violentée pour épouser le marquis ; elle aura senti, quand la chose aura été faite, qu'elle s'étoit trop avancée, & elle se sera condamnée au couvent pour se punir de n'avoir pas continué à faire une vigoureuse résistance. Je trouve,

ajoutai-je, dans l'action de cette dame, un certain héroïsme qui m'empêchera toujours de la blâmer, quoique je plaigne infiniment son mari ». Mille réflexions que nous fîmes tous les trois sur cette aventure, nous conduisirent jusqu'à l'heure du dîner : nous regagnâmes la maison de la comtesse, qui étoit une des plus belles du village ; toute la compagnie s'y étoit déja rendue. En descendant de carrosse, je fus frappé d'une voix qui sur l'escalier crioit *bon jour* à la comtesse ; & l'impatience que j'avois de connoître la marquise me fit peut-être commettre quelque impolitesse à l'égard de miladi & du reste du cercle. Madame de Crémailles & le commandeur me présentèrent, & je répondis, sans doute fort mal, à tous leurs complimens ; mes yeux ne cherchoient que la marquise. Ils trouvèrent bientôt les siens qui étoient déja fixés sur moi, & qui à la rencontre des miens se baisèrent ; elle tomba à demi-morte dans un fauteuil, qui heureusement se trouva derrière elle. Il fallut laisser aux dames la liberté de la secourir : nous descendîmes dans la salle à manger, où une demi-heure après, la comtesse & miladi vinrent nous dire qu'elle étoit revenue de son évanouissement ; qu'il n'auroit pas de suites ; qu'elle n'avoit besoin que de repos ; qu'elle prioit

qu'on lui permît de rester seule ; qu'au reste, elle avoit auprès d'elle des femmes qui en auroient soin. Nous nous mîmes donc à table, où, malgré la délicatesse des mets, l'accident survenu à une si aimable femme, nous fit faire à tous un fort mauvais repas ; la tristesse y régna, & le chagrin de chacun empêcha qu'on fît attention à tout le mien. Je ne savois à quoi l'attribuer ; je n'avois fait qu'appercevoir la marquise ; & tout ce que je savois, c'est que j'avois été frappé de sa voix & de ses traits. La situation où je me trouvois étoit inconcevable pour moi-même ; je m'en demandois en vain la raison. Je souhaitai de me voir seul, & je quittai la compagnie sous je ne sais quel prétexte ; mais dès que je fus seul, je brûlai d'y retourner ; je me dis qu'il y avoit de l'impolitesse à être sorti de cette maison le premier, & sans être absolument rassuré sur l'état de la marquise. J'y retournai donc ; & je ne sais trop ce que je dis pour autoriser mon retour ; j'appris en arrivant qu'elle se portoit beaucoup mieux, qu'elle étoit dans son lit, & que la comtesse étoit avec elle. Le reste de la société avoit un peu repris sa belle humeur, & étoit occupé à un médiateur : je ne pus reprendre la mienne ; je descendis au jardin, exprès pour rêver ; & comme je voulois rêver tristement,

je me rappellai mademoiſelle de Boisbelle dont il y avoit ſix ans que j'avois appris la mort. Le jeu fini, tout le monde accourut au jardin, où on s'entretint de mille choſes auxquelles il fallut, malgré moi, prendre part. Un petit ſouper, mais fort délicat, ſuivit la promenade; la comteſſe fit ſervir dans la chambre de la marquiſe pour la diſſiper. Quoique je fuſſe placé vis-à-vis d'elle, l'obſcurité de ſon lit m'empêcha de la voir; je fus le premier à porter la ſanté de la belle malade; & le ſon de ſa voix, quand elle me remercia, me frappa infiniment plus que la première fois. Le ſouper fut aſſez gai, & je fis de mon mieux pour le paroître: l'heure de ſe ſéparer ſonna trop tôt; nous prîmes congé de la marquiſe, qui promit d'être le lendemain du dîner de milord, qui devoit être notre Amphitryon: car l'arrangement de la ſociété étoit, que chacun régaloit à ſon tour, & c'étoit la marquiſe qui, ce jour-là, avoit fait les honneurs.

Je me couchai le plus promptement qu'il me fût poſſible, pour reprendre le fil de ma rêverie, c'eſt-à-dire, pour ne penſer qu'à la marquiſe & à mademoiſelle de Boisbelle, car l'une me rappelloit toujours l'autre; & il n'étoit pas poſſible à mes idées de ne pas les confondre. Si je m'en étois cru, j'aurois envoyé avant le

jour savoir comment madame de Montrosai avoit passé la nuit, ou plutôt j'y serois allé moi-même; j'eus toutes les peines du monde à gagner sur moi de n'y envoyer qu'à dix heures; il en étoit près de onze, quand mon laquais revint; je l'attendois avec la plus vive impatience: D'où viens-tu donc, traître, lui dis-je? De chez madame la marquise, me répondit-il; j'ai voulu parler à elle-même; elle se porte fort bien; elle vous remercie de votre attention; & voilà un livre que vous oubliâtes hier dans son appartement. Il me remit en même temps un paquet cacheté que je lui arrachai plutôt que je ne le reçus. On peut juger de la précipitation avec laquelle je l'ouvris, & de l'impression que fit sur moi un billet que je trouvai dedans, voici ce qu'il contenoit:

BILLET

De la marquise de Montrosai au comte de Prémaillé.

» Quoi! vous vivez, chevalier, & je ne vis plus pour vous? Il y a près de six ans que je pleure votre mort; elle me fut assurée par le Brun votre laquais. Hélas, il m'a trompée! pourquoi l'ai-je cru? La qualité que je porte vous dit assez que j'ai un mari; & peut-être

savez-vous

ſavez-vous déja, que, ſi je ne ſuis plus à moi, du moins je ne ſuis point à lui; c'eſt le ſoin de ma réputation qui ma dicté cette lettre; n'y répondez point. Vous vîtes hier l'effet que fit ſur moi votre préſence, à laquelle je n'étois point préparée. Préparez-vous à la mienne. Ne ſemblons nous connoître que d'hier; je ſerois perdue ſi on nous devinoit. C'eſt avec une extrême précaution que j'ai ſu de la comteſſe qui vous étiez; mais je voulus vous reconnoître moi-même, & pour cela j'acceptai la propoſition qu'elle me fit de faire ſervir dans ma chambre. J'ai encore huit ou dix jours à reſter à Auteuil. Au nom de Dieu, fuyez-moi, quand je ſerai ſeule. Je tremble de n'être pas aſſez forte pour réſiſter au déſir de vous parler encore une fois, avant d'aller me renfermer. Je m'imagine que je vivrai plus contente, depuis que je vous ſais encore au monde. Adieu, chevalier; je ſuis pour toute ma vie votre infortunée,

BOISBELLE.

Le croira-t-on! de tous les mouvemens divers dont la lecture de ce billet devoit agiter mon cœur, il ne fut ſenſible qu'à la joie d'avoir retrouvé ce que j'aimois, & dont je me croyois ſéparé pour toujours. Au ſouvenir de la marquiſe, je ne penſai ni qu'elle avoit un mari, ni

que j'allois la reperdre ; ces réflexions auroient empoisonné ma joie; elles la respectèrent. J'étois comme enivré de plaisir, & je m'écriois de moment en moment, je vais donc revoir ce cher objet ! Mes transports furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse; c'étoit elle-même avec la comtesse & le commandeur; celui-ci venoit me prendre pour me conduire chez milord Wingthon. Je me précipitai dans l'escalier pour voler à leur rencontre, ou plutôt à celle de mademoiselle Boisbelle; car elle seule m'occupoit ; & sans doute que dans l'agitation & dans l'espèce d'égarement où se trouvoit mon cœur, il alloit débuter par quelque éclat indiscret : mais heureusement le carrosse s'étoit déja envolé ; & malgré toute la diligence que j'avois faite, je ne trouvai que le commandeur, seul, qui sauta à mon cou. Il me dit que les deux dames étoient allées à la messe, que la marquise entendoit tous les jours. J'aurois été aussi charmé de l'entendre, répondis-je avec vivacité. Bon ! reprit ce bon religieux, êtes-vous si dévot? En attendant qu'elles nous renvoient le carrosse, nous causerons, & j'ai quelque chose à ajouter à la carte de notre petite société, que ma nièce vous traça hier trop légèrement.

» Vous vous êtes peut-être déja apperçu, continua-t-il, ou vous vous appercevrez bientôt

que miladi & milord ne se veulent pas de mal, & que ma nièce & le marquis de Mongueil ne sont pas plus mal intentionnés l'un pour l'autre. Des yeux désintéressés ne voient pas deux fois des amans en présence, qu'ils n'ayent bientôt démêlé leurs intérêts. Pour moi que l'âge, ou plutôt les plaisirs passés, ne rendent guère habile à en prendre de nouveaux, & à qui des vœux ne permettent pas même le mariage, je me fais des amusemens des affaires des autres. Ils ont beau se tenir sur leurs gardes, je pénètre tous leurs mystères; je retiens sans faire semblant de rien, tout ce qu'ils disent, & jusqu'à leurs moindres gestes, parce que rien n'est indifférent entre gens qui s'aiment. Les amans trahissent leur secret en se parlant des choses les plus ordinaires & les plus étrangères à leur passion, en ne se parlant point, en se regardant seulement, même en ne se regardant pas. Quand je suis seul, je me rappelle toutes ces remarques, je les rapproche les unes des autres, je les combine, elles me conduisent à des découvertes; & j'ai le plaisir de rencontrer toujours juste. Mais n'allez pas croire, je vous prie, ajouta le commandeur, que ma curiosité ait rien de criminel, & que mon objet soit de faire de la peine à quelqu'un, ou de publier mes découvertes; ni que pour les faire, je me serve

du miniſtère de domeſtiques ; non, je me ſuffis à moi-même, & elles ne me paſſent pas. Tout ce que je me permets, c'eſt quelque petit mot que je gliſſe en paſſant qui ſemble ne rien dire, qui dit pourtant pour les gens intéreſſés ; je vois que ce mot les intrigue, ils voudroient ſavoir ce que j'ai voulu dire, ils n'oſent me le demander, ils tournent autour de moi pour me l'arracher ; ils parlent enfin ; & avec un air de bonne foi, je leur réponds que je n'y entends aucune fineſſe ; & ils me croyent. Par exemple, la fête de ma nièce arriva la ſemaine dernière ; il n'y avoit que peu de jours que nous étions ici. La veille au ſoir nous vîmes entrer dans la ſalle à manger une douzaine de jolies payſannes & de payſans chamarrés de fleurs & de rubans ; ils avoient des violons & des hautbois à leur tête auſſi galamment équipés ; tout cela ſe diſoit d'Auteuil & des environs ; une payſanne, qui porta la parole, fit un compliment moitié ville, moitié campagne ; on danſa juſqu'au jour. Miladi, milord & la marquiſe même ſe donneroient au diable que c'étoient de véritables payſans, qui ayant ſu de quelque domeſtique le nom de baptême de la comteſſe, lui ont donné cette petite fête pour mériter de ſa part quelque libéralité. J'ai feint de le croire comme les autres ; madame de Crémailles & le marquis triom-

phoient de nous voir tous donner dans le panneau : mais ſamedi au ſoir, je me fis attendre pour ſouper, & j'arrivai de fort mauvaiſe humeur ; toute la compagnie, ſurpriſe de me voir en colère, me demanda à qui j'en avois : à mes valets ; répondis-je, qui ne ſavent rien faire à propos. Et me tournant tout de ſuite vers la marquiſe : pardon madame, c'eſt demain votre fête ; j'ai voulu en faire avertir ces payſans de l'autre jour ; j'ai vu que vous aviez pris plaiſir à les voir ; mais des ſots que j'en avois chargés n'ont pu les déterrer depuis hier ; & m'adreſſant à Mongueil, je n'ai point ſongé à vous prier de trouver bon que j'en chargeaſſe un de vos gens, il auroit bien ſu où les prendre. Il rougit, ainſi que ma nièce, juſqu'aux yeux ; & heureuſement pour eux que madame de Montroſai prit la parole pour me remercier de ma politeſſe ; ils eurent le temps de ſe remettre de leur embarras. Voilà, ajouta encore le commandeur, tous mes plaiſirs & toute la vengeance que je tire de leur myſtère ; au ſurplus l'un & l'autre ſe conviennent ; ma nièce eſt jeune & riche ; le marquis a du bien, & ſon frère aîné n'aura jamais d'enfans. A l'égard de miladi & de milord, il y a quelque alliance entre eux ; mais quand ils ſeroient couſins-germains, la religion qu'ils profeſſent les exempteroit de recourir au pape pour

une dispense. Je vous ferai part de toutes mes découvertes, poursuivit-il en m'embrassant; nous en rirons ensemble: mais si vous devenez amoureux, faites-m'en confidence, sinon je vous désespérerai. Par exemple, la marquise seroit fort bonne à aimer; attachez-vous à elle; elle a un mari avec qui elle n'a jamais vécu; elle m'a déja demandé qui vous étiez, & je veux vous servir auprès d'elle. »

Je me tuai de le remercier de ses offres obligeantes, & de lui dire que je n'avois jamais aimé qu'une personne dont la mort m'avoit séparé, il y avoit près de six ans; & que mon cœur seroit à elle tant qu'il respireroit: » Eh! si donc, reprit-» il en riant, tu donnes dans le roman, mon » cher; j'irai mon chemin, & je ne veux pas » que la marquise soit ici comme une inutile ». Je réitérai en vain mes prières; je ne pus le résoudre à ne se point mêler de mes affaires.

On sent que pendant cette conversation je n'étois point du tout à mon aise, & que je tremblois qu'il ne prît à tâche de me deviner. Je me promis fort d'être de la plus grande circonspection.

Le carrosse de la comtesse arriva; & nous nous rendîmes chez milord, où miladi arriva un moment après nous. On s'entretint de nouvelles courantes jusqu'au dîner, qui fut

auſſi bien entendu qu'amuſant ; chacun y mit du ſien ; & j'eus lieu de voir que toute cette aimable ſociété avoit infiniment d'eſprit : mais la ſeule miladi pouvoit le diſputer avec la marquiſe ; une douce langueur étoit répandue ſur tout ce qu'elles diſoient : la première la tenoit du climat où elle avoit reçu le jour, & de ſes malheurs paſſés : & la ſeconde de la ſituation où étoit ſon cœur depuis long-temps ; elle s'en étoit fait une habitude. Il leur échappa cependant des vivacités, & la comteſſe ne demeura pas en reſte.

Le jeu eſt la paſſion à la mode ; & elle eſt ſi dominante, qu'elle anéantit preſque abſolument toutes les autres. J'ai ſouvent entendu des dames ſe plaindre du tort qu'elle fait à l'eſprit : » Non, » diſoient-elles, il n'y a plus d'eſprit. Perſonne » ne penſe plus à orner le ſien, depuis que l'épi» démie du jeu eſt tombée ſur Paris, & s'eſt » communiquée à nos provinces ». Et en effet, on ne fait plus que jouer, & on en eſt au point de ne donner du mérite aux gens, qu'à proportion qu'ils ſavent mieux jouer, ou qu'ils jouent plus gros jeu. Ce ſont les dames elles-mêmes qui ſont cauſe de cette révolution ; toutes les fois qu'elles prendront du goût pour quelque choſe, elle ſera portée à l'excès ; leur empire en ſouffre le premier, elles ſe ſont privées d'une

infinité d'hommages que produiſoit la belle galanterie. Il n'eſt plus du bel air d'aimer; toutes les actions de la vie ſe font d'un bruſque indécent; & les dames nous ont appris, par leur exemple, qu'on perd tout le temps qu'on n'employe pas à jouer; il faut donc du jeu où il y a des femmes; il eſt cependant beaucoup plus pardonnable à la campagne qu'à la ville.

Nos trois dames ſe donnèrent à peine le temps de ſortir de table, qu'elles s'embarquèrent dans un médiateur; je fus choiſi pour faire leur partie; l'arrangement de la ſociété étoit que chaque cavalier avoit cet honneur à tour de rôle; les trois autres firent un piquet. Il étoit ſix heures quand le jeu finit; nous nous partageâmes en deux carroſſes pour la promenade. Je fus de celui de la comteſſe & de mademoiſelle de Boisbelle; ce nom me vient toujours plutôt ſous la plume, que celui qu'elle tient de ſon mari. Après avoir circulé quelque temps dans les belles routes du bois de Boulogne, nous mîmes pied à terre aux environs du château de Madrid. Nous marchâmes un moment; mais les dames qui furent bientôt laſſes de cet exercice, n'eurent pas plutôt apperçu un endroit où des arbres formoient une eſpèce de berceau, qu'elles coururent s'y établir; nous fîmes apporter les couſſins des carroſſes, afin qu'elles fuſſent plus commodément.

Là, la conversation devint générale & d'un vif charmant : mais j'eus toujours l'attention de m'observer avec tant de scrupule, & de tenir si fort mes regards en bride, que le malin commandeur ne put asseoir aucune conjecture sur la marquise & sur moi. Je m'étois d'abord résolu de faire passer à cette dame un précis de l'entretien que j'avois eu le matin avec lui ; mais je changeai d'avis par la réflexion que je fis, qu'elle n'en deviendroit que plus inquiète.

M. de Hautpré proposa, pour diversifier les plaisirs, que chacun raconteroit son histoire, ou du moins quelque aventure où il auroit eu part. La comtesse & miladi commencèrent par s'en défendre ; la première dans la seule vue, dit-elle, de ne point renouveller ses chagrins. « Seroient-ils plus grands que ceux que j'ai essuyés, interrompit avec vivacité miladi ; pour moi, si je refuse de raconter les miens, ce n'est que par amour-propre. Je suis étrangère ; & mon narré ennuieroit, ou feroit rire une compagnie aussi spirituelle & aussi délicate que celle-ci ». Nous fîmes tous les efforts nécessaires pour rassurer ces dames ; elles furent forcées de céder à nos empressemens ; & le commandeur s'étant offert de faire les frais de cette soirée : « Ah ! mon oncle, lui dit madame de Crémailles, je crains vos histoires ;

elles ont toutes un air & un ton de libertinage qui m'alarment d'avance. Remettez-vous, ma nièce, reprit-il ; celle-ci n'aura ni l'un ni l'autre. Il s'agit d'une belle passion que j'ai eue. Vous, mon oncle, une belle passion ! écoutons, pour la rareté du fait ; vous vous en êtes bien corrigé. Il est vrai, ma nièce ; mais elle m'est pardonnable ; je n'avois pas vingt ans ; j'étois cependant mousquetaire, & je m'appellois pour lors le chevalier de Villemonde. Je vous assure donc que ce que vous allez entendre, ne sera rien moins que libertin. Comme vous ne m'avez connu que depuis votre mariage, & que vous avez entendu parler de beaucoup de mes extravagances, vous ne devineriez pas que j'ai été autrefois un des plus grands martyrs d'amour. Vous allez en être convaincue. Alte-là, interrompit alors madame de Montrosai ; souffrez, M. le commandeur, que je me débarrasse de mon histoire, je ne serai pas longue.

« J'ai passé ma vie dans différens couvens ; j'en sortis, il y a quatre ans, pour épouser le marquis de Montrosai, & j'y rentrai le jour même de mon mariage. J'ai dit ».

« Il ne tiendroit qu'à vous, lui dit alors la comtesse, de nous informer pourquoi vous

vous dérobâtes si brusquement aux empressemens d'un galant homme. Vous avoit-il offensée ou déplu en quelque point assez important, pour que vous ne puissiez lui pardonner? Non, reprit mademoiselle de Boisbelle, je n'ai qu'à me louer de ses façons; appellez ma démarche un caprice; je tremble qu'elle ne finisse qu'avec ma vie ». Son visage qui se couvrit alors du plus vif incarnat, & ses beaux yeux qui se mouillèrent, avertirent madame de Crémailles de ne pas la pousser plus long-temps. C'est donc à mon tour, dit le commandeur: & il débuta à peu près ainsi.

PREMIERE SOIRÉE.

HISTOIRE

DU COMMANDEUR DE HAUTPRÉ.

J'AVOIS la tête si remplie de la lecture de la Princesse de Clèves, de Zaïde, d'Hyppolite, Comte de Duglas, & d'autres histoires de même genre, que je me persuadai qu'il y auroit un plaisir extrême à être le héros de quelques aventures semblables. J'étois tout disposé à les courir, de quelques chagrins & de quelques revers qu'elles fussent traversées. Ma résolution prise, il ne fut plus question que de me trouver une Angélique ou une Clorinde; je la cherchai de tous côtés, & toujours inutilement. Telle personne qui m'auroit plu pour une galanterie, ne me sembloit point propre à faire une héroïne; je sentois, d'après les livres que j'avois lus, qu'il falloit qu'il entrât dans sa composition, non-seulement de la beauté & de la tendresse, mais encore de la majesté, de la fierté même, & un certain caractère marqué au coin du courage & des sentimens.

Il y avoit près de trois mois que j'étois occupé à faire cette découverte ; & je commençois à me persuader que des femmes, telles que je mourois d'envie d'en trouver une, n'existoient que dans les romans, lorsqu'un mousquetaire de mes camarades me traîna une nuit dans un bal bourgeois assez obscur. Nous y fîmes les aimables vainqueurs ; nous y lutinâmes quelques beautés du marais. Mon ami s'arrangea bientôt d'une petite personne qu'il ne voulut point perdre de vue ; & moi, que, dans les dispositions où j'étois, rien n'intéressoit de toute cette assemblée, je sortis pour aller me reposer ; il étoit un peu plus d'une heure après minuit. Au coin d'une petite rue, qui aboutit dans celle de Saint-Louis au marais, je fus saisi par trois grands drôles, le pistolet à la main. Vous êtes mort, me dirent-ils, si vous soufflez ; ils s'emparèrent en même temps de mon épée, me bandèrent les yeux ; ils me mirent une espèce de bâillon dans la bouche, & me portèrent dans un fiacre qui étoit à deux pas ; ils y montèrent avec moi, & le carrosse s'enfuit comme le vent.

Quand je n'aurois pas eu les yeux fermés, la nuit étoit si obscure, que je n'aurois jamais pu discerner les rues par lesquelles je passai ; tout ce que je sais, c'est que l'équipage fit

beaucoup de chemin avant de s'arrêter à l'extrémité d'une rue fort étroite. Mes estafiers me tirèrent de mon étui & me conduisirent, au bout de vingt pas, à une petite porte qui s'ouvroit en dedans de la rue, & derrière laquelle précisément étoit un escalier serré & escarpé, par lequel ils me guindèrent dans un cabinet, où ils me poussèrent; là ils m'enfermèrent exactement, & se retirèrent, après m'avoir rendu la vue & la parole.

Je n'avois pas été à mon aise pendant le trajet; je m'étois vu sans défense entre les mains & à la discrétion de trois coquins armés. Je crus que l'endroit où ils me laissoient alloit être mon tombeau: mais ces idées affreuses firent bientôt place à de riantes. A la foible lueur d'une lampe de cristal, posée sur une assiette d'argent sous la cheminée, je pus entrevoir que le cabinet dans lequel on m'avoit déposé, étoit très-richement meublé; un lit de repos d'une étoffe d'or n'en faisoit pas l'ornement le moins brillant. Je me rassurai bientôt à cette vue: « Non, dis-je en moi-même, je n'en mourrai pas; ce lieu a plutôt l'air d'un temple de l'amour que d'un coupe-gorge: je dois être content; voici une aventure galante qui s'offre d'elle-même, après en avoir cherché si long-temps inutilement ». Je me représentai

tout de ſuite & d'avance mon héroïne, telle que je la ſouhaitois ; & mon imagination fertile & déréglée s'égaroit dans mille événemens romaneſques, tous plus extraordinaires les uns que les autres.

Un léger bruit que j'entendis alors interrompit mes rêveries. Le dirai-je ? ma frayeur revint, j'en étois glacé, & ce n'étoit point ſans ſujet. Une porte, autre que celle par laquelle j'étois entré, s'ouvrit tout-à-coup & ſe referma auſſi-tôt ; j'en vis ſortir une grande perſonne, mais qui me parut d'une taille giganteſque. Elle n'étoit couverte que d'un ſimple jupon & d'un petit corſet très-négligemment attaché. Perfide, me dit-elle en ſe précipitant ſur moi comme une furie, un poignard à la main, il faut que tu périſſes ; voilà ce que te réſervoit mon amour outragé. L'agitation & le déſordre de mes ſens étoient trop grands pour ſonger à me défendre ; un homme m'auroit cauſé moins de crainte ; je parcourus rapidement toute ma vie paſſée, & je n'y vis rien à me reprocher ; mais ce ne fut que par un mouvement involontaire & comme par haſard, que je détournai le bras qui m'alloit percer le cœur : ſoudain tournant ſa fureur contre elle-même, & découvrant ſa gorge : quelle eſt mon injuſtice, dit-elle ! c'eſt moi que

je dois punir d'avoir écouté un misérable sans honneur. Ces derniers mots m'assurèrent que ce n'étoit pas à moi qu'elle en vouloit. Je repris mes esprits, & devenu plus fort, je me jettai sur sa main qui étoit déja tournée contre son sein; elle me la disputa avec vigueur. Quelle rage est la vôtre, lui dis-je, de vouloir périr pour un ingrat que vous mépriſez? Ces mots prononcés par une voix inconnue & qu'elle n'attendoit pas, lui firent tomber de la main le poignard que j'avois tant de peine à lui arracher; elle tomba elle-même sur le lit de repos. Hélas! dit-elle en sanglotant, ils se sont trompés. Puis sa colère se ranimant: Cruel, pourquoi avoir retenu mon bras? c'en seroit fait; vous m'avez réservée à une vie odieuse, que mes malheurs vont remplir de honte: ensuite s'adoucissant: Qui que vous soyez, m'ajouta-t-elle, sur qui ma fureur a pensé tomber, pardonnez-la à une infortunée que son désespoir aveugle & qui s'y abandonne toute entière. Le scélérat pour qui on vous a pris, n'échappera pas à ma vengeance. Je veux la servir, madame, repris-je; ne craignez point de vous confier à ma foi, je vous promets un secret inviolable; nommez-moi le traître qui vous a offensée; commencez par l'arracher de votre cœur; d'un cœur que sans doute il n'a jamais mérité, & dont il n'a jamais connu

toute

toute la passion. Ce fut en entrant dans sa douleur, que je vins peu à peu à bout de la calmer; je fis plus, je commençai à la consoler; & comme les femmes sont toujours extrêmes, insensiblement je me fis écouter d'elle, & nous entamâmes une façon de vengeance, à laquelle, faute d'expérience, je ne me serois pas attendu une heure auparavant: mais j'ignorois si elle étoit belle ou laide; les traits de son visage m'étoient absolument inconnus; tant l'obscurité régnoit dans ce cabinet, & principalement dans le lieu où nous étions. Je me persuadai que c'étoit une beauté divine, parce que je la souhaitois telle. Pour m'en convaincre, je la priai de permettre que la lumière me la fît voir plus parfaitement; elle me refusa obstinément; je la pressai aussi inutilement de se faire connoître à moi; j'employai, pour la déterminer à cette confiance, tout ce que les caresses & les assurances du secret ont de plus séduisant pour une femme. Je voulus commencer par lui dire mon nom. Arrête, interrompit-elle, & ne m'apprends point un nom qui, chaque fois que je l'entendrois prononcer, me rappelleroit ma honte; & attends, pour savoir le mien, que je connoisse mieux ton cœur. Je m'apprêtois à repliquer; mais à un cri vigoureux qui se fit entendre dans la rue, elle se leva.

bruſquement & rentra par la même porte qu'elle étoit venue.

Je me trouvai donc encore ſeul ; & j'attendois, ſans trop d'inquiétude, quel ſeroit le dénouement de cette aventure ; je me ſaiſis alors du poignard ; je l'enfermai dans mon habit ; & j'étois réſolu de m'en ſervir pour vendre cher ma vie, ſi on attentoit à elle. Je promenois mes regards de côté & d'autre, & j'apperçus au pied du lit de repos un papier. L'eſpérance qu'il m'apprendroit quelque choſe des lieux où j'étois, & de celle que je venois de voir, me fit approcher de la lampe ; mais la porte par laquelle j'avois été introduit vint à s'ouvrir, je le fourrai au plutôt dans ma poche. Les trois braves qui m'avoient amené me reprirent ; ils me remirent mon bâillon & mon bandeau, & ils me reconduiſirent au fiacre. Il étoit reſté à vingt pas ; & quand nous y fûmes montés tous quatre, il s'envola avec une vîteſſe extrême. Ils s'excusèrent beaucoup de la mépriſe qu'ils avoient faite ; j'ai toujours ignoré comment ils en avoient été informés ; mais, ajouta l'un d'eux en plaiſantant, ſi nous vous l'avons donnée bien chaude, peut-être avez-vous eu de quoi vous conſoler ; & je ne voudrois pas gager un louis d'or, que nous n'euſſions encore bientôt beſoin de vous. Après une courſe

de trois quarts d'heure nous arrêtâmes ; on me fit descendre, & je me vis au milieu du pont de la Tournelle : il n'étoit guère que trois heures après minuit ; je tremblois que ces scélérats n'eussent ordre de me jeter dans la rivière : j'avois la main sur mon poignard, mais ils avoient toujours leurs pistolets au poing. Je fus quitte de tout pour la peur. Ils voulurent me rendre mon épée ; mais elle ne se trouva point dans le carrosse ; ils accusèrent le cocher de l'avoir escamotée ; celui-ci se donna à tous les diables pour prouver qu'il étoit honnête homme : pour me délivrer d'eux tous, je leur dis que c'étoit une épée de perdue, & que je n'y pensois plus. Ils remontèrent en carrosse en me souhaitant le bon soir ; & le fiacre, en s'enfuyant comme un trait à travers l'île de Saint-Louis, me cria : mon gentilhomme, vous oubliez à me donner pour boire. Pour moi, que tant de différens événemens de cette nuit avoient un peu ému, je pris le parti d'aller chercher du repos à l'hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André des arcs, où j'étois fort connu de l'hôte qui avoit été domestique de mon père. Quand je fus vis-à-vis le pont Saint-Michel, mes pieds s'embarrassèrent dans quelque chose qui me fit tomber ; je portai la main pour voir ce que ce pouvoit être ; c'étoit

une épée. Ah ! dis-je en moi-même, du moins ne ſerai-je pas ſans épée ! J'arrivai à l'hôtel de Château-Vieux que je me fis bientôt ouvrir. Dès que la lumière parut, l'épée que j'avois ramaſſée me frappa les yeux ; c'étoit la mienne ; elle étoit apparemment tombée du carroſſe ; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'eſt qu'à force de m'orienter, je m'étois perſuadé que je venois du Marais, & que le fiacre qui m'avoit remis ſur le pont de la Tournelle m'en amenoit, & en avoit repris le chemin. Dès que je fus dans ma chambre, je n'eus rien de plus preſſé que de tirer de ma poche le papier que vous vous ſouvenez que j'avois trouvé au pied du lit de repos ; c'étoit une lettre, & elle contenoit ces mots :

LETTRE.

« Avez-vous cru qu'un homme fait comme moi vous étoit attaché pour toute l'éternité ? Deux ans d'aſſiduités uſent terriblement l'amour. Il y a trois mois que le mien eſt expiré : mais par pitié je m'étois condamné à feindre encore, & j'aurois continué cette contrainte ; mais à votre tour vous avez eu pitié des peines que je prenois à vous abuſer. Vos jalouſes inquiétudes vous ont fait découvrir ce que vous n'auriez jamais dû chercher. Je me moque des

mémoires qu'on a pu vous donner sur ma naissance ; quelle qu'elle soit, je suis au-dessus de ces chimères. Au surplus, que notre enfant ne souffre point de mon changement ; si j'étois riche, je ne vous le laisserois pas. C'est votre faute si vous me perdez tout-à-fait ; & je vous remercie de la gêne dont vous me délivrez. »

La lecture de cette lettre m'instruisit à fond de l'aventure ; & vous devez croire qu'elle fit sur moi l'effet qu'elle devoit faire ; ce fut de détester à jamais le lâche coquin qui en étoit l'auteur ; & je fis vœu de venger une femme qu'il outrageoit si cruellement. Mais comment m'y prendre pour cela ? c'étoit-là la difficulté. La lettre n'étoit point signée, & l'adresse en avoit été exactement déchirée ; ainsi je restois dans une ignorance parfaite du nom de l'offensée, & de celui de l'offenseur : toute ma ressource fut de me persuader que la demeure de la dame ne seroit pas impossible à découvrir, & qu'elle-même ne tarderoit pas à me rappeller chez elle de la même façon qu'elle avoit déja fait. J'étois impatient de la venger, & je brûlois d'en trouver les moyens. Je ne fermai pas l'œil le reste de la nuit ; je me mis à repasser dans mon esprit toutes les circonstances

de mon aventure ; le commencement m'en faisoit encore frémir, & chaque fois je me sentois agité d'une fureur plus violente contre le misérable qui l'avoit occasionnée. Dès qu'il fut jour, je sautai du lit comme un brave réparateur des torts ; j'allai battre le fauxbourg Saint-Germain, & chercher de rue en rue de ces petites portes équivoques pour tâcher de démêler celle par laquelle j'avois passé. J'en trouvai quelques-unes ; mais quand je m'informois adroitement des personnes chez qui elles rendoient, je perdois aussi-tôt ma boussole ; je rencontrois toujours que ces maisons étoient habitées par de vieux seigneurs libertins, ou par de vieilles prudes de qualité ; & mon amour-propre s'étoit butté à croire que mon inconnue étoit belle & jeune. Je passai plusieurs matinées dans ces allées & venues, sans être plus heureux dans mes découvertes : la nuit, j'allois me promener aux environs du lieu où j'avois été enlevé, sans pouvoir venir à bout de l'être une seconde fois. Enfin je remarquai un jour une petite porte qui appartenoit & qui rendoit par derrière à un grand hôtel ; je ne sais comment elle avoit échappé à mes perquisitions ; je ne doutai point d'abord que je n'eusse rencontré juste. La dame qui y demeuroit étoit déja depuis quelques années dans son été ;

mais elle avoit été fort belle, & elle étoit encore d'une taille pleine de majesté & de graces : faute d'autre objet, mes soupçons tombèrent sur elle ; & je ne fus pas le maître de les retenir malgré la haute réputation de vertu qu'elle avoit. Rien n'est si commun, me disois-je pour fortifier mes idées, que de voir des femmes allier ainsi les contraires les plus opposés. Je résolus donc de pousser à bout cette découverte ; & je commençai par mettre mon valet, qui étoit un grison fort adroit, en embusade aux environs de la petite porte, pendant que j'allois faire le pied de grue dans le Marais. Il me rapporta, en rentrant le matin, que sur les onze heures & demie du soir, il avoit vu cinq ou six hommes vêtus, à ce qui lui sembloit, de noir, qui s'étoient coulés l'un après l'autre & de moment en moment par la petite porte dont chacun d'eux avoit la clef, & qu'ils avoient à mesure refermée sur eux ; que ces gens s'étoient retirés entre trois & quatre heures après minuit, sans bruit & l'un après l'autre ; qu'il les avoit suivis de loin, qu'il les avoit vus se rejoindre tous au bout de quelques rues dans un endroit fort solitaire, & qu'il leur avoit entendu prononcer le mot de bulle, & parler mal du pape. Il me rapporta la même chose à-peu-près pendant trois

jours : je voulus vérifier par moi-même ce qu'il me disoit, & je ne pus douter après, que ces gens ne fussent des hiboux du Jansénisme, & que la dame n'en fût une chouette. Je quittai prise de ce côté-là.

Cette vie de loup-garou que je menois, me mettoit sur les dents ; & si elle n'eût pas de suites fâcheuses pour ma santé, j'en eus sans doute l'obligation à une affaire, qui est trop liée à mon histoire, pour que je ne la détaille pas.

Deux mousquetaires de mes amis avoient vu dans une maison une fort jolie personne, riche & d'une très-bonne famille de robe, & auprès d'elle un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure charmante, qui étoit sur le point de l'épouser. Ils m'avoient ajouté que ce prétendu se faisoit appeller le marquis de Villemonde, (c'étoit le nom de mon frère aîné, & on venoit de faire son portrait) ; qu'ils lui avoient demandé s'il connoissoit le chevalier de Villemonde, & qu'il avoit répondu, apparemment, puisque j'étois son frère. Cette nouvelle me surprit extrêmement ; nous vivions, mon frère & moi, dans la plus étroite amitié ; il étoit marié, & il étoit reconnu pour homme d'honneur ; je ne

pouvois accorder ces idées avec celles d'un double mariage, qui n'alloit à rien moins qu'à le déshonorer, & à porter le coup de la mort dans le ſein de ſa femme & dans celui d'une honnête famille, dont il auroit trompé la fille. Je priai mes amis de m'aider à percer ce myſtère. D'abord il leur parut fort joli de voir mon frère avec deux femmes; enſuite ils regardèrent cette affaire auſſi ſérieuſement qu'elle le méritoit. Je me flattois que s'il y avoit du dérangement dans la conduite du marquis, je ſerois aſſez puiſſant ſur ſon eſprit, pour lui faire entendre la voix de l'honneur. Ils furent bientôt l'adreſſe où je devois aller le chercher; j'y courus auſſi-tôt, c'étoit dans un hôtel garni: je trouvai dans l'antichambre deux laquais couverts de notre livrée, mais je ne les reconnus point; ils me demandèrent mon nom; il n'en eſt pas beſoin, répondis-je; ouvre. J'entre, & je cours les bras ouverts pour embraſſer mon frère: je ne le trouvai point dans le maître du valet; l'étonnement me fit reculer deux pas; pardon, monſieur, bégayai-je, je demandois M. le marquis de Villemonde. C'eſt lui, monſieur, qui a l'honneur de vous parler; me répondit-on froidement. Vous, monſieur? repris-je avec vivacité: hé! dans quelle province eſt ſitué votre marquiſat? Il ſatisfit à cette dernière

queſtion en homme bien inſtruit, & du ton tranquille dont s'exprime la vérité. Puis, ſans preſque hauſſer ſon ton : je voudrois bien ſavoir, monſieur, me dit-il, ce qui m'a attiré l'honneur de votre viſite & de vos queſtions. Moins que rien, repliquai-je avec un ſang froid, pour vous dire que je ſuis le chevalier de Villemonde, frère du marquis, & que vous êtes un fourbe. Ce trait de reconnoiſſance étoit d'autant plus accablant pour cet homme, qu'il avoit avec lui trois perſonnes, deſquelles étoit ſon futur beau-père. Il prit ſon parti ſans plus d'éclairciſſement ; il mit l'épée à la main ; je la mis auſſi ; mais nos ſpectateurs nous arrêtèrent en ſe jetant au milieu de nous. Je vous retrouverai, mon brave, lui dis-je en me retirant. Je ne me cacherai pas, répondit-il ; & voilà des meſſieurs qui ſont témoins de l'inſulte que vous venez de me faire chez moi, je vous prouverai qui je ſuis en temps & lieu : je n'en entendis pas davantage. Il fut aſſez hardi pour aller faire une plainte contre moi chez un commiſſaire, qui l'aſſura que le ſoir même j'aurois de ſes nouvelles ; effectivement, ſi j'étois allé à l'hôtel j'aurois été arrêté ; les officiers avoient reçu avis de la part du commiſſaire, que j'étois allé inſulter un homme de qualité chez lui ; mais mes amis, qui eurent

vent de la réception qui m'attendoit aux mousquetaires, m'avertirent de n'y pas paroître. J'allai camper vis-à-vis de l'hôtel garni où étoit logé le prétendu marquis. Il me croyoit sans doute en prison; car le lendemain je le vis sortir à pied & sans laquais : je courus aussi-tôt à sa rencontre dans une rue près l'*Ave-Maria*; c'étoit un dimanche à l'heure des messes paroissiales; ainsi le temps & le lieu étoient fort commodes pour vuider notre affaire; elle le fut bientôt. Dès qu'il m'apperçut, il devint pâle comme un mort; il me demanda pardon, en me disant que s'il eût trouvé un plus beau nom pour se parer, il l'auroit fait; je fus insensible à la fleurette, quelque forte qu'elle fût; je dégaînai, il ne tarda pas à le faire, & en quelques minutes je l'étendis sur le carreau. Je songeai à la retraite, & j'informai mes amis du dénouement de l'aventure. Tout l'hôtel prit parti pour moi, & mon frère, qui arriva à Paris, acheva de faire prendre une belle face à cette affaire. Cela lui fut d'autant plus facile, que la blessure ne se trouva pas mortelle : mais tant qu'elle dura, l'aventurier fut gardé à vue, sans qu'il s'en apperçût; & dès qu'il fut guéri, le magistrat s'en empara sur la plainte de mon frère. Ce misérable avoua que d'autres misérables, à qui apparemment

il devoit le jour, lui avoient donné le nom de Villemonde dès sa naissance, parce qu'il étoit né dans cette terre, où ils passoient : il ajouta qu'étant plus avancé en âge, il s'étoit informé de ce qui concernoit la généalogie de notre maison, & qu'ayant pris à Paris, à la faveur de ce nom, il s'étoit hardiment donné pour l'aîné. Sa vie parut mériter qu'on l'approfondît, & on y trouva assez de gentillesses, pour en mettre le reste en sureté. J'obtins peu après une compagnie de dragons ; je me mis en équipage, & je me rendis au régiment. Il étoit par hasard en quartier à quelques lieues d'une commanderie de l'ordre, où le bailli de Courlieu, mon oncle, qui en étoit le titulaire, passoit sa vie délicieusement. Je fis mon auberge de sa maison ; elle en fut aussi une pour tous mes camarades à qui elle fit plaisir. Mon oncle étoit fort répandu dans son voisinage ; il m'alla présenter de château en château, je trouvai peu d'agrémens dans la plupart, ils étoient habités par des gentilshommes, à la vérité pleins d'honneur, mais un peu rustiques ; ils avoient négligé de chercher dans le commerce du beau monde, ce poli que Paris & la cour fournissent seuls, & qui brille plus souvent sans le mérite, que le mérite ne brille sans lui. Mais bientôt le château de Fondblanc me tint lieu de tous

les autres. J'y vis la marquise de la Charmaie, & je ne désirai plus rien.

Dieu soit loué, mon oncle, interrompit la comtesse : voilà sans doute votre héroïne ; je vous avoue que j'étois dans une furieuse impatience de la voir arriver. Oui, ma nièce, reprit le commandeur, c'est mon héroïne, & vous allez voir qu'elle méritoit bien de l'être.

C'étoit une veuve de vingt-trois ans ; les mots de beauté, graces, majesté, sembloient n'avoir été inventés que pour faire son portrait, & son esprit étoit orné de presque tous les talens, c'est-à-dire, comme une honnête femme & une femme de qualité doivent les avoir : je la vis, je l'adorai, & je n'ai jamais adoré qu'elle. La douceur de son caractère acheva de me rendre le plus passionné des hommes. Fondblanc devint pour moi un palais d'Armide, j'y étois enchanté ; & comme la maîtresse du château, qui étoit tante de la marquise, avoit encore un reste de passion pour mon oncle, j'y avois toute liberté. Je ne fus pas long-temps sans m'appercevoir que sa charmante nièce me voyoit avec quelque plaisir ; mais, quand je ne l'aurois pas vu, le bailli de Courlieu prit soin de m'en informer : chevalier, me dit-il un jour, tes affaires prennent ici une

bonne couleur ; je ſais de madame de Fondblanc que la marquiſe te trouve à ſon gré ; courage, mon ami, ne manque pas cette occaſion ; elle eſt riche, tu pourras t'avancer dans le ſervice ; & le don de ſa main eſt un bien plus ſûr & plus prochain qu'une commanderie que tu attendrois peut-être long-temps : mais, ajouta-t-il, mène la choſe en poſte ; tu peux compter ſur les bons offices de la baronne, & ſur les miens.

Je remerciai fort mon oncle : mais j'aimois trop, pour enviſager d'autres biens que de poſſéder ce que j'aimois. Je ne croyois pas que mon amour pût devenir plus violent ; mais la certitude de ne pas déplaire, & enfin cet aveu ſi doux que j'arrachai peu de jours après de la belle bouche de la marquiſe, le redoublèrent. La baronne preſſoit ſa nièce de conclure au plutôt, elle lui débitoit mille lieux communs, & lui citoit mille exemples pour lui prouver que des mariages qui traînoient ne ſe faiſoient ordinairement jamais : mais l'amour qui parloit par ma bouche étoit bien plus perſuaſif, & la preſſoit avec bien plus de ſuccès. Je l'amenai donc au point où tendoient tous mes vœux, c'eſt-à-dire qu'elle me parut auſſi impatiente que moi de voir notre union aſſurée ; mais, me dit-elle, il ne me paroît

pas poſſible de faire valablement ici notre contrat, à cauſe du fils que j'ai eu de mon premier mari, & qui vit. Il me ſemble qu'un notaire de Paris n'eſt pas trop bon pour cela. Elle m'ajouta que c'étoit mon intérêt qu'elle enviſageoit plus que toute autre choſe; qu'elle craindroit que quelque défaut de formalités ne tournât à mon préjudice, que ſans cela rien n'auroit retardé ſon bonheur : mais qu'elle alloit s'arranger pour partir au plutôt. Il fallut me rendre à ces conſidérations. Nous nous étions promis de mener cette affaire ſi ſecrètement, qu'elle n'éclateroit qu'après qu'elle ſeroit conſommée; mais y a-t-il myſtères dans un château, que des valets ne pénètrent. La nouvelle de notre prochain mariage fut bientôt publique dans le canton; tous les échos d'alentour la répétèrent; les officiers du régiment vinrent m'en complimenter juſques ſous les yeux de la marquiſe, dont ils furent enchantés; ils ſe joignirent tous, & firent une nouvelle tentative pour l'engager à ſe laiſſer épouſer au château où elle étoit, & à ne pas les priver du plaiſir d'être témoins de cette fête. Les conſidérations que j'ai alléguées prévalurent ſur les avis, ou plutôt mon étoile en avoit déja décidé. Il étoit écrit dans le livre du deſtin, que je mourrois vierge & religieux.

Paſſons vos qualités, mon oncle, interrompit en riant madame de Crémailles; perſonne, je crois, ne s'aviſe de vous les diſputer.

Nous étions donc, reprit le commandeur, dans ces douces ſituations que peuvent ſeuls concevoir deux amans charmés l'un de l'autre, qui ſoupirent après le moment qui va les unir. Tantôt j'étois tout entier à ma joie; tantôt l'impatience de voir couronner mon amour me plongeoit dans une rêverie qui dégénéroit toujours en inquiétude de perdre ce que j'aimois. La marquiſe éprouvoit tous les mêmes mouvemens; ils ſont communs aux deux ſexes, quand on aime véritablement.

La veille de ſon départ, ſa tante s'aviſa, dans un grand ſouper, de nous lire une lettre qu'elle venoit de recevoir de Paris; on lui racontoit, comme toute fraîche, l'hiſtoire cent fois renouvellée, d'un accoucheur que quatre hommes maſqués avoient conduit les yeux bandés, dans un ſouterrain, pour délivrer une perſonne auſſi maſquée, qui étoit en travail. Tout le monde a été rebattu de cette hiſtoriette vraie ou fauſſe; mais comme il y entre une eſpèce de merveilleux, elle ſe fait toujours écouter. Je m'aviſai, tout de ſuite, de raconter celle qui m'étoit arrivée l'hiver précédent, & j'y ajoutai, comme un épiſode, mon aventure

avec

avec le faux marquis de Villemonde. J'eus le chagrin de voir que tout le monde, & mon oncle le premier, la prit pour une fable que je venois d'inventer; j'eus beau vouloir l'assurer, & m'efforcer de la prouver, on continua de crier *haro* sur moi & sur mon histoire; je fus obligé de passer condamnation, & il n'en fut plus question. Mon adorable veuve partit pour Paris, & deux jours après j'y courus en poste sur ses pas. Vous pensez bien que dès que je fus arrivé, je volai chez elle; mon cœur y étoit long-temps avant moi. Elle occupoit au marais une fort belle maison, dont son mari lui avoit laissé la jouissance, & où elle logeoit sa tante. Son suisse me reçut comme il auroit reçu le roi; ses camarades l'avoient déjà mis au fait; mais il m'apprit que la marquise étoit indisposée, & il me pria d'avoir la bonté de monter chez madame la baronne de Fondblanc. Cette dame pensa me manger de caresses: « ma nièce, me dit-elle, est un peu fatiguée de la route depuis hier au soir; car ces deux jours, elle ne s'est point plainte; elle a un peu couru pour vos affaires, je n'en fais aucun doute; elle se levera bientôt apparemment; & vous serez incessamment en état de mettre la dernière main à sa guérison: mais,

ajouta-t-elle, allons dans son appartement; peut-être ne dort-elle pas, & elle sera ravie de vous voir ». Je lui donnai la main; nous approchâmes du lit de sa nièce, qui me reçut comme elle le devoit, vu les termes où nous en étions; après quelques momens d'entretien, elle me pria de trouver bon qu'elle ne me vît point ce jour-là; qu'elle avoit besoin d'un peu de repos: elle m'ordonna d'aller à l'opéra, où on représentoit un nouveau ballet, pour lui en dire des nouvelles le lendemain à dîner chez elle. Sa santé m'étoit trop chère pour ne pas craindre de lui être incommode; quelque plaisir que sa vue me fit, je m'en privai. Je remis la tante dans son appartement; je n'y fis pas une longue résidence; la crise d'affaire où nous étions me servit de prétexte pour la quitter bientôt. Je ne manquai pas de me rendre à l'opéra, je n'y pris pas beaucoup de plaisir; j'aimois trop pour en pouvoir trouver loin de ce que j'aimois. Le spectacle fini, un grand drôle sans livrée m'aborda en sortant, & me pria de la part du prince de .... mon colonel, d'aller l'attendre au café de Dupuis. Je demandai au grison d'où il me connoissoit; « je n'avois pas cet honneur, me répondit-il; mais le prince a su que vous étiez arrivé; il vous a apperçu à l'opéra, & vous a fait remarquer

à moi. Il compte que vous voudrez bien souper avec lui ; il vient d'aller pour un moment chez une jolie chanteuse qu'il aime depuis huit jours, & je cours l'avertir que je vous ai accroché, & le presser de venir ». J'étois sorti sans laquais ; j'allai donc attendre au café : j'y entendis faire des dissertations pour & contre le ballet nouveau, qui m'amusèrent beaucoup, & qui m'empêchèrent de m'impatienter de la lenteur avec laquelle mon colonel venoit au rendez-vous. J'appellai son grison qui étoit à la porte : ton maître, lui dis-je, ne vient point ? Cela m'étonne, me répondit-il ; il me suivoit ; je retourne l'avertir que vous vous impatientez. Il revint, un instant après, me dire que le prince me faisoit bien des excuses, mais qu'il me prioit de l'aller trouver où il étoit, & que nous sortirions ensemble. Je me laissai conduire par le coquin ; il me fit détourner par la petite rue du rempart ; & dans l'angle je fus saisi & désarmé par deux autres qui me présentèrent le pistolet sous le nez. Ils me traînèrent tous les trois dans un fiacre qui étoit à l'autre bout de la rue, dans celle de Saint-Honoré. Ils me bâillonnèrent & me bouchèrent les yeux, comme la première fois : Je vous avois bien dit, ajouta l'un d'eux, que nous vous reverrions. Enfin, après plusieurs

tours dans Paris ; nous arrivâmes à la petite rue, à la petite porte, & au petit escalier ; & je me revis bientôt enfermé dans le même cabinet où je l'avois été, il y avoit près d'un an ; je le reconnus parfaitement ; la même lampe étoit posée dans le même lieu. Je me mis dans le premier fauteuil, à m'occuper des moyens dont je pourrois échapper à l'aventurière qui m'avoit fait enlever, & conserver mon cœur tout entier & sans aucune altération à ma chère marquise. L'obscurité étoit encore plus grande dans ce cabinet que la première fois ; & la lampe qui jetoit une lueur beaucoup plus foible, ne me permit pas d'appercevoir en entrant mon inconnue, qui étoit déja assise nonchalamment sur son lit de repos ; elle me tira bientôt de ma rêverie. « A quoi pensez-vous ? me dit-elle à demi-bas ; c'est sans doute à moi ? mais j'admire votre tranquillité : que ne cherchez-vous dans cet appartement quelques indices qui servent à vous faire découvrir qui je suis ? Voyez au pied de ce lit, s'il n'est plus de lettre qui puisse vous l'apprendre : mais je vais vous le déclarer moi-même, je vous l'ai promis ; j'ai trop appris à vous connoître, pour craindre votre indiscrétion. Cependant si vos courses & vos recherches avoient pu vous faire deviner mon nom, peut-

être il vous auroit échappé ; il vous auroit servi à orner votre histoire devant la compagnie à qui vous avez si fidèlement circonstancié notre aventure ; peut-être même auriez-vous cru cette indiscrétion nécessaire, pour vous faire croire d'un auditoire incrédule. Non, madame, interrompis-je, il ne m'auroit point échappé. Je n'ai fait tant de perquisitions, que parce que je me sentois un penchant extraordinaire à vous aimer, & qu'il est naturel de connoître l'objet de son culte. Vous ne vous sentez donc plus ce penchant, ni même de curiosité, interrompit-elle à son tour ? Je vous parle ; vous savez que je suis seule ici, & vous restez constamment éloigné de moi. Ah ! chevalier de Villemonde, que sont devenus votre tendresse & vos empressemens ? La marquise de la Charmaie m'a entièrement effacée, même de votre mémoire ». Je fus si étourdi de ce que j'entendois, & sur-tout de ce qu'elle savoit mon nom & celui de la marquise, que quelques mots d'excuse que je voulus lui murmurer, expirèrent dans ma bouche. « Tu ne me réponds point, ingrat, reprit-elle ; approche ; viens me voir mourir, ou viens me jurer que je vivrai toujours dans ton cœur, comme tu vivras toujours dans le mien ». Mon imagination me la représenta encore armée

d'un poignard, & je fis quelques pas vers elle en hésitant. « Que ne puis-je encore vous le jurer, lui dis-je ! mais il n'est plus à moi ; vous m'êtes connue, il est vrai, par vos bontés, mais je ne vous ai jamais vue ; devez-vous me faire un crime de n'être pas fidèle à un fantôme. Actuellement mon amour me reproche de vous entendre & d'être avec vous : il est assez fort pour que je sois sûr de sortir d'ici sans l'ombre de l'infidélité. Tu as beau faire, reprit-elle, ton cœur me reviendra, j'en suis sûre. Cette marquise, qui est arrivée aujourd'hui en poste pour t'épouser, ne sera jamais à toi. Tu l'as vue tantôt dans son lit ; elle n'y étoit occupée qu'à prendre des mesures pour se défaire de toi. Cependant elle t'aime, & elle n'aimera jamais que toi. Qu'il va lui en coûter pour te perdre ! l'estime qu'elle a pour toi, & sa probité exigent de son cœur ce cruel sacrifice ». Elle garda ensuite un profond silence, & au milieu du désordre extrême, où ce que je venois d'entendre m'avoit plongé, j'entendis qu'il lui échappoit des soupirs. Elle reprit enfin la parole : « Prends, ingrat, me dit-elle en sanglotant, prends une bougie qui est sur la cheminée, & viens voir si je ne suis pas aussi belle & aussi jeune que celle que tu me préfères ». J'allumai la bougie en tremblant,

Ciel ! quel objet me frappe ! c'étoit la Marquise elle même.

Moullot, Pinx. Benjamin, Sculpt.

& je ne sais quelles idées me passèrent dans l'esprit sur le compte de cette femme ; j'étois prêt à croire aux enchantemens, & je ne levois qu'avec frayeur les yeux sur elle ; je me figurois qu'elle alloit disparoître à ma vue. Ciel ! quel objet me frappa ! c'étoit la marquise elle-même. Je l'eus à peine apperçue, que je tombai à ses pieds presque sans vie. Elle m'y rappella par tous les secours dont elle s'avisa ; il lui en coûta beaucoup de honte & de larmes. Après l'avoir reconnue, je ne pouvois encore me persuader que ce fût elle ; mais elle m'en convainquit bientôt. Elle éteignit la bougie. « Ne me condamnez point, mon cher chevalier, poursuivit-elle, vous allez me plaindre quand vous m'aurez entendue.

» Vous savez que je suis d'une fort bonne maison de Bretagne. Un frère que j'avois en faisoit toutes les espérances. J'étois élevée au couvent : quelque beauté qu'on s'avisa de me trouver, & les talens que j'acquis, percèrent les murailles, & j'étois chaque jour assiégée, à la grille, d'admirateurs. Le vieux marquis de la Charmaie trouva plus qu'à admirer en moi. Il me demanda à mon père, & offrit de me donner tous ses grands biens : mon père l'écouta, & vint tout de suite à mon couvent me dire d'opter entre épouser le marquis, ou passer

ma vie dans le cloître. J'en avois par-dessus les yeux depuis plus de huit ans que j'y étois. Je préférai le marquis, qui ne douta point que je ne l'eusse préféré de même à mille rivaux jeunes & aimables. Il m'adora; & s'il ne me donna pas d'amour, du moins il eut toute mon estime, & je méritai toujours la sienne. Il m'amena à Paris, où il demeuroit ordinairement: cette maison étoit à lui, & il y avoit vécu garçon. Je devins grosse peu de mois après, & ma grossesse fut, pour ainsi dire, l'époque fatale de mes malheurs. J'étois dans mon quatrième mois quand une fièvre maligne enleva, en six jours de temps, mon père & mon frère. Les biens considérables qui me revenoient n'étoient point capables de consoler un cœur comme le mien. Mon mari étoit obligé de partir pour la Bretagne, où nos intérêts l'appelloient indispensablement: je n'étois point en état de l'y accompagner, & il ne pouvoit se résoudre à me quitter, dans la douleur dont il me voyoit accablée; cela lui fit différer son voyage de plus d'un mois. Ma tante de Fondblanc vint à Paris; elle le détermina à partir au plutôt, afin d'être de retour pour mes couches; elle lui promit de rester avec moi, & de ne pas m'abandonner. J'ai eu bien lieu de me louer de ses bontés: mon mari partit donc. Il ne comp-

s'abſenter que pour ſix ſemaines au plus : j'étois unique héritière de mon père & de mon frère ; mais comme la ſucceſſion la plus ſimple & la plus liquide devient un labyrinthe dès que les gens de juſtice y ont mis le nez, il ne vint à bout de terminer qu'après trois grands mois ; quoiqu'il ſe flattât tous les jours d'être à la fin. Toutes ſes affaires bien arrangées, il ſe préparoit à accourir à Paris, où il comptoit arriver avant mes couches : mais j'étois plus avancée qu'il ne penſoit, & la ſurveille de ſon départ, il reçut la nouvelle que j'avois mis au monde un fils, & que ma ſanté étoit parfaite. Revenu de toutes les folies de la jeuneſſe, je lui tenois lieu de toutes choſes au monde. Sa joie fut immodérée, il la fit éclater le lendemain par une fête qu'il donna à l'impromptu dans ſon château. Hélas ! elle lui coûta la vie, une pièce d'artillerie qui creva, le bleſſa à la tête, il ne languit que deux jours. On me cacha ſa mort avec grand ſoin, & avec toute ſorte d'adreſſe, pour me faire excuſer la lenteur de ſon retour ; & on ne m'informa de mon malheur, que quand on me crut aſſez forte pour pouvoir le ſoutenir. J'en fus cependant accablée. L'eſtime que j'avois pour ſon mérite, & la reconnoiſſance que j'avois de ſes bonnes façons, firent éprouver à mon cœur des ſentimens qui n'étoient

guère moins vifs que l'amour. Ma tante ne m'abandonna point, elle consola mon désespoir, elle prit soin de mes jours, ou plutôt elle les réserva à de plus grands maux.

» Il y avoit un peu plus de deux ans que j'étois veuve, quand je fus entraînée à une assemblée chez un des parens de feu mon mari. J'y vis un cavalier âgé d'environ vingt-quatre ans, c'étoit pour la figure, pour l'esprit & pour la manière de se mettre, tout ce qu'on peut voir en homme de plus charmant ; en faut-il tant pour séduire une femme ? Son premier regard jeta dans mon ame un feu & un trouble que je ne connoissois pas : il me fit danser, & il étala tant de graces, que je devins sa conquête. Je ne sais si mes yeux le lui dirent, mais dès ce moment il osa me déclarer sa passion ; peut-être l'écoutai-je, du moins ne le rebutai-je pas. Il chercha toutes les occasions de me voir, & je ne les évitai pas, si je ne les fis pas naître ; je ne m'occupai plus que de lui, je me rappellois la jalousie de toutes les jeunes personnes de l'assemblée qui l'avoient vu à mon char. Rien n'est si flatteur à la vanité d'une femme, que ces sortes de préférences ; & la rage de ses rivales, est le plus agréable hommage qu'on puisse lui présenter. Il se faisoit appeller le *marquis de Villemonde*, & je me repaissois

incessamment de l'honneur de porter un des plus beaux noms du royaume. Je n'avois jamais connu l'amour, hélas ! devois-je prévoir qu'un charme si doux alloit devenir pour moi le plus mortel de tous les poisons. Me voici arrivée au comble du malheur. Mais pourquoi vais-je vous déclarer moi-même ma honte & mon déshonneur ? Chevalier, l'estime que je je dois à votre mérite, & ma probité, exigent de moi cette confidence, ou plutôt ce cruel sacrifice ; plaignez-moi d'être obligée de le faire. Le scélérat trouva auprès de moi un de ces malheureux momens, où une femme n'est plus maîtresse de ses sens, (vous en avez saisi un semblable) je devins grosse. Ne vous alarmez point, me dit le perfide, je suis majeur, & je vais vous demander avec apparat : mais il m'ajouta qu'il falloit qu'il allât dans ses terres, & qu'il attendoit de l'argent pour arranger quelques affaires. Je lui offris mille pistoles que j'eus bien de la peine à lui faire accepter. Il sut adroitement faire couler le temps jusqu'à mes couches sous différens prétextes ; & je mis au monde une fille assez secrètement pour n'en être soupçonnée de qui que ce soit. Ma tante même n'en a jamais rien su ; elle avoit été obligée de partir brusquement pour son château. Le feu avoit entièrement consumé

les bâtimens de sa ferme ; & quoiqu'elle eût besoin de consolation, j'avois eu l'ingratitude de la prier de me dispenser de l'accompagner : je ne pouvois, lui prétextai-je, m'éloigner de mon fils ; mais la vérité étoit que je ne pouvois perdre de vue le scélérat que j'aimois. Je commençai à le presser de conclure, mais il savoit toujours éluder, en même-temps qu'il me faisoit mille protestations, qu'il attendoit le jour qui devoit l'unir à moi avec une impatience extrême. Voilà où nous en étions ensemble, quand je me trouvai dans une compagnie, où, à propos de plusieurs graces que le roi venoit d'accorder, il fut beaucoup question du marquis de Villemonde qui y avoit eu part. J'étois piquée que, vu les termes où nous en étions, il m'eût fait mystère de son avancement, & je fus étonnée de voir qu'une dame, qui étoit présente, en reçut les complimens pour lui. Je demandai à un monsieur qui étoit auprès de moi, pourquoi cette dame faisoit les honneurs du marquis de Villemonde. On me répondit qu'elle étoit sœur de sa femme. J'eus la force de soutenir ce coup de foudre sans qu'il parût que mon visage en reçût la moindre altération : mais une chose me confondoit : on venoit de se récrier sur la probité, sur la vertu, même sévère du marquis ;

& j'étois embarraſſée comment accorder de ſentimens pareils avec la noirceur de ſon procédé. Je me perſuadai qu'ils pouvoient être deux parens du même nom. J'en fis la queſtion avec le moins d'intérêt qu'il me fût poſſible d'en mettre dans une choſe qui étoit pour moi ſi importante. Il a un frère, me répondit-on, qui s'appelle le chevalier de Villemonde, il n'eſt pas tout-à-fait ſi ſage que ſon frère, c'eſt un eſpiègle ». Dites un libertin, mon oncle, interrompit la comteſſe. — Vous avez raiſon, ma nièce, il faut être hiſtorien exact : mais laiſſez-moi reprendre le fil de mon récit.

» Je n'en demandai pas davantage ; (c'eſt la marquiſe de la Charmaie qui continue) je feignis une légère indiſpoſition pour me retirer chez moi, & m'y occuper de ma découverte. Je ne doutai nullement, ſur le portrait qu'on m'avoit fait du chevalier, que ce ne fût lui que j'aimois : j'allai juſqu'à l'excuſer, & même juſqu'à lui ſavoir gré d'avoir pris la qualité de ſon frère aîné : il m'a crue intéreſſée, me diſois-je, & que le titre de marquis l'annonceroit plus favorablement : il n'auroit jamais oſé venir juſqu'à moi ſans cette ſupercherie. Et auſſi-tôt je lui dis dans mon cœur : « ne crains plus, mon cher chevalier, de paroître à mes yeux tel que tu es. J'ai aſſez de biens

pour me passer des tiens, & les titres ne te manqueront pas ». Je me faisois un plaisir inexprimable de lui voir tenir sa fortune des mains de l'amour. Je pris la plume & j'écrivis le billet suivant :

BILLET.

Chevalier, marquis, comte, ou tout ce qu'il vous plaira ; (car votre véritable titre n'est plus une énigme pour moi) je vous parle en personne bien informée : je passai hier une partie de l'après-dînée avec la belle-sœur du marquis de Villemonde. Je devine actuellement les raisons que vous avez eues d'éloigner notre mariage ; venez m'avouer votre tromperie, peut-être serai-je assez bonne pour vous faire grace.

« Il reçut ce billet, & promit de venir me voir : mais je l'attendis en vain tout le reste de la journée. Je passai une nuit cruelle. Je devins un peu plus tranquille sur le matin à force de le disculper dans mon esprit. Je me persuadai que, s'il n'étoit pas venu, c'étoit un effet de la honte naturelle à tout honnête homme qui a la moindre chose à se reprocher : je me rappellai mon billet, & je trouvai qu'il ne l'avoit pas assez rassuré ; je me promis d'en

récrire un nouveau, dès qu'il feroit jour; en l'attendant, je me repaissois de l'espérance de le voir à mes genoux, & du plaisir délicieux que j'imaginois à lui annoncer que c'étoit à sa personne, & non à ses titres, que j'avois donné mon cœur. L'heure de me lever arriva, & ma femme-de-chambre entra en même-temps; elle me remit une lettre que mon portier venoit de recevoir. Je tressaillis, en reconnoissant l'écriture de mon amant, j'ouvris la lettre avec précipitation, j'y cherchai des excuses & de l'amour, & je n'y trouvai que les horreurs les plus affreuses. C'étoit cette lettre pleine de noirceurs que vous avez ramassée ici. Quel coup pour un cœur comme le mien! il en fut pétrifié. Je relus plusieurs fois cette lettre fatale, & j'avois toutes les peines du monde à croire ce que j'y lisois; tant je trouvois le procédé indigne d'un homme de votre nom! mille projets me passèrent par l'esprit; celui auquel je m'arrêtai, fut de tâcher de le rappeller encore. La raison eut beau m'en dissuader, l'amour étoit le plus fort; il me dicta une nouvelle lettre, mais pleine de foiblesses; j'y parlois en suppliante, & je semblois demander grace au scélérat. Heureusement il ne l'a jamais vue, & il n'a pu en triompher. Sans doute il se sentoit encore plus criminel que je ne le supposois:

car c'eſt le même contre qui vous vous êtes battu. Il avoit diſparu de l'hôtel garni où il logeoit, le ſoir qu'il avoit reçu mon premier billet. Mon amour pour lors ſe changea en fureur, je ne reſpirai plus que vengeance, & j'étois réſolue à l'aſſouvir. Je mis des gens en campagne pour chercher le chevalier de Villemonde. Vous n'aviez point de raiſon pour vous cacher, chevalier; on vous découvrit bientôt, & toutes mes batteries furent dreſſées contre vous. Je vous fis ſuivre deux jours; & mon aveugle jalouſie me perſuadant que c'étoit l'amour qui vous conduiſoit dans les maiſons où vous alliez, je réſolus de vous ſacrifier de mes propres mains, pour rendre ma vengeance plus complette. Vous fûtes enlevé, comme vous l'avez été aujourd'hui. Pardonnez-moi la frayeur que je vous cauſai. Voilà, ajouta-t-elle, ce que j'avois à vous raconter d'une hiſtoire dont vous ſavez le reſte; voilà des ſecrets que l'amour-propre vouloit que je tinſſe enſevelis, mais que la probité m'a forcée à vous dévoiler, quelque honte que de pareils aveux puiſſent coûter à une femme plus malheureuſe que coupable. Je n'ai plus après cela l'eſpérance d'être à vous : mais vous me plaindrez, & peut-être ne me trouverez-vous pas indigne de votre eſtime & de votre amitié. »

Il ne m'eſt pas poſſible, meſdames, de vous donner une eſquiſſe de tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame pendant ce récit. Chaque choſe que j'entendois me frappoit d'une nouvelle nuance d'étonnement : mais dès qu'elle eut ceſſé de parler, je me jetai à ſes genoux, je les embraſſai, & je la conjurai d'oublier des malheurs qui n'étoient ſus que de moi, & que j'étois en état de réparer. Non, chevalier, reprit-elle ; tant de bonheur n'eſt plus fait pour moi. Je ne ſuis plus digne d'être votre femme. L'amour dans le mariage eſt une fleur de peu de jours, je vous deviendrois bientôt un objet de honte & de mépris ; je n'en courrai point le haſard ; & moi-même pourrois-je vous regarder ſans penſer inceſſamment que je ſuis la cauſe de votre repentir. Je ſens ce qu'il m'en coûtera toute ma vie, de la paſſer ſans vous : mon cœur vous vengera de l'amour que je vous ai donné.

Je m'épuiſai en tendreſſe, en proteſtations & en ſermens, pour la raſſurer, ſans pouvoir en venir à bout. L'heure de me retirer arriva, & les trois drôles qui m'avoient amené vinrent me reprendre. J'allai le lendemain dîner avec elle, comme nous en étions convenus, je me flattai que je parviendrois à vaincre ſa réſiſtance : mais elle avoit pris ſon parti, &

elle fut toujours inflexible. L'enfant qu'elle avoit eu de l'aventurier qui l'avoit abusée, mourut un an après; je renouvellai d'instances, mais je n'y gagnai pas davantage. Laissez-moi toujours vous estimer, me dit-elle: eh! pourrois-je le faire, si je vous voyois mari d'une femme que ses foiblesses ont rendue indigne d'être la vôtre. Elle allégua mille prétextes différens à sa famille pour éloigner notre mariage, & pour se débarrasser entièrement de mes poursuites; dès qu'elle eut atteint vingt-cinq ans, & qu'elle eut arrangé ses affaires, c'est-à-dire celles de son fils, elle s'enferma dans un couvent, où j'ai continué de la voir & de l'aimer pendant le peu d'années que ses malheurs lui ont laissé. Vous voyez, ajouta le commandeur en finissant, que je n'ai pas eu tort de vous annoncer une belle passion; c'est la seule que j'aie jamais eue.

Il étoit tard: pendant que les carrosses s'approchoient, il fut question de nommer quelqu'un pour conter le lendemain; & pour finir toute dispute, il fut arrêté que l'Amphitryon du jour en feroit aussi le romancier; ainsi le tout regarda le lendemain madame de Rockfields. Nous reprîmes le chemin du logis de milord, en faisant les uns & les autres des

réflexions sur ce que nous venions d'entendre. J'en fis de fort tristes la nuit suivante sur l'état de madame de Montrozai & sur le mien. Le seul adoucissement que je trouvois à mes maux, c'étoit de penser que je serois incessamment à portée de raconter mon histoire, dont mademoiselle de Boisbelle devoit être toute la matière; que je pourrois parler d'elle, devant elle-même, sans que personne nous soupçonnât de nous entendre; & en même-temps lui faire voir que ma conscience n'avoit rien à me reprocher à son égard: mais mon tour étoit encore éloigné, madame de Rockfields & le marquis de Montgueil, devant parler avant moi, selon l'arrangement dont j'ai dit que nous étions convenus.

Le lendemain je me rendis le premier chez miladi; le marquis y arriva presque aussi-tôt que moi; la comtesse & la marquise le suivirent de bien près, milord & le commandeur ne se firent pas attendre. Quand les dames eurent achevé de se plaindre de n'avoir point dormi, & que cependant elles se furent complimentées réciproquement sur la fraîcheur de leur teint, on épuisa les nouvelles publiques; & comme il restoit encore un peu de temps avant que l'on servît, je proposai à la compagnie de faire lecture d'une fable assez jolie,

que je venois de recevoir de Paris : tout le monde parut curieux de l'entendre, & je lus :

LA VOLIERE ET LE PINÇON,

FABLE.

UN homme avoit une volière,
Belle, & conſtruite de manière
Qu'il y mettoit commodément
Mille oiſeaux de divers plumages,
Chaque eſpèce ſéparément,
Et comme en différentes cages;
J'entends les mâles ſeulement;
Aimant fort leurs jolis ramages,
Et femelles ne diſant rien,
Chez les oiſeaux; car chez les hommes,
J'en ſais au pays où nous ſommes,
Qui parlent beaucoup, mal ou bien.
Pour en revenir à mon conte,
Un jour, par haſard, un pinçon,
Jeune & de la dernière ponte,
Vint autour de cette priſon :
Il entend leur chant, il s'approche,
Pour mieux entendre & pour mieux voir.
Là, comme au travers d'un parloir :
Bon jour, leur dit-il, mes confrères,
Vous me paroiſſez bien nourris,
Etes-vous captifs volontaires ?
Ou, malgré vous, vous a-t-on pris ?
Que faites-vous dans ces retraites ?
A quel deſſein ſont-elles faites ?

Alors un Gros-Bonnet d'entre eux,
Et qui paroiſſoit le plus ſage,
Parce qu'il étoit le plus vieux,
D'un air dévot & ſérieux,
S'avance & lui tient ce langage:
Pour moi, mon frère, en vérité,
Je ſuis content de mon partage;
Nous ſommes dans un eſclavage
Qui vaut bien votre liberté....
C'eſt bon quand on eſt à ſon âge,
(Dit tout bas un jeune éventé.)
Ici nous goûtons une joie
Que donne la ſécurité,
Sans craindre de l'oiſeau de proie,
La maligne ſubtilité.
On eſt expoſé dans le monde,
Tous les jours, à tant de malheurs!
Ici dans une paix profonde,
Nous bravons le plomb des chaſſeurs
Et le piége des oiſeleurs.
Quant aux beſoins de cette vie,
Nous avons tout abondamment,
Nous ſommes ſervis proprement,
Notre auge eſt toujours bien garnie:
Du maître qui prend ſoin de nous,
C'eſt l'amuſement le plus doux,
De nous fournir le néceſſaire,
Même quelque choſe de plus:
D'ailleurs nous n'avons rien à faire,
Qu'à chanter comme des perdus;
Que vous dirai-je davantage?
Point de femme, point de ménage,

Par conſéquent point de ſouci ;
On n'eſt vraiment heureux qu'ici.
Oh, oh ! je veux être des vôtres,
Dit alors le jeune pinçon ;
Comment faire ? Comme les autres ;
Lui repartit le vieux barbon ;
Voyez-vous cette cage ouverte,
A tous venans elle eſt offerte,
Cela s'appelle un trébuchet ;
De ce pas allez vous y rendre ;
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait ;
Notre étourdi s'y laiſſe prendre ;
L'oiſeau de ſe voir ſi tôt pris,
Un petit moment fut ſurpris ;
Mais quelque peu de friandiſe,
Miſe exprès là pour l'amorcer,
Lui fit oublier ſa ſottiſe :
Même il chanta ſans y penſer.
Le maître vient qui le careſſe,
Lui dit, bon jour, mon petit-fils ;
Puis dans la volière il eſt mis,
Avec ceux de la même eſpèce.
Il eſt accueilli tout au mieux,
A le fêter chacun s'empreſſe ;
Il y vit content & joyeux,
Rien du dehors ne l'intéreſſe,
Nul ſoin, nul remords ne le preſſe ;
Il ſe croit au ſéjour des dieux :
Ainſi ſe paſſe un mois ou deux.
Vers le temps de la pariade,
Notre réclus tomba malade ;
Il eut d'abord quelques vapeurs,

Puis des dégoûts, puis des langueurs,
Qui venoient d'une ardeur ſecrète,
Il s'ennuya de ſa retraite ;
Il vint à regretter les champs,
Et vit trop tard, à ſes dépens,
Qu'il eſt encor dans la nature,
Des beſoins preſque auſſi preſſans,
Que ſont ceux de la nourriture ;
On lui fit tout ce que l'on put :
Mais à la fin il en mourut.

Or c'eſt à vous, novice aimable,
Que j'oſe adreſſer cette fable :
Songez bien qu'il eſt un printemps ;
C'eſt l'époque où je vous attends.

Chacun loua l'ingénieuſe juſteſſe de cette allégorie. On vint avertir que l'on avoit ſervi. On joua en ſortant de table, &, le jeu fini, nous partîmes pour la promenade.

SECONDE SOIRÉE.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés à l'endroit qui formoit une espèce de berceau, & que nous avions découvert la veille, que madame Rockfields commença ainsi :

Vous ne consultez guère la délicatesse de votre goût, ni celle de vos oreilles, mesdames & messieurs, quand vous forcez une étrangère à vous entretenir en votre langue. Je souhaite seulement que ma complaisance vous engage à me faire grace du peu d'agrément que je vais mettre dans mon récit. Au reste, je vais vous transporter dans des climats étrangers pour vous. Ce que j'ai à vous raconter ne s'est point passé dans un couvent. Je vous avoue, en passant, que je trouve une trop grande uniformité, une monotonie, pour ainsi dire, dans les aventures que j'ai entendues depuis que je suis en France. Il y est toujours question de couvent. Il n'est guère possible que cela soit autrement, dit mademoiselle de Boisbelle; nos parens nous y enferment dès notre naissance pour y être élevées. Dites pour se débarrasser de vous, reprit avec vivacité miladi,

Chez nous les pères & les mères ne ſe trouvent pas trop grands pour élever eux-mêmes leurs enfans ; ils en ſont les premiers précepteurs, ils préſident à leur éducation. Ils ſe croiroient coupables envers le ciel & envers la patrie, s'ils ſe déchargeoient d'un ſoin que la nature leur a impoſé, ſur des dévotes de profeſſion, que ſouvent l'avarice ſeule engage à faire ce rôle, & qui y prennent trop peu d'intérêt pour ſe donner beaucoup de peine. Cependant vous avez trop de juſtice, pour ne pas convenir que les demoiſelles angloiſes ſont auſſi-bien élevées pour les mœurs, & pour ce qu'il eſt important de ſavoir, que celles de France. Peut-être ne ſavons-nous pas chanter, danſer & jouer d'auſſi bonne heure que chez vous : mais nous penſons plutôt ; & les talens frivoles ne s'acquièrent toujours que trop tôt.

Mademoiſelle Gave étoit la plus belle ame qui puiſſe habiter le plus beau corps : voilà ſon portrait d'après le naturel. Il lui manquoit un homme de mérite, qui pût connoître le ſien & le faire briller. Le haſard lui amena milord Rockfields, pair d'Ecoſſe, il étoit venu à Londres pour des affaires d'Etat. Il étoit âgé d'un peu plus de trente ans ; & quoique mademoiſelle Gave n'en eût que dix-ſept, elle penſoit trop ſolidement, pour ne pas le préférer,

dès qu'il se fut déclaré, à un essaim de jeunes étourdis dont sa beauté étoit sans cesse assiégée. Ils se marièrent, & passèrent ensemble trois ans dans cette union d'esprits & de cœurs, qui feroit de la terre un séjour de délices, si elle étoit éternelle. Le bonheur de ces époux étoit d'autant plus vif, que miladi étoit grosse, & que c'étoit la première fois qu'elle l'étoit devenue. Une malheureuse partie de campagne, à laquelle elle n'avoit pu se refuser, moissonna cette belle fleur encore dans son printemps, & le tendre rejetton qu'elle renfermoit dans son sein. Son carrosse versa en chemin: sa compagnie tomba sur elle, & quand on la releva, elle étoit morte autant sans doute de frayeur que des coups qu'elle avoit reçus dans le choc. Le désespoir de son mari, quand il apprit ce fâcheux accident, fut aussi violent que l'étoit son amour. La douleur que ses amis avoient de la sienne, & la part que le roi même voulut bien y prendre, ne servirent qu'à la rendre plus vive, puisqu'il prit sur lui d'étouffer ses regrets & ses soupirs. On crut pourtant pendant quelques jours que le temps avoit un peu fermé sa plaie; mais cette tranquillité n'étoit qu'un faux calme. Il méditoit de se donner non une mort d'un instant, mais de s'en procurer une tous les momens de sa vie,

qu'il ne vouloit ſoutenir que pour cela. Il vendit tout ce qu'il avoit de meubles à Londres, récompènſa ſes domeſtiques, ne garda qu'un valet de chambre qui l'avoit élevé & un laquais, & ſe retira ſans prendre congé de perſonne, dans un vieux château qu'il avoit en Ecoſſe à quelques lieues d'Edimbourg. Il y fit tendre de noir un appartement; il en fit boucher toutes les vues; il n'étoit éclairé que par des flambeaux funèbres; & ces flambeaux étoient diſpoſés de façon qu'ils réfléchiſſoient ſur un tableau, qui étoit le portrait de miladi. C'eſt dans ce tombeau que l'infortuné milord paſſoit ſa vie. Ni les ordres du roi, ni les cris de ſes amis, ne furent capables de l'en tirer; à peine même purent-ils retentir juſqu'à lui: le peu de gens qu'on laiſſoit paroître devant lui, pour ſes affaires, devoient être vêtus de noir: enfin il vouloit que tout lui retraçât ſans ceſſe ſon malheur & ſervît à l'entretenir. Pour lui, toujours cloué devant ce charmant objet qu'il regrettoit, il lui parloit toujours, & lui adreſſoit ſans ceſſe des ſoupirs & des larmes. Tous ſes amis & tous ceux qui l'eſtimoient s'étoient préſentés en vain à la porte de ce ſépulcre, il avoit toujours refuſé de les voir. Enfin, rebutés du peu de ſuccès de leurs ſoins, ils s'étoient réſolus de s'en remettre

au temps, qui seul peut émousser la douleur la plus vive.

Il y avoit déja quatre ans qu'il traînoit cette misérable vie, lorsque ma mère fut obligée d'aller à la cour. Je n'avois que treize ans; mais j'étois déja assez formée pour qu'elle jugeât plus à propos de me mener avec elle, que de me laisser à la merci de domestiques, qui, quelques honnêtes gens qu'ils soient, n'auroient jamais pu me donner qu'une fort mauvaise éducation. Quand nous fûmes aux environs d'Edimbourg, il prit fantaisie à ma mère de passer par la solitude de milord Rockfields. Ce n'est pas qu'elle espérât que ses exhortations auroient plus de poids que celles de plusieurs illustres amis, elle ne comptoit pas même qu'il se rendroit visible; mais il étoit ami & parent de feu mon père, & elle auroit cru manquer à ce qu'elle devoit à la politesse, & même à l'humanité, si elle avoit passé si près de sa retraite, sans lui donner quelque signe de vie, qui l'assurât que ses amis ne l'avoient point oublié. Nous courûmes mille fois le danger d'être culbutées en descendant dans une espèce de précipice, où son château étoit enterré: tout étoit fait pour y représenter l'horreur. Nous y arrivâmes enfin, & le hasard voulut, quand nous eûmes mis pied à terre, que nous

ne rencontrâmes aucun domeſtique. Après avoir promené nos yeux de côté & d'autre, ma mère s'aviſa de marcher par une galerie baſſe fort obſcure, au bout de laquelle nous apperçûmes une lueur. Nous parvînmes à cette lumière; elle jetoit un ſoupçon de clarté dans une pièce, qui étoit comme l'antichambre du tombeau. Ma mère donna quelques coups légers à la porte; milord ne les entendit point, mais nous l'entendîmes parfaitement ſe lamenter, & pouſſer des ſoupirs & des ſanglots. Comme nous ne jugions pas à propos de reſter toujours là, ma mère ſe fit entendre par un nouveau coup qu'elle frappa. Le valet de chambre accourut au bruit : Madame, on n'entre point, dit-il; monſieur m'a défendu de le faire voir à qui que ce ſoit. Dites-lui, reprit ma mère, que c'eſt miladi Keilſon ſa couſine. Dès que le valet fut rentré, ma mère le ſuivit ſans attendre ſon retour. Nous entendîmes milord qui diſoit : Eh, pourquoi faire entrer du monde ? Ne ſais-tu pas que je ne veux voir perſonne? Vous fais-je de la peine, mon couſin? dit ma mère. Non, ma couſine, reprit-il ſans nous regarder; on n'eſt jamais fâché de voir ſes amis; & puis tout d'un coup ſe plongeant dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis le portrait de ſa défunte femme; vous venez voir,

ajouta-t-il, ma chère cousine, un malheureux qui a perdu tout ce qui lui étoit cher dans la vie. Il se mit aussi-tôt à nous refaire dix fois de suite l'oraison funèbre de miladi ; mais avec des traits de douleur si bien marqués & si vifs, qu'il sembloit qu'elle ne fût morte que depuis un jour ou deux. Le temps n'avoit encore rien diminué de ses chagrins.

Ma mère n'avoit pu jusque-là placer un mot de consolation ; lui-même n'avoit pas songé à donner le moindre ordre pour le dîner, quoiqu'il fût heure de se mettre à table, & que nous eussions du chemin à faire avant d'arriver où nous avions dessein de coucher : mais le hasard lui ayant fait tourner les yeux sur moi, il interrompit tout-à-coup une période de soupirs & de sanglots qu'il avoit entamée, pour dire : Qui est cette jeune demoiselle, ma cousine ? C'est ma fille, reprit ma mère. A peine attendit-il la réponse pour accourir à moi ; il m'embrassa ; elle est fort belle, ma cousine, ajouta-t-il. Il posa sur ma gorge un doigt qu'il suça après, en disant : cela est fort bon, ma cousine ; & tout de suite il demanda mon âge, loua mon air de modestie, & ajouta qu'il n'avoit rien vu de plus charmant. Son valet de chambre entrant pour demander si nous ne dînerions pas, il donna des ordres qui furent exécutés

ſur le champ : vous allez faire un méchant repas, nous dit-il ; mais il ne tiendra pas à moi qu'il ne ſoit ſuivi d'autres qui vous le feront oublier. Tant que nous fûmes à table, ſes yeux furent fixés ſur les miens ; il me regardoit avec plaiſir : ma vanité étoit, ſans trop ſavoir pourquoi, contente de l'impreſſion que je faiſois ſur ſon cœur ; car je m'en apperçus auſſi-tôt que ma mère : tant c'eſt un ſentiment naturel à mon ſexe ! Il ne lui échappa pas un mot de la défunte miladi. Il demanda à ma mère ſi elle ne penſoit pas à me marier ; ma mère lui répondit que j'étois encore aſſez jeune pour y penſer à loiſir ; & après quelques momens de ſilence, pendant leſquels ſes regards m'inſtruiſoient du trouble de ſon cœur, il s'aviſa de dire qu'il voudroit être encore aſſez jeune, pour oſer m'offrir ſa main & ſa fortune. Que vous dirai-je ? L'une & l'autre furent acceptées par ma mère. Ce triomphe étoit trop flatteur, pour que de mon côté je n'y fuſſe pas ſenſible. Ma mère ne jugea pas à propos de le perdre de vue. Il fut arrêté, dès le jour même, que nous ſerions mariés le plutôt & avec le moins d'éclat qu'il ſeroit poſſible. Pendant un tour de promenade que nous fîmes l'après-dînée, les ornemens lugubres diſparurent, la tenture funèbre fut enlevée, & firent

place à des ameublemens moins triſtes ; l'appartement fut rouvert à la clarté du jour. Cette prodigieuſe métamorphoſe ne fut l'ouvrage que d'un inſtant, & d'un enfant de treize ans. Aurez-vous, meſſieurs, nous ajouta en riant miladi, aurez-vous bonne grace après cela, de nous reprocher votre fable de la Matrone d'Ephèſe ?

Comme milord Rockfields avoit beaucoup d'eſprit & qu'il étoit de la plus aimable figure, il plut dès qu'il en eut le deſſein. Le lendemain, dès le matin, je trouvai ſur ma toilette tous les diamans de la feue miladi ; il voulut m'en voir parée tous les jours. Et comme notre bonheur ſembloit ne dépendre que de nous, & que je n'y étois pas inſenſible, il ſe hâta de remplir quelques formalités, qui empêchoient de le conſommer ſur l'heure. Ces formalités ſont fort peu de choſe, dans un pays où la volonté libre des contractans eſt preſque la ſeule choſe requiſe pour la validité d'un mariage. Milord en triompha bientôt : nous fûmes donc mariés ; & ce fut preſque au même moment que commença une chaîne de malheurs, que toute la prudence humaine n'auroit pu prévoir. L'après-midi du jour de notre mariage, nous étions, milord, ma mère & moi, à nous promener dans une allée du bois ; &

nous

nous étions tous les trois triſtes, ſans pouvoir en pénétrer la cauſe. Le valet-de-chambre de mon mari vint l'avertir qu'un homme à cheval demandoit à lui parler, & qu'il avoit une lettre à lui remettre; que ne l'amenois-tu avec toi, lui dit milord ? Il m'a dit, répondit le domeſtique, qu'il lui falloit un mot de réponſe. Je n'en ai point à faire, reprit M. de Rockfields; qu'il la remporte. Ma mère l'exhorta à aller voir ce que c'étoit; & le valet-de-chambre ayant ajouté que ce courier, à ce qu'il lui ſembloit, avoit dit qu'il venoit de la part du roi, cette conſidération acheva de déterminer milord à nous laiſſer, pour aller l'expédier. Nous nous acheminâmes à ſa ſuite au petit pas. Mais à peine l'eûmes-nous perdu de vue, que nous fûmes ſaiſies par trois hommes maſqués & armés, qui ſortirent tout-à-coup d'un des côtés du bois. La frayeur que me cauſa cette apparition, m'ôta l'uſage de tous mes ſens; & je ne les repris que pour m'écrier: ah, ma mère ! Ne craignez rien pour elle, me dit un de mes raviſſeurs, qui me tenoit ſur ſon cheval embraſſée devant lui. Cette voix redoubla ma frayeur. Le jour étoit prêt de finir ſa carrière ! j'étois au milieu des bois dans les mains de quatre ſcélérats; car je ne pouvois pas douter que ceux qui m'emmenoient n'en

fussent; & je me figurois qu'ils n'attendoient que la nuit pour m'égorger. J'étois encore si peu au fait des choses de la terre, que je ne croyois pas avoir à craindre pour quelque chose de plus précieux que ma vie. Je tentai en vain d'adoucir ces inhumains; je leur redemandai ma mère. Elle est au château de milord Rockfields, me répondit le même homme qui m'avoit déja parlé; ne craignez rien ni pour elle ni pour vous; vos jours & votre honneur sont en sureté; & ce n'est ni à vous ni à elle que nous en voulons. Eh! pourquoi donc m'en avez-vous séparée? & où me menez-vous? Vous le verrez dans trois jours, me repliqua-t-il. Il m'offrit là-dessus un coup d'eau de genièvre, pour me remettre le cœur, disoit-il; je le remerciai; après cela il m'ordonna de me taire; & nous continuâmes à voyager toute la nuit en silence, mais avec beaucoup de vîtesse. Je me livrai alors à mille affreuses réflexions & à mille horribles craintes: la promesse de ces misérables ne me rassuroit point. Les premiers rayons de l'aurore nous surprirent auprès d'un bois; nous nous enfonçâmes pendant une heure dans ce qu'il y avoit de plus fourré: là ils me mirent à terre, je crus toucher à ma dernière heure; mais ils me rassurèrent sur ma vie, de façon, à la vérité,

à me faire trembler pour elle. L'un d'eux se détacha avec deux des chevaux, & il revint quelque temps après avec des provisions pour toute la caravane. Ils me forcèrent à manger quelques morceaux de viandes froides. Je levois de temps en temps les yeux sur mes ravisseurs, & je les levois toujours avec une nouvelle frayeur. Ce repas fini, les quatre coquins s'endormirent, & la fatigue du chemin & l'accablement où la douleur m'avoit plongée, firent que je cédai aussi au sommeil pour quelques momens : mais j'étois si peu accoutumée à coucher sur la terre, & la situation où j'étois, me permettoit trop peu de tranquillité, pour pouvoir dormir bien profondément : pour eux, du ton dont ils ronfloient, on les auroit crus dans le meilleur lit du monde. Ils se réveillèrent sur les quatre heures après midi, ils se remirent à manger, & m'ordonnèrent de faire comme eux, de ne point m'inquiéter, qu'il ne m'arriveroit aucun mal, & sur-tout de supprimer mes plaintes qui les importunoient. Ce discours fini, on se prépara au départ ; tout cela se faisoit avec le plus grand silence ; nous remontâmes à cheval, & nous continuâmes de voyager pendant trois autres nuits, & à nous reposer les jours de la même façon que nous avions déja fait. Je trouvai dans mon courage

des reſſources contre la délicateſſe de ma conſtitution. Enfin, après avoir voyagé pendant quatre nuits, & avoir franchi pendant les deux dernières avec beaucoup de peine des montagnes eſcarpées, nous arrivâmes un matin à une cabane, où mes gens me remirent entre les mains d'un payſan, de ſa femme, & de trois enfans qu'ils avoient. Ils leur donnèrent quelque argent, leur parlèrent en particulier; & après m'avoir aſſurée que c'étoit par l'ordre de milord Rockfields qu'ils m'avoient amenée, & qu'il ne tarderoit pas à venir me trouver pour achever de m'épouſer, ils diſparurent. Je n'eus garde de prendre pour autre choſe que pour une inſulte leurs dernières paroles, ni de me perſuader que mon mari fût l'auteur d'une violence ſi indigne de lui & de moi : mais la douleur de me voir ſéparée de ma mère me déchiroit trop vivement pour me laiſſer de la ſenſibilité de reſte pour mes autres chagrins. J'étois comme abymée dans une foule de réflexions, toutes plus cruelles les unes que les autres, qui ſe ſuccédoient dans mon eſprit. Je me voyois dans un pays inconnu, ignorée de toute la terre, & abandonnée à la merci de payſans, dont l'air, la voix & les façons m'annonçoient la férocité la plus barbare. Quoique le ſoin de la parure & de tout ce

qui y a rapport, marche toujours le premier chez celles de mon sexe, le croira-t-on? je n'avois pas encore remarqué que je n'avois pas une de mes pierreries; je consultai aussi-tôt mes poches, qui devoient être remplies de bijoux de prix, qui étoient autant de présens de la magnificence de milord; je n'en retrouvai aucun, & je ne doutai point que les honnêtes gens qui m'avoient amenée, n'eussent profité de mon évanouissement pour me les enlever. Ils m'avoient seulement laissé ma bourse; elle contenoit si peu de chose, qu'elle ne les avoit pas apparemment tentés. Chaque instant me plongeoit dans une nouvelle affliction.

La famille de Mook, c'est le nom du montagnard à qui on m'avoit remise, étoit composée de Pagde (*a*) sa femme, d'une fille de mon âge appellée Betty (*b*), & de Grégory & David ses deux fils; l'aîné étoit âgé d'un peu plus de vingt ans, & l'autre en avoit dix-neuf. Les deux frères étoient plus féroces que leur père qui l'étoit infiniment, parce que la force de l'âge ajoutoit chez eux à la nature & à l'éducation. J'ai vu cent fois le père, la mère & les fils prêts à s'égorger & attenter les uns sur les autres à coups de couteau. Voilà avec

(*a*) *Pagde* revient à notre terme de *Margot*.

(*b*) *Betty* revient à notre terme de *Babet*.

quels hôtes j'étois deſtinée à vivre. Je ne doutois pas que les coups ne vinſſent bientôt juſqu'à moi ; & la cruelle extrémité où j'étois réduite, me faiſoit regarder, ſinon avec joie, du moins avec indifférence, la mort qui devoit être la fin de mes tourmens. Je tombai même dangereuſement malade : mais j'étois trop malheureuſe pour que la mort vînt à mon ſecours. Betty étoit au contraire la douceur même. Je m'étonnois comment cette fille avoit pu recevoir & conſerver un caractère auſſi tendre & auſſi compatiſſant, & des mœurs auſſi douces au ſein de la barbarie même. Son amitié me fut d'une grande reſſource. Ma garde-robe n'étoit compoſée que de ce que j'avois ſur moi quand on m'avoit enlevée. Je donnai à Mook une partie de mon argent pour m'avoir quelque linge ; il prit mon argent, mais il ne m'acheta point de linge ; il ſe contenta de me faire partager avec Betty le peu qu'elle en avoit. Il m'auroit peu convenu de faire la difficile ; je n'avois perſonne pour m'entendre ; d'ailleurs je partageois le lit de cette fille depuis que j'étois chez ſes parens, & Dieu ſait quel lit, au milieu de quelques chèvres du rapport deſquelles ces malheureux *Higlanders* (*a*) vivoient. Pagde me dit un jour que, comme on lui

(*a*) C'eſt le nom qu'on donne aux montagnards d'Ecoſſe.

donnoit peu de choſe pour ma penſion, il étoit juſte que je les dédommageaſſe par mon travail; que j'irois garder les chèvres & travailler au bois avec Betty. Je voulus leur dire que je les récompenſerois bien, s'ils vouloient faire ſavoir à ma mère où j'étois, ou à la ducheſſe de Marlborough ma parente; toutes mes prières & mes promeſſes furent rebutées, & il fallut me ſoumettre à travailler pour ne pas irriter leur fureur. Il eſt vrai que, graces à la charité de Betty, je ne fatiguai pas beaucoup: cette bonne créature ſe chargeoit de faire ſon ouvrage & le mien; elle me diſoit qu'elle étoit faite pour travailler, qu'elle étoit trop heureuſe de m'exempter de cette peine, & qu'elle ſeroit au comble de la félicité, ſi elle pouvoit me remettre dans la ſituation qui me convenoit. Je l'avois ſouvent entretenue de mes malheurs, de mon mari & de mes parens; & je n'avois jamais pu la déterminer à me fournir les moyens de leur écrire. J'avois eu toutes les peines imaginables à lui faire comprendre ce que c'étoit que du papier & de l'encre, dont elle n'avoit jamais entendu parler, & quel uſage on pouvoit en faire; d'ailleurs l'amitié qu'elle avoit pour moi étoit ſubordonnée à celle qu'elle devoit à ſes parens & à la crainte de leur déplaire, quoiqu'elle n'approuvât point leur dureté

à mon égard. A force de fréquenter les bois, mon habit & le reste de mon équipage tombèrent bientôt dans le délabrement le plus horrible; j'avois été enlevée en plein été, & je n'avois pu déterminer Mook ni sa femme à m'acheter quelques hardes d'hiver; ils avoient bien reçu le reste de mon argent, mais quelques prières que leur fille & moi leur eussions faites de me donner quelques vêtemens, il n'avoit pas été possible de les y résoudre. Un nouvel hiver approchoit, & mes habits, qui n'avoient fait qu'empirer, me faisoient déja sentir qu'ils ne pourroient pas me mettre à couvert de l'inclémence de la saison quand elle seroit plus avancée. Nous redoublâmes en vain de prières, Betty & moi; & je ne voyois aucune issue pour sortir de ce gouffre de maux; au contraire, il s'y creusa un nouveau précipice, où je me crus pour jamais abymée. Il ne manquoit à mon malheur que de donner de l'amour à l'un des deux frères; j'aurois été épousée sur le champ de force ou de gré; ces barbares montagnards n'y font pas plus de façons; ils vivent dans l'ignorance de toutes religions & de toutes loix; & leurs mariages, si on peut donner ce nom à leurs unions, se font aussi brusquement que ceux des autres animaux. Je fus assez heureuse pour inspirer

de l'amour aux deux frères. Chacun d'eux me fit, en préſence de ſon rival, & dans le même moment, l'aveu de ſa fureur ; car une paſſion auſſi tendre & auſſi douce que l'amour, n'étoit pas faite pour ces deux ſcélérats. Leurs déclarations ne s'exprimèrent que par des menaces qu'ils ſe firent en ma préſence, & elles furent ſuivies à ma vue de quelques coups de couteau, qu'ils ſe portèrent l'un à l'autre. Qu'on ſe figure deux ours, acharnés ſur une innocente brebis : voilà le tableau de la poſition où j'étois. Quel amour, pour être tentée d'y répondre ! leurs menaces s'étendirent juſqu'à moi ; & chacun d'eux jura, mais dans les termes les plus épouvantables, de ſe venger ſur moi, de la préférence que je donnerois à ſon rival. Ils retournèrent tout en ſang à la cabane : leurs parens ſurent bientôt la cauſe de leur querelle ; & comme tous les jours ils la renouvelloient, quoique aſſurément l'un n'eût jamais ſur l'autre la plus légère ombre de préférence ; Mook me dit auſſi brutalement que ſes fils, que j'étois la cauſe de tout ce mal, & que ma vie lui répondroit du malheur qui pourroit en arriver. Je m'efforcai en vain de lui faire entendre raiſon, ſa fureur n'en devint que plus violente, & elle ſe déchargea ſur la pauvre Betty, qui avoit voulu dire deux mots en ma faveur.

J'étois dans des agitations continuelles. Il eſt vrai que leur jalouſe rage faiſoit qu'ils ſe gardoient l'un & l'autre, & que j'étois en quelque eſpèce de ſureté : mais comme ces deux forcenés ſe poignardoient chaque jour à mes yeux, que chacun d'eux me preſſoit de m'expliquer en ſa faveur, j'aurois défié la plus adroite coquette de ſe tirer d'un pas ſi haſardeux. Ces diſputes finiſſoient toujours par ſe mettre en ſang ; & j'avois extrêmement à craindre que l'un n'y ſuccombât, & de devenir la proie du vainqueur, ou qu'ils ne vinſſent à s'accorder qu'ils m'épouſeroient tous les deux. Cette ſorte de gens étoit capable des excès les plus affreux, & de ceux qui révoltent le plus la nature ; leur mère le leur avoit même conſeillé. Je réſolus donc de me délivrer de toutes ces horribles frayeurs en m'échappant de la cabane de mes perſécuteurs. Je communiquai la nuit ſuivante mon deſſein à Betty dont j'étois ſûre. L'exécution lui en parut impoſſible par les difficultés. Nous étions ſans argent, dépourvues de toutes choſes, même les plus néceſſaires, ſans connoiſſance d'un pays traverſé de montagnes, hériſſé de bois & rempli de bêtes fauves. Les approches de l'hiver rendoient la ſaiſon affreuſe, & les chemins impraticables. Toutes ces remarques de Betty ne furent pas capables de

m'arrêter. La mort me sembloit moins redoutable que le sort dont j'étois menacée. Je lui répondis que le ciel ne m'abandonneroit pas, que je trouverois de l'humanité dans quelques autres cabanes, & que peut-être je ne serois pas long-temps sans trouver un village. Rien n'est au-dessus du courage, quand on a celui de ne pas craindre la mort. Comme je n'avois aucuns préparatifs à faire, j'arrêtai mon départ au lendemain matin même. Betty me jura que puisque j'étois résolue à partir, elle m'accompagneroit, & qu'elle partageroit mes périls; je fis tout ce que je pus pour l'en détourner: mais elle continua à m'assurer qu'il n'y auroit jamais que la mort qui la sépareroit de moi. Elle est depuis ce temps toujours auprès de moi, & moins comme une de mes femmes, que comme mon amie; j'ai voulu lui faire un établissement par un mariage assez avantageux, mais elle a toujours refusé mes offres & mes empressemens. Elle a été jusqu'à me reprocher que je ne l'aimois plus, puisque je voulois me défaire d'elle & l'éloigner de moi.

Dès qu'il fut jour, c'est-à-dire l'heure d'aller au travail, nous sortîmes à l'ordinaire; elle s'étoit munie de quelques vivres; & comme dans cette saison, nous ne retournions que le soir à la cabane, nous avions un jour & une

nuit d'avance, pour échapper aux recherches qu'on auroit pu faire de nous. Betty, faite à la fatigue, marchoit fort bien ; & quoique j'aurois dû y être faite, j'étois si mal chaussée, que l'âpreté des chemins pierreux m'estropioit, & ralentissoit malgré moi mon ardeur, car j'aurois marché sur des pointes d'acier.... Nous entrâmes dans un bois par lequel il me sembla que j'étois venue ; nous y errâmes pendant deux grandes heures sans entrevoir aucune issue pour sortir de ce nouveau labyrinthe. A force de marcher nous nous apperçûmes que nous montions toujours, & nous pensâmes que nous étions sur le penchant d'une montagne ; que peut-être quand nous serions parvenues au sommet, nous pourrions découvrir quelque route. Nous franchîmes donc cette montagne ; & ce ne fut pas sans beaucoup de travail : elle étoit extrêmement escarpée & raboteuse, & de temps en temps interrompue par des précipices, d'autant plus dangereux, que l'obscurité du bois les déroboit à notre vue. Betty me traîna le plus souvent. Notre attente ne fut point trompée, nous nous trouvâmes comme dans les nues, & au-dessous de nous s'étendoit une vaste vallée, coupée par des montagnes, par des bois & par quelques torrens.

Je me flattai, & je flattai Betty, qui n'étoit

au fait de rien, que ſans doute cette vallée nous conduiroit à quelque village habité ; mais il falloit y deſcendre : nous la côtoyâmes pour cela, ſans jamais la perdre de vue. Quand nous fûmes à portée d'y entrer, nous fûmes frappées de quelque objet, qui dans le lointain ſembloit ſe mouvoir, ſe ſéparer & ſe rejoindre. Nous attachâmes fixément nos regards, & je ne fus pas long-temps à démêler que c'étoit une troupe d'hommes à cheval qui ſembloient eſcorter une chaiſe. Ma joie en fut extrême, par la perſuaſion où je fus que nous n'étions pas éloignées de quelque ville ou village, & par l'eſpérance de trouver du ſecours dans la généroſité, ou dans l'humanité de ces voyageurs. Betty au contraire étoit agitée d'un tremblement univerſel ; elle vouloit rentrer dans le bois & me rendre complice de ſa crainte : mais je lui répondis avec tant de fermeté, que je n'avois d'autres ennemis à craindre que ſes parens ; que ſi je ne la raſſurai pas, du moins je la déterminai à marcher avec moi au-devant de ces cavaliers qui s'approchoient toujours. L'eſpoir me donna des forces, à meſure qu'ils s'avançoient vers nous, & que les objets ſe firent voir plus diſtinctement ; je comptai onze hommes à cheval dont les armes brilloient. C'étoit une litière qu'ils eſcortoient. La frayeur

de Betty redoubloit à chaque pas ; la pauvre fille n'avoit jamais vu tant de monde dans ses montagnes. Pour moi, mon assurance devenoit plus forte de moment en moment : je me promettois de me jeter aux pieds de cette troupe, & de conjurer celui qui la commandoit d'avoir pitié de deux infortunées, de lui dire mon nom & mes aventures ; & je ne doutois pas de le rendre sensible. Dès que je fus à portée d'eux, je me jetai à genoux ; & levant les mains au ciel, Messieurs, leur criai-je, ayez pitié de la malheureuse fille du lord Keilson. Ce nom sembla les avoir rendus tous comme des thermes ; tous leurs yeux furent fixés sur moi ; mais bientôt ils m'entourèrent ; & j'en vis deux se précipiter de cheval, accourir à moi, & me crier : O ciel ! est-ce là, & vois-je en cet état ma maîtresse, Miladi Rockfields ? je reconnus à mon tour dans ces deux hommes Salomon & Ewart, laquais de ma mère ; & bientôt je me vis dans les bras de Sara Will, sa femme-de-chambre, qui m'avoit élevée ; elle étoit descendue de la litière. Il ne me fut pas difficile de deviner que c'étoit moi que l'on cherchoit, quand, promenant mes regards sur tout le reste de la troupe, j'eus remis l'un de mes ravisseurs ; il étoit à cheval, mais chargé de fers. Je montai dans la litière avec Sara ;

Salomon prit Betty en croupe; & malgré toutes les instances que je fis de continuer la route, le chef des archers voulut obstinément suivre le chemin de la cabane; afin, disoit-il, de voir où j'avois été sequestrée, comment j'y avois été, & de reconnoître les honnêtes gens qui m'avoient gardée. Il ajoutoit que tout cela étoit nécessaire pour constater le crime, & convaincre les criminels; que d'ailleurs la traite n'étoit pas longue, qu'il n'étoit guère que midi, & qu'il resteroit plus de temps qu'il ne nous en faudroit pour regagner le bourg d'Inverloch (*a*) d'où ils venoient. Salomon & Evart ne quittoient pas ma portière; & Betty ne cessoit de me conjurer de pardonner à ses malheureux parens. Elle ne demandoit que cette récompense de son attachement éternel à ma personne. La première chose dont je parlai à Sara, fut de ma mère: elle m'assura qu'elle se portoit bien, qu'on l'avoit trouvée la nuit qui avoit suivi mon enlèvement, attachée à un arbre dans le bois, & qu'elle n'avoit cessé depuis de parler de moi; je voulus lui faire d'autres questions: mais elle me répondit qu'on lui avoit défendu de m'en dire davantage, & que mon mari se réservoit à me raconter le tout

(*a*) Bourg de l'Ecosse septentrionale, dans la province de Locharbir.

lui-même ; qu'il ſeroit auſſi venu me rechercher s'il n'étoit pas un peu indiſpoſé. Nous arrivâmes bientôt à la cabane, & ſans paſſer par les bois ; le ſcélérat qui étoit enchaîné ſervoit de guide, & connoiſſoit parfaitement les routes. J'ignore par quelle aventure Mook, ſa femme & ſes fils s'y étoient déja aſſemblés. L'arrivée de tant de cavaliers, & le rôle que je faiſois dans cette occaſion les glaça d'effroi ; ils trembloient, ſurtout les deux frères, que je ne fiſſe mes plaintes de leurs violences. Le chef des archers leur fit reconnoître le brigand qui m'avoit livrée à eux ; il étoit neveu de Pagde. Salomon & Sara voulurent voir le lit où j'avois couché, & la façon dont j'avois été nourrie. Et après que le chef des archers eut écrit quelque temps, nous partîmes tous ; il vouloit emmener Mook, Pagde & leur fils ; mais par amitié pour Betty, j'eus la bonté de ne leur reprocher aucuns mauvais traitemens ; même je voulus bien dire, que je n'avois qu'à me louer de ces pauvres gens ; qu'ils m'avoient traitée de leur mieux, & que par reconnoiſſance j'emmenois Betty leur fille ; mon interceſſion fut cauſe qu'on les laiſſa ; mais avec de fortes menaces de les traiter ſans miſéricorde, ſi à l'avenir ils ſe prêtoient à de ſemblables manœuvres. Il me fallut enſuite arracher de leurs bras Betty, qui ne vouloit plus

plus s'en séparer. On la remit donc derrière Salomon, à qui je la recommandai; nous fîmes beaucoup de diligence; & nous arrivâmes à Inverloch à l'entrée de la nuit. L'étonnement de Betty fut extrême quand elle me vit servir & manger seule; elle ouvroit de grands yeux, qui m'auroient fort réjouie, sans je ne sais quel pressentiment qui me tenoit dans des alarmes continuelles. Nous nous rendîmes le troisième jour au château de mon mari. En descendant de la litière, mes yeux cherchèrent ma mère; je connoissois toute la tendresse qu'elle avoit pour moi, & je ne pouvois comprendre comment elle n'étoit pas là, pour me recevoir dans ses bras, après une séparation aussi cruelle que la nôtre. Où est-elle donc, m'écriai-je, pénétrée de douleur? Ne m'aime-t-elle plus? On me répondit qu'elle n'étoit pas au château, & que mon mari m'en alloit instruire. Je volai donc à son appartement. Il étoit au lit. Hélas! ma chère Suki (a), me cria-t-il, en faisant un effort pour venir à moi, en quel état vous revois-je! aimez-vous encore un mari, qui a causé tous vos malheurs, en voulant faire votre félicité & la sienne? Pardonnez-lui tous vos maux; il ne

(a) Abréviation angloise du nom de Suzanne, qui répond à notre *Suzon*.

souhaite de conserver la vie que pour vous faire oublier ce que la vôtre a eu de triste & d'affreux. Pendant qu'il parloit ainsi, il me tenoit embrassée, ou il arrosoit mes mains de ses larmes, & j'avois le cœur si serré, que je ne lui répondois que par des soupirs. Je lui demandai cependant, en tremblant, pourquoi elle n'étoit pas avec lui : elle seule vous occupe, me répondit-il tendrement, mais d'une façon embarrassée, & vous ne voyez pas même un mari qui..... Au nom de Dieu, repris-je avec vivacité, faites que je la voie.... Hélas! elle n'est plus, m'écriai-je, en tombant sur son lit : car son air embarrassé me l'avoit fait deviner. Il appella du secours; Sara & une autre femme de ma mère accoururent en même-temps; & à l'aide de Betty, elles m'emportèrent dans un appartement voisin, où elles me mirent au lit plus morte que vive. Ma douleur m'avoit plongée dans un état d'anéantissement absolu; tout ce que mes femmes me disoient pour essayer de me consoler, n'étoit que des sons qui frappoient vainement mes oreilles, je ne les entendois point, je les regardois sans les voir, & je recevois tous leurs secours sans m'en appercevoir. S'il m'échappoit quelque mot, c'étoit ma mère que je demandois; il me sembloit pour lors que je revenois d'un

ſonge profond, & je m'y replongeois auſſi-tôt. Je paſſai dans ces agitations le reſte du jour & la plus grande partie de la nuit. Le ciel me rendit la connoiſſance avec le jour, préſent funeſte qui ne ſervit qu'à me faire ſentir plus vivement la perte que j'avois faite, & toute l'horreur de ma ſituation. Ce fut pour lors que les conſolations de mes femmes me furent d'un grand ſecours. Sara, qui avoit de l'eſprit, & que j'étois accoutumée à croire, me remontra pathétiquement, que je me devois à un mari qui m'adoroit, & qui étoit dans un état à ne pouvoir ſe paſſer de mes attentions. Il envoyoit à chaque inſtant voir comment je me portois; & il n'eut pas plutôt appris que la connoiſſance m'étoit revenue, qu'il me fit dire, que ſi je voulois bien le lui permettre, il alloit ſe faire porter dans ma chambre. Sara, qui ne manqua pas de me faire remarquer cet effort, capable peut-être de lui donner la mort, me perſuada de le lui défendre, & de lui dire que j'allois faire en ſorte de me rendre auprès de lui.

Je m'y rendis effectivement ſur les dix heures du matin. Hé bien, milord! lui criai-je en entrant, je n'ai plus de mère. Non, ma chère Suky, me répondit-il, tu n'en as plus, & j'ai reçu ſes derniers ſoupirs, il y a environ un

an : mais sa perte est pour moi une plaie toujours récente. Et comme on aime à nourrir sa douleur des choses qui font le plus de peine, & à n'en pas ignorer la moindre circonstance, je voulus à toute force qu'il me racontât de quelle façon elle avoit fini ses jours. Il résista long-temps ; & enfin, cédant à mon impatience, il commença ainsi :

» Vous voulez, ma chère Suky, que j'augmente vos tourmens par le plus affreux récit ; je souhaite que la part, que j'y ai toujours prise, les adouciſſe. Rappellez-vous ce moment où nous nous liâmes par des nœuds éternels qui me rendoient le plus heureux des hommes. Non ; ma félicité auroit été trop grande, je ne la méritois pas ; & c'est pour cela que la fortune ennemie a depuis empoisonné tous les momens de ma vie. Rappellez-vous cette promenade que nous allâmes faire avec votre mère, dans une allée du parc ; près d'être au comble du bonheur, je me sentois un fond de triſteſſe que je m'efforçois de chaſſer, ou du moins de cacher ; votre mère & vous, n'étiez pas plus gaies. Mon valet vint m'avertir qu'un homme avoit à me parler d'une affaire de la dernière importance. Je vous quittai pour un instant ; un inconnu me remit une lettre & disparut

aussi-tôt. J'ouvris la lettre, & je courus, suivi de tous vos gens & des miens, aux lieux où je vous avois laissées. Hélas ! vous n'y étiez déja plus. Sans cette courte éclipse, j'aurois sans doute succombé sous les coups de vos ravisseurs. Et plût au ciel ! votre mère vivroit, & vous n'auriez pas essuyé toutes les horreurs que j'ai appriſes de Sara. Nous courûmes tout le bois & les environs, & nous les fîmes en vain retentir de vos noms & de nos cris. Ce ne fut que sur les dix heures du soir qu'un de nos chiens s'étant mis à aboyer, nous courûmes à lui, & nous trouvâmes votre malheureuse mère attachée à un arbre. Elle ne donnoit aucun signe de vie. Nous nous hâtâmes de la porter au château, & de lui donner tous nos soins. Je remis mes chiens en quête, mais nous battîmes en vain les bois ; vous n'y étiez pas ; & votre mère, que je trouvai un peu revenue, me perça le cœur, en m'annonçant que des hommes masqués, qui l'avoient attachée à un arbre, vous avoient enlevée. L'alarme qu'elle en eut, ne pouvoit venir plus mal-à-propos : il se fit chez elle une révolution qui l'étouffa le lendemain au soir. Elle expira dans mes bras.....

La douleur où mon mari me vit plongée, dans cet endroit, lui fit suspendre son récit.

» Pourſuivez, milord, lui dis-je, achevez de me percer le cœur par un détail qui me tue, & que pourtant je veux ſavoir. »

» Votre mère, reprit-il tendrement, étoit devenue la mienne par notre mariage ; d'ailleurs votre père m'étoit lié par le ſang, & tous les deux par une amitié fondée ſur leurs qualités perſonnelles. Sa mort ſans doute auroit été ſuivie de la mienne ; mais la lettre qui m'avoit été remiſe, faiſoit une diſtraction à ma douleur par une autre auſſi ſenſible. « Que portoit donc cette lettre fatale, interrompis-je comme hors de moi » ? La voilà, ma chère Suky, liſez vous-même, & pardonnez-moi mon injuſtice : c'eſt le caractère du véritable amour, d'être crédule & ſoupçonneux, & je vous adorois. »

Ces mots me rendirent interdite, je ne devinois pas ce que je pouvois avoir à lui reprocher. Je tremblai qu'il n'eût eu part à mon enlèvement, comme mes raviſſeurs avoient voulu me l'inſinuer, en me dépoſant chez Mook. J'ouvris donc cettre lettre empoiſonnée, & j'y lus ces paroles !

LETTRE

A MILORD ROCKFIELDS.

» Je reprends mon bien, milord ; Suzanne Keilſon eſt à moi par ſon amour, par nos ſermens, & par l'aveu de ſa mère. J'empêche que l'appas de vos richeſſes ne rende l'une & l'autre parjures. Je cours au loin épouſer Suzanne, & me mettre en poſſeſſion de ce que j'aime, & que je ne rendrai qu'avec ma vie.

Ce billet fut un nouveau myſtère pour moi, & d'autant plus impénétrable, que j'étois encore aſſez jeune, pour n'avoir jamais vu ni connu perſonne, qui eût fait la moindre attention à moi. « Voilà mes torts, reprit mon mari ; je m'abandonnai à mes ſoupçons, je vous crus infidelle, & je me perſuadai que je ne vous devois qu'à une perfidie. Eh ! quoi, diſois-je, dans un âge ſi tendre, elle ſait déja donner & feindre de l'amour qu'elle ne ſent pas. Je la connoiſſois mal, ou toutes les vertus de ce ſexe ſont fauſſes, ou n'attendent que l'occaſion de l'être. Votre mère me parut infiniment plus criminelle que vous ; ſans doute parce que je l'aimois avec moins d'ardeur. Ces réflexions me firent ſupporter ſa mort avec plus de force, & peut-être

d'indifférence que je n'aurois fait. Je voulus me renvelopper dans ma mélancolie, & ne plus m'occuper que de ma première femme. Non, ma chère Gave, lui criois-je; il n'y avoit que vous de fidelle & de sincère; c'est pour cela que le ciel vous a rappellée à lui; la terre n'étoit pas digne de vous posséder. Mais elle n'avoit presque plus de place dans mon cœur; un sentiment plus vif en étoit le maître; ton souvenir, ma chère Suky, venoit toujours interrompre des rêveries que je ne voulois consacrer qu'à la feue miladi, & elles finissoient toujours par me désespérer de t'avoir perdue. Je ne laissois pas de faire des perquisitions à Londres & ailleurs. Ta mère en mourant m'avoit recommandé ses domestiques, & comme je n'en avois point, je les pris à mon service. Je les questionnai, & je les fis questionner séparément sur ton compte, & par diverses personnes. Je tentai même leur probité par des récompenses; je brûlois & je tremblois en même-temps de te trouver coupable: mais les uns & les autres me répondirent toujours de toi d'une façon si affirmative & si avantageuse, que je détestai mes soupçons; je redoublai de perquisitions, & ma douleur n'eut plus de bornes. C'est ainsi que j'ai passé, ma chère Suky, tout le temps que j'ai vécu sans toi, tantôt à te

croire coupable, tantôt à te justifier, & toujours à t'aimer, sans jamais savoir quel jugement asseoir sur l'auteur & la cause de ton enlèvement. Cette cruelle incertitude faisoit ma plus grande peine. Je songeai enfin à t'arracher de mon souvenir; & comme je ne pouvois en venir à bout, tant que je ne verrois que des objets qui te rappelleroient à mon cœur, je résolus de renouer avec le monde; & j'étois près d'y rentrer, quand, dans le même endroit où tu as été enlevée, & où l'amour me conduisoit toujours, j'eus mon chapeau percé d'un coup de pistolet, qui partit d'entre les arbres d'un des côtés du bois, il fut suivi d'un second, qui heureusement ne me fit pas plus de mal. Quatre assassins sortirent en même-temps du bois & vinrent sur moi; mais le cri qui m'avoit échappé, & les deux coups de pistolet avoient fait doubler le pas à deux baronnets de mes amis, qui venoient me voir. Ils étoient conduits par mon valet-de-chambre & à cheval. Ils virent le péril où j'étois, & ils fondirent sur les traîtres qui m'avoient déja porté deux coups de poignard; il est vrai que j'étendis en même-temps sur la terre l'un d'eux d'un coup d'épée. A la vue du renfort que le ciel m'envoyoit, mes assassins voulurent rentrer dans le bois, mais ils furent poursuivis si

vivement, que de trois qu'ils reſtoient, il ne s'en ſauva qu'un, & j'eſpère qu'il n'échappera pas au ſupplice, par la recherche exacte qui en ſera faite. L'un fut tué d'un coup de piſtolet, & le troiſième eut l'épaule caſſée d'un autre coup. Comme je perdois beaucoup de ſang, mes amis me donnèrent toute leur attention. Ils ne laiſsèrent pas d'envoyer à Edimbourg avertir le magiſtrat de ce qui s'étoit paſſé. Ils gardèrent ſoigneuſement celui qui étoit bleſſé, ils viſitèrent ſa plaie, & un de mes gens la banda. Quand je fus un peu remis de l'alarme, je voulus voir ce ſcélérat; on me l'amena: je lui demandai quelle rage l'avoit porté, ainſi que ſes complices, au crime affreux qu'il venoit de commettre, & quel ſujet il avoit de ſe plaindre de moi. Je n'en ai aucun, me répondit-il froidement; je ne vous ai même jamais vu, que quand je vous amuſai par un billet imaginaire, pendant qu'on enlevoit celle que vous étiez ſur le point d'épouſer. Effectivement, je crus remettre ſon viſage; mais, pourſuivit-il, j'étois à Woolſan votre neveu que vous venez de tuer. Votre bien lui appartenoit comme à votre héritier naturel: la douleur immodérée que vous aviez priſe de la mort de votre femme l'avoit accoutumé à regarder ce point de vue. Il ne put ſouffrir

que vous l'en privaſſiez, en vous remariant. Nous enlevâmes celle que vous aimiez. Eh! où l'avez-vous tranſportée, interrompis-je impatiemment ? Heureuſement pour vous, reprit-il, je vis, & mon maître eſt mort; ſans cela, vous n'en auriez jamais rien ſu. Des deux braves qui nous ont aidé dans cette expédition & dans celle d'aujourd'hui, l'un vient d'être tué & l'autre s'eſt ſauvé; d'ailleurs ils n'avoient jamais entendu nommer Woolſan, ni vu ſon viſage; c'eſt moi qui les avoit engagés. Ils ont ſeulement eu leur part des diamans que nous prîmes à mademoiſelle Keilſon. Elle eſt dans les montagnes d'Ecoſſe, chez une de mes tantes. Le ciel a diſpoſé autrement des événemens. Je ne demande pas qu'on me laiſſe la vie: mais avant de la perdre, je m'offre à ſervir de guide juſqu'aux lieux où elle eſt en dépôt. Au reſte, vous pouvez être ſûr que ſa perſonne a toujours été en ſureté: mais peut-être a-t-elle été mal nourrie & mal entretenue; la table & la garde-robe de ma tante ne ſont pas magnifiques. J'admirois la fermeté & le ſang-froid de ce ſcélérat, de faire le plaiſant dans un temps qui l'étoit ſi peu pour lui-même. Je lui demandai quelle nouvelle raiſon ils avoient eue d'attenter à ma vie. Mon maître ſut, ajouta-t-il, que vous vous remettiez dans le

monde ; la crainte que vous n'y trouvassiez bientôt à former de nouveaux engagemens, fit que nous résolûmes de couper le mal dans sa racine ; mes deux braves l'entreprirent avec nous, moyennant vingt livres sterling pour chacun d'eux. Le magistrat ne tarda pas à arriver avec une brigade d'archers. Il s'empara du criminel, il lui fit reconnoître ses deux complices, qu'il fit enlever. Mes amis & moi nous lui demandâmes en grace de permettre qu'avec une bonne escorte, ce coquin conduisît mes gens aux lieux où il avoit caché ma femme. Le magistrat me répondit qu'il y étoit obligé, puisque cela faisoit partie du crime, & que les gens que je voulois envoyer avec lui, n'avoient qu'à se rendre à Edimbourg dans trois jours ; qu'il lui falloit ce délai pour ses formalités. Je lui envoyai Sara, & deux laquais de votre mère, ma chère Suky ; le reste, vous le savez. On m'a rendu une femme que j'adore ; mais dans quel état êtes-vous rendue à votre mari ! il vous avoit perdue, & vous allez sans doute le perdre bientôt. Je voulus le rassurer. Je ne me flatte point, me répondit-il, je sens que mes blessures sont mortelles ; trop heureux qu'elles m'ayent laissé assez de vie pour vous rendre la liberté, pour vous revoir, & pour vous mettre en possession de tous mes biens.

Ils ſont à vous ; & la première choſe que j'aye faite, depuis que j'ai ſu que vous viviez, a été de vous les aſſurer. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous ſouvenir quelquefois du malheureux Rockfields qui meurt en vous adorant.

Je continuai de le conſoler, & de lui faire eſpérer ſon rétabliſſement, comme je l'eſpérois moi-même : mais il mourut quinze jours après, en me baiſant la main, & dans le moment que je m'y attendois le moins. Je ne croyois pas que les malheurs que j'avois eſſuyés, & en dernier lieu la nouvelle de la mort de ma mère, laiſſaſſent encore dans mon cœur place pour la douleur ; mais ce dernier coup m'accabla, & me mit à deux doigts du tombeau. Sara & la pauvre Betty me rendirent des ſoins ſi affectueux, que j'en réchappai. Je mis ordre à mes affaires, avec l'aide des amis de mon mari ; il avoit lui-même arrangé les miennes auſſi-tôt après la mort de ma mère. Et je partis pour Londres, où miladi ducheſſe de Marlborough me demandoit ; elle me reçut avec toutes les marques d'amitié que j'étois en droit d'attendre d'une parente de ſon mérite. Voilà, ajouta miladi en ſe levant, l'hiſtoire du funeſte eſſai que j'ai fait de mes charmes ; il a été trop affreux pour que je ſois tentée d'en faire un ſecond.

Et *deux femmes pucelles !* s'écria le commandeur. Nous ne pûmes tenir contre cette saillie, qui ne lui étoit échappée que pour faire diversion à la douleur de madame de Rockfields ; mais le souvenir en étoit trop récent, pour que ce trait & les autres plaisanteries dont il égaya le souper fissent l'effet qu'il en attendoit. Monsieur Winghton, qui connoissoit le caractère des dames de sa nation, comme ne sachant pas passer avec tant de rapidité, de l'extrême tristesse à une joie immodérée, jugea à propos de respecter la sensibilité de miladi ; & d'attendre du temps pour qu'il pasât l'éponge sur le résolution qu'elle avoit prise de ne pas prendre de nouvel engagement : il étoit trop convaincu qu'elle ne tiendroit pas : mais aussi que ce ne seroit pas l'affaire d'un moment, ni même d'un jour de l'effacer.

TROISIEME SOIRÉE.

Tous les honneurs de la journée avoient roulé sur le marquis de Montgueil. Il les avoit parfaitement faits chez lui ; il ne lui restoit plus que la soirée à remplir comme les autres, & il le fit ainsi :

J'ai été mousquetaire comme tant d'autres, nous dit-il, quand nous fûmes arrivées à l'allée des berceaux ; mais quoiqu'à l'âge de vingt ans j'en aie passé deux à la cour d'Espagne, c'est-à-dire dans la patrie du roman, il ne m'est cependant arrivé aucune aventure assez suivie & assez belle pour intéresser une aussi bonne compagnie : mais j'espère vous amuser de l'histoire d'un de mes amis, qui peut-être viendra à Auteuil avant que nous nous séparions. Il ne se feroit pas de peine de vous la raconter lui-même ; je l'entends toujours avec un nouveau plaisir ; & je la lui ai fait répéter tant de fois, que j'ai retenu jusqu'à ses paroles ; ainsi, ayez la bonté de croire que c'est lui qui vous parle. Il est cependant à propos que je vous dise comment j'ai acquis sa connoissance.

J'avois dîné ici près à la petite maiſon de mon frère ; je voulois me rendre à l'opéra, & j'étois rentré dans ce bois par la *porte des princes* (*a*). J'étois ſeul dans mon carroſſe ; j'apperçus dans une petite allée deux hommes en chemiſe & l'épée à la main. Je fis toucher au champ de bataille pour les ſéparer, s'il en étoit encore temps. L'un étoit déja âgé, d'une taille fort épaiſſe, l'autre au contraire étoit jeune & léger. Je vis le gros homme faire une paſſe au collet à ſon adverſaire, le déſarmer, lui mettre la pointe de l'épée ſur la gorge, & enfin lui en donner un coup à travers le viſage. Tout cela fut l'ouvrage d'un moment. J'arrivai alors, je mis pied à terre, je demandai au vainqueur quelle raiſon il avoit eue de marquer ainſi ce jeune cavalier, que la magnificence de ſes habits, qu'il reprenoit, annonçoit avantageuſement. Pour apprendre, me répondit-il, à ces petits meſſieurs qui inſultent d'honnêtes gens à ne plus ſe porter garnis ſur le pré ; & en même-temps il m'ouvrit la chemiſe du jeune homme qui étoit effectivement plaſtronné. Allez, lui dit-il enſuite, monſieur le comte, cacher votre honte dans quelque tannière de capucins ; & apprenez que, comme l'homme n'eſt

(*a*) Porte du Bois de Boulogne qui regarde le village de Séve.

fils que de ſes œuvres, il n'y a que les ſots qui rougiſſent d'une naiſſance qu'on ne s'eſt pas donnée, ou qui la reprochent à d'autres. La valeur eſt toujours d'extraction noble & légitime, il n'y a que le lâche qui ſoit roturier & fils de P.....

Pardonnez-moi le mot, meſdames, dit en ſe reprenant le marquis, il étoit le ſujet de la querelle. Le petit-maître balafré ſe retira confus, ſur-tout de m'avoir eu pour témoin; je fis cependant ſemblant de ne pas le reconnoître. Le gros homme reprit un habit brun relevé d'un ſimple bouton d'or, & il couvrit ſa tête d'une petite perruque qui lui rendit le viſage comme une lune. Je lui offris une place dans mon carroſſe; il l'accepta avec toute ſorte de politeſſe. Il avoit environ cinquante-cinq ans, la phyſionomie la plus aimable & la plus riante, & l'eſprit le plus gai & le plus orné; enfin un caractère qui gagne les cœurs. Je fus charmé de ſa connoiſſance; je le priai de me permettre de la cultiver; & peu-à-peu je lui demandai quel démêlé il avoit eu avec le comte. J'aurai l'honneur, me répondit-il, d'aller demain vous remercier chez vous de la galanterie que vous me faites, & je n'héſiterai point à vous raconter mon hiſtoire; peut-être vous amuſera-t-elle.

Je n'acceptai sa politesse qu'à condition qu'il voudroit bien dîner avec moi. Il me pria de trouver bon qu'il ne rentrât chez lui qu'à la brune. Nous l'attendîmes en faisant quelques tours dans le cours ; &, comme nous étions avancés dans le mois de septembre, le soir ne se fit pas attendre. Je le descendis à une porte cochère de la rue Saint-Honoré ; & je crus m'appercevoir qu'il ôta son épée & qu'il la cacha dans son habit. Le lendemain sur le midi j'entendis un carrosse dans ma cour ; & on vint m'annoncer un abbé rond & de bonne mine, qui, disoit-il, n'avoit pas l'honneur d'être connu de moi par son nom. Je vis entrer l'homme de la veille ; la surprise de cette reconnoissance me parut fort plaisante, nous nous embrassâmes en riant, & nous dînâmes le plus joyeusement qu'il se puisse imaginer. Je défendis qu'on me fît voir à personne ; & dès que je fus avec lui dans mon cabinet, il parla ainsi ; c'est lui encore une fois, mesdames, que vous allez entendre.

HISTOIRE

DE L'ABBÉ DE LONGUERIVE.

JE ne puis vous dire ſi ma naiſſance eſt illuſtre, ni même ſi elle eſt légitime : c'eſt un myſtère que mes recherches n'ont pu pénétrer ; tant ceux à qui je dois le jour ont pris ſoin de le cacher. Le vieux baron de Durmont, chez qui j'ai été élevé juſqu'à quinze ans, m'appelloit ſon neveu, & je le croyois mon oncle ; ſes domeſtiques m'appelloient M. le chevalier, ſans y joindre jamais de nom, parce qu'ils ne m'en connoiſſoient aucun. Je reçus chez lui, & de lui-même, une éducation conforme à ſon caractère & à la vie qu'il menoit dans le fond de la province de Bourgogne, où il s'étoit retiré, après en être ſorti pour ſuivre quelques années un régiment, de garniſons en garniſons. Les barons de Durmont étoient de père en fils le fléau du canton ; ils avoient un vieux château garni d'une coulevrine ; & de là ils mettoient le plat-pays à contribution. Quelques-uns de leurs ancêtres avoient fait des traités avec nos rois dans ces temps reculés, où les gentils-

hommes étoient de petits tyrans, & où l'autorité légitime du souverain étoit forcée de céder aux circonstances. Cet oncle dont je vous parle étoit haï de ses voisins, redouté de tous ses vassaux, en un mot l'épouvantail de sa province : tirer le gibier & quelquefois les hommes, faire des armes & monter à cheval, étoit toute sa science ; c'étoit aussi tout ce qu'il vouloit que je susse, & ce qu'il m'apprit quand je fus en état de le suivre à la chasse. J'y réussis assez pour m'attirer une sorte de considération de sa part. Un vieux curé sourd & goutteux s'étoit chargé de me montrer à lire & à écrire, & même ce qu'il savoit de latin : j'appris le tout en fort peu de temps ; & quoique dans l'esprit de mon oncle, qui savoit à peine signer son nom, je passasse pour un petit prodige, presque aussi habile que son curé, la vérité est que le précepteur & l'élève étoient l'ignorance même. J'étois donc un vrai paysan, n'ayant jamais vu d'autres livres que les bréviaires du curé, & ne me doutant pas qu'il y en eût au monde : je n'avois pas vu non plus d'autres hommes que mon oncle, & deux ou trois vieux gentillâtres de ses amis qui composoient sa cour ; cependant le cœur me disoit, qu'il y avoit une autre éducation & d'autres mœurs que celles de cette société ;

j'étois bien fait, & je n'avois ni dans l'ame, ni dans la figure, rien de cette férocité que l'on vouloit m'inſpirer. Le baron m'en faiſoit une eſpèce de crime, & quelquefois des railleries. Il me diſoit que ma douceur & mon air efféminé m'attireroient mille affaires, lorſque j'entrerois au ſervice; que c'étoit la ſeule raiſon qui l'empêchoit de me mettre volontaire dans le régiment où il avoit ſervi; ſur quoi il ne tariſſoit point de me conter des hiſtoires de ſes faits d'armes, qui me paroiſſoient autant de brutalités: cependant je le preſſois ſouvent de me laiſſer courir les haſards auxquels ma figure peu rébarbative devoit m'expoſer: je le conjurois de me faire partir, & je n'enviſageois guère d'autre bien que de changer d'état & de vie.

Telle étoit ma diſpoſition, lorſqu'un ſoir, au retour d'une chaſſe, où le baron étoit à cheval & ſans moi, contre ſon ordinaire, je le vis revenir dans une chaiſe qui n'étoit point à lui, & avec une jeune perſonne de treize à quatorze ans: elle étoit vêtue à peu près comme une payſanne, mais faite comme une nymphe; ſes traits me parurent ceux d'une divinité. N'attendez point de portrait d'Emilie; vous pouvez vous figurer tout ce que vous voudrez de charmes, elle les réuniſſoit tous; toutes les beautés & toutes les graces étoient en elle. Je

ne vous dirai pas non plus ce qui se passa en moi-même dans cet instant ; elle fit à la fois sur mon cœur & sur mes sens toutes les impressions capables de les captiver. J'éprouvai tous les sentimens, tous les mouvemens possibles ; en un mot je devins, dans l'instant même, un homme tout nouveau & tout différent de ce que j'avois été jusqu'alors. Mon esprit & mes yeux semblèrent s'ouvrir pour la première fois de ma vie. Non, rien n'est égal à ce premier trouble où me jeta le premier regard d'Emilie, lorsque ses yeux rencontrèrent les miens attachés sur elle. Vous l'avouerai-je ? malgré mes cinquante-six ans complets, ce souvenir fait encore en ce moment couler son poison & son feu dans mes veines : éloignons de nous ces idées.

Le baron se donna le plaisir de me laisser contempler Emilie pendant toute cette soirée, sans me dire un mot qui pût satisfaire ma curiosité & mes inquiétudes : je n'étois pas dans l'habitude de l'interroger, à moins que je ne visse, à travers les rides de sa physionomie hagarde, qu'il étoit d'humeur à l'être ; & aucun de ses domestiques n'étoit assez hardi pour lui faire la moindre question. Il n'en avoit mené aucun, ce jour-là, avec lui ; la chaise étoit repartie sur le champ, sans que celui qui la

conduiſoit, & qui nous étoit inconnu à tous, eût ſeulement mis pied à terre ; de ſorte qu'il fallut prendre patience, & attendre qu'il plût à notre ogre de ſe dérider & de parler.

Le baron ne quitta point la ſalle, où il étoit entré d'abord avec Emilie, & où nous devions ſouper ; & quand il l'auroit quittée, j'aurois été pour le moins auſſi embarraſſé avec elle ſeule, que je l'étois avec mon oncle. Le ſilence ne fut interrompu entre nous que par les ordres qu'il donna pour le logement d'Emilie : & j'entendis avec douleur qu'il la plaçoit dans un petit cabinet qui n'avoit d'autre entrée que par la chambre où il couchoit. Enfin on ſervit le ſouper, qui ſe trouva ce jour-là meilleur & plus recherché que de coutume ; j'en ſus gré au baron, à ſon cuiſinier, à moi-même, ſans ſavoir pourquoi.

Emilie fut chargée par le baron de couper & de ſervir ; elle s'en acquitta bien, mangea de fort bon appétit & de très-bonne grace : elle répondoit à toutes les queſtions du baron avec autant de modeſtie que d'eſprit ; l'un & l'autre avoient continuellement les yeux attachés ſur moi ; de ſorte qu'à peine oſois-je les lever. Je liſois dans ceux du baron toute ſa malignité, toute la joie qu'il ſe faiſoit de mon embarras & de mon inquiétude. Pour Emilie,

son regard étoit tranquille, assuré, noble, tendre, insoutenable, par mille raisons qu'on devine; en un mot je ne crois pas avoir tant souffert en ma vie: s'il m'eût été possible de manger, j'aurois eu une contenance; ma ressource fut de badiner avec mon chien, & de lui glisser les morceaux qu'Emilie me servoit; enfin le souper finit, & nous nous séparâmes. Le seigneur châtelain conduisit notre nouvelle hôtesse dans la chambre qui lui étoit destinée; & je leur vis prendre ce chemin avec une espèce d'horreur & de rage. Pour moi, je courus à ma chambre pour me rendre compte à moi-même de l'état affreux où je me sentois; je ne connoissois pas alors le nom même de l'amour; je n'avois pas encore fait la première, ni la moindre réflexion sur la différence des sexes, & sur les suites de cette différence. La nature qui instruit tous les êtres à mesure qu'elle les forme, sembloit m'avoir oublié; cependant je devinai; j'appris tout en un moment; je sus & je sentis que j'aimois, que j'avois un cœur & des sens dont Emilie pouvoit seule faire le bonheur & le plaisir: mais, ciel! à compter de ce moment, combien mon cœur commença-t-il à souffrir! Emilie sous la puissance du baron, & pour ainsi dire sous sa main; quelles images! quelles idées pour un commençant! Je pris toutes les

résolutions violentes & folles, pour prévenir des malheurs que je ne définissois pas bien, mais que je sentois vivement ; ou, pour mieux dire, je ne pris aucune résolution déterminée, sinon d'apprendre, aux dépens de tout, qui étoit Emilie, & qui j'étois moi-même. L'ignorance de mon état & de mon nom se présenta alors à moi avec horreur ; je résolus néanmoins d'apprendre si j'étois aimé, & si j'avois quelque chose à espérer ; je compris qu'il falloit y employer de l'adresse & des soins. L'amour pur & violent est un feu qui consume en un moment tout ce qu'il trouve de grossier dans une ame ; c'est un flambeau qui chasse toutes les ombres, qui éclaire toutes les actions. Je ne sais pourquoi je me loue tant de lui ; le traître m'a vendu cher quelques-uns de ses momens délicieux. Le jour étoit prêt à paroître, lorsque je m'assoupis ; & le sommeil, qui n'étoit point accoutumé avec moi à perdre de ses droits, s'empara si bien de tous mes sens, qu'il étoit onze heures lorsque je m'éveillai.

Bien des choses s'étoient passées dans le château. La goutte, dont le baron avoit de temps en temps quelques accès, l'avoit saisi si à propos & si violemment cette nuit même, que dès le matin il avoit envoyé chercher un vieux chirurgien pour lui, & une vieille duegne

de sa connoissance, pour Emilie; & il avoit donné ses ordres pour placer ces deux dernières dans un appartement éloigné du sien. Ces premières nouvelles me réjouirent beaucoup. Je passai dans sa chambre, & j'allois me répandre en complimens sur son indisposition; mais il m'en épargna la peine, en me disant: Chevalier, préparez-vous à partir demain matin, pour aller en Flandre joindre le régiment de..... Je voulus lui faire observer que je n'avois ni habit, ni équipage; il me ferma la bouche. J'y ai pourvu, me dit-il; avec de l'argent on supplée à tout. Vous aurez là-bas, à meilleur compte qu'ici, toutes les choses dont vous aurez besoin; prenez ces cent pistoles, deux chevaux, qu'il me nomma, & un de mes gens; je le haïssois beaucoup; & il le savoit bien. Il joignit à cela trois lettres pour les premiers officiers du régiment. Je vis bien par ces lettres, qu'il n'avoit pas écrites ce jour-là, que c'étoit un parti pris de longue main, & qu'il n'y avoit rien à y changer. Cependant je lui représentai que je ne devois pas le quitter dans l'état où il étoit pour lors; que j'en serois au désespoir, & même blâmé. Il me répondit affectueusement, à son ordinaire: Je vous remercie, & vous dispense de vos soins; Emilie ma nièce me suffira; c'est pour n'être pas seul en votre

abſence, que je l'ai amenée ici. J'avois été ſi troublé de ce bruſque départ auquel il me condamnnoit, que j'avois perdu de vue tout ce que j'avois à lui demander & à lui dire; mais à ce nom d'Emilie, je ſentis toute la cruauté du baron & tous mes maux. Je changeai de ton, & je lui dis : Monſieur, ſi Emilie eſt votre nièce, elle eſt ma ſœur; pourquoi ai-je ignoré juſqu'ici que j'avois une parente auſſi proche? Emilie n'eſt point votre ſœur, me répondit froidement le baron. En ce cas, ajoutai-je avec emportement, elle eſt donc ma couſine germaine? elle ne peut être votre nièce, & moi être votre neveu, ſans être ma parente. Elle ne l'eſt point du tout, continua le baron avec le même flegme; à la vérité, vous auriez raiſon, & vous ſeriez ſon parent, ſi vous étiez mon neveu.

Il y avoit déja quelques momens que je ne me poſſédois plus; je m'écriai : Qui ſuis-je donc, ô ciel! & qu'attendez-vous à me le dire? quelle eſt ma famille & mon nom? prétendez-vous que je parte, & que je vous quitte ſans le ſavoir? J'avois prononcé ces paroles avec tant de vivacité, que le baron s'emportant à ſon tour, me cria comme un forcené : Allez chercher loin de ma maiſon & de ma préſence à pénétrer ce myſtère; c'eſt un ſecret que vous

n'apprendrez jamais de ma bouche. Vingt fois depuis je me ſuis étonné comment je ne l'étranglai pas alors dans ſon lit. Ma fureur étoit au comble. Avant, lui dis-je, que je ſorte de votre maiſon, il faudra m'arracher la vie, ou m'apprendre à qui je la dois; comptez bien là-deſſus. Le baron, peu accoutumé aux menaces, ſe mit à heurler, à demander des piſtolets. Quelques domeſtiques & ſon chirurgien accoururent; je ſortis de ſa chambre; il tomba en foibleſſe, & ne revint que pour ſentir des douleurs plus vives que les premières, pour m'accuſer d'en être ſeul la cauſe, & me maudire à proportion qu'elles redoubloient. Il fut dans cet état pendant ſix ſemaines, il demandoit ſans ceſſe ſi j'étois hors de chez lui; tous ſes gens l'aſſuroient que j'étois parti à l'heure même que j'étois ſorti de ſa chambre: mais tous à l'envi s'offrirent à me ſervir & à me cacher, juſqu'à ce qu'il fût rétabli, ou que j'euſſe fait ma paix avec lui; ce qu'ils croyoient facile.

Mon intention étoit bien auſſi de ne pas quitter la province, ſans éclaircir mon ſort, aux riſques de ſa vie ou de la mienne; & c'eſt ſur quoi je ne m'expliquois point. La gouvernante d'Emilie ne fut pas la dernière à s'attendrir ſur mon ſort; & il fut décidé dans notre

petit conseil, que pendant tout le jour, je ne sortirois point de la chambre d'Emilie; qu'on la diroit incommodée au baron, pour éviter la contrainte d'être toujours dans celle du malade; de sorte qu'une heure après la scène qui s'étoit passée entre lui & moi, je me trouvai seul avec Emilie & sa gouvernante, sans crainte d'aucun trouble. Cette situation me parut délicieuse; j'espérai même, sur l'état du baron, qu'elle seroit de durée. Emilie & madame Dubut (c'étoit le nom de la duegne) pensoient bien qu'il s'étoit passé, entre M. de Durmont & moi, quelque chose de très-vif; elles en jugeoient par ses emportemens: mais elles n'étoient instruites de rien, & souhaitoient fort de l'être. Je leur rendis compte de l'ignorance où j'avois vécu sur mon nom & mon état, depuis que j'étois dans ce château; que j'avois cru dès le berceau, que le baron étoit mon oncle, n'ayant jamais connu que lui; ensuite de quoi je leur répétai, mot à mot, la conversation que nous avions eue à l'occasion du départ auquel il me forçoit pour le lendemain. Je vis, au trouble d'Emilie, qu'elle prenoit un intérêt bien sincère à toutes ces circonstances. Le plaisir que j'en ressentois, sembloit me dédommager de toutes les peines auxquelles j'avois lieu de m'attendre; il m'enhardit, &

j'ajoutai d'un ton qui la pénétra : Hélas ! il y a une heure, je pouvois me croire l'égal, peut-être même le parent d'Emilie ; que sais-je maintenant, si je ne suis pas le dernier des hommes, le moins digne de la voir, de l'entendre, de lui parler ? Non, non, monsieur le chevalier, me dit-elle avec un air d'ingénuité charmante, sans vous connoître, il suffit de vous voir, pour être sûr que vous n'avez pas à rougir de votre naissance. Si vous n'êtes pas neveu du baron, vous êtes un plus grand seigneur que lui ; j'en serai la caution. Si vous le pensez bien sérieusement, lui répondis-je, l'opinion du reste de la terre me sera assez indifférente ; mais pour cela, je n'en désirerai pas moins que votre opinion soit fondée, & par cette raison seule, mon incertitude est un supplice dont je me délivrerai, dès que le baron pourra se tenir sur ses jambes : mais, vous, belle Emilie, comment êtes-vous sa nièce ? comment vous trouvez-vous depuis hier dans sa maison ? Quels barbares ont pu vous remettre dans ses mains ? ne me cachez rien de tout ce qui vous intéresse. Le détail n'en sera pas long, me répondit-elle : je ne suis guère plus instruite que vous de ma destinée. Je suis sortie hier pour la première fois d'un couvent, qui est, à ce que m'a dit le baron, à six lieues d'ici. Quand j'y suis entrée, & par qui j'y

ai été mise, c'est ce que je n'ai jamais su. On me nommoit, dans cette maison, mademoiselle de Sainte-Elpide; mon père étoit colonel de cavalerie; il a, dit-on, été tué par un de ses officiers, mécontent de quelques paroles peu mesurées, qui lui étoient échappées; & ma mère, qu'il laissa grosse de moi, mourut en me mettant au monde: elle étoit sœur de mère du baron, qui est mon tuteur. Depuis que je me connois, je l'ai vu une fois chaque année au couvent, environ un quart-d'heure; il y venoit à cheval, payoit ma pension, pourvoyoit aux besoins de mon entretien; & du reste, à peine m'a-t-il parlé deux fois en toute ma vie. Je tiens toutes ces choses d'une vieille religieuse morte depuis six mois, & qui avoit connu ma mère, à ce qu'elle me disoit; elle m'assuroit que j'étois riche, que le baron avoit tout mon bien & tous les papiers de ma famille: mais, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, cette bonne religieuse me disoit, que j'avois encore une sœur ou un frère aîné; qu'elle l'avoit toujours entendu dire, sans savoir rien de positif là-dessus. Ne seriez-vous point ce frère inconnu? peut-être vous fais-je tort de le penser, mais je sens que je le désire.

Ce discours m'attendrit au point, que, prenant la main d'Emilie, sans savoir ce que j'en

voulois faire, il me fut impossible de retenir mes larmes; j'en versai même en abondance; c'étoient les premières de ma vie; mais mon cœur, qui n'avoit jamais rien senti, se trouvoit en ce moment pénétré de trop de plaisir & de peine à la fois. Emilie me voyant si touché, le fut aussi; & madame Dubut n'échappa pas une si belle occasion de pleurer de compagnie. Nous pleurâmes donc tous trois sans parler, & sans savoir au juste pourquoi. Cette scène muette finit d'elle-même, comme toutes celles de cette espèce. Madame Dubut dit quelque chose de très-peu risible, dont elle commença par rire, & nous en rîmes aussi. La goutte & les grimaces du baron nous servirent de matière à continuer sur le même ton; de sorte que la journée s'acheva plus gaiement qu'elle n'avoit commencé.

Le lendemain la bonne Dubut alla rendre compte au baron de l'indisposition feinte d'Emilie, avec qui je restai seul assez long-temps. Je ne délibérai point sur ce que j'avois à lui dire; si j'avois été plus tranquille & plus heureux, j'aurois peut-être été plus embarrassé; je lui déclarai que je l'aimois autant que mon cœur étoit capable d'aimer; & je vis dans tous ses discours, sans fard & sans étude, que j'avois fait en même temps la même impression sur elle,

elle. Nous étions l'un & l'autre le premier & l'unique objet aimable que nous eussions vu. L'innocence & la sympathie sembloient s'être plues à nous unir. Bientôt la gouvernante s'aperçut de la parfaite intelligence de nos deux cœurs; nous ne lui en fîmes pas un mystère; elle nous sembloit trop pure pour la cacher. Madame Dubut approuva nos sentimens & nos desseins, elle nous promit ses secours & ses conseils. Six semaines de ce parfait bonheur s'écoulèrent avec toute la rapidité que l'on peut imaginer. Mais le baron reprenant vigueur, il fallut songer à sortir de chez lui. J'étois sûr du cœur d'Emilie; & toutes mes mesures étoient prises avec elle & madame Dubut, pour les voir en secret, jusqu'à ce que j'eusse fait ma paix avec le baron: elles pensoient que ce seroit une chose facile par le moyen de ses amis; moi qui le connoissois, & qui avois sur tout cela les plus tristes pressentimens, je n'avois garde de leur dire, comment je comptois le faire expliquer. A peine fus-je sorti de cette funeste maison, où je ne devois rentrer que de deux jours l'un, & pendant la nuit, pour voir un moment ma chère Emilie, que toutes les amertumes de ma situation présente, & les suites que pouvoient avoir mes résolutions contre le baron, vinrent m'assiéger en foule.

Je m'enfonçai dans un bois, voisin du château, & j'y marchai au hasard, le reste du jour & toute la nuit. Mes réflexions & la fatigue m'avoient si fort abbattu, qu'à peine pouvois-je me soutenir, lorsque le jour me fit voir la sortie du bois & un village : c'étoit la terre d'un vieux reître, intime du baron. J'allai droit à sa chaumière, je le trouvai à table ; il y avoit passé la nuit avec cinq ou six autres de même trempe, tous au même point d'ivresse ; ce qui ne les empêcha pas de me reconnoître, & d'être fort surpris de me voir. Ils étoient tous amis de M. de Durmont. Ils étoient allés chez lui pendant sa goutte, & il leur avoit dit, que j'étois parti bien équipé pour le régiment de.... où il m'envoyoit avec de bonnes recommandations. Je leur rendis compte de ce qui s'étoit passé entre lui & moi, & de la résolution où j'étois de lui brûler la cervelle, s'il n'étoit pas mon oncle, & s'il s'obstinoit à ne me pas nommer mes vrais parens. Le dessein parut joli à mes ivrognes ; & dans la chaleur du vin, ils résolurent de monter à cheval, & d'aller fondre chez le baron pour lui reprocher sa dureté & son injustice à mon égard ; ce qui fut exécuté sur le champ, sans que je pusse l'empêcher. Je les vis partir, & j'augurai mal de l'ambassade. Quelques-uns voulurent même me mettre

de la partie. & trouvoient qu'il ſeroit plaiſant de me remener en triomphe, & de le forcer à s'expliquer devant eux, ou à ſe battre avec moi. J'aurois bien fait de les ſuivre, j'aurois évité le plus cruel de tous les malheurs: ſi les malheurs pouvoient s'éviter. Je reſtai chez le vieux vicomte d'Orbeuf, & je me jetai ſur ſon grabat en attendant ſon retour, & le ſuccès des remontrances de ſa troupe. Je paſſai tout le jour dans des inquiétudes & des agitations mortelles: enfin le ſoir les ramena de ſang-froid, & tout différens de ce qu'ils étoient partis. Ils m'annoncèrent que le baron n'avoit voulu entrer dans aucune explication avec eux ſur mon ſujet, & qu'avec un homme auſſi entier que lui, le ſeul remède étoit la patience, bien perſuadés que je n'en tirerois rien autrement. Le vicomte m'offrit ſa maiſon pour retraite juſqu'à ce que la colère du baron fût paſſée; je le remerciai ſans lui dire mes raiſons. On ſe mit à table, & on but ſi largement en médiſant du baron que ſans doute ils ſe trouvèrent le lendemain matin dans la même poſture où je les avois trouvés la veille. Pour moi, je quittai la table au milieu de la nuit, ſans qu'aucun s'en apperçut, & je gagnai le bois, où j'achevai de la paſſer, & où je dormis profondément.

Le lendemain je me rapprochai, avec le ſecours

de la nuit, de la maiſon du baron ; & au moyen de deux portes, l'une du parc & l'autre d'une baſſe-cour, que la bonne Dubut avoit ſoin de tenir ouvertes, je me rendis à la chambre d'Emilie. Je leur parus à l'une & à l'autre ſi abattu & ſi changé, qu'il fut décidé, au haſard de tout ce qui pourroit en arriver, que je paſſerois huit jours ſans ſortir. Madame Dubut prit le parti de me donner ſon lit, & de coucher avec Emilie. Je paſſois le jour dans un galetas vuide, où le baron n'étoit entré de de ſa vie, & où perſonne n'avoit affaire. Madame Dubut en avoit la clef, elle m'y apportoit à manger, & des livres qu'elle avoit fait venir. Je l'aimois comme une mère, & je m'apperçus bientôt, dans les fréquentes viſites qu'elle me rendoit, qu'elle m'aimoit tout autrement qu'en fils. Elle avoit près de cinquante ans : ce n'eſt pas là l'âge où on commence à être jolie, quand on ne l'a point été ; mais je lui avois tant d'obligations, & ſes façons d'agir étoient ſi propres à perſuader un jeune homme de mon âge, que je ne réſiſtai point à tout ce qu'elle vouloit. Je me contentai de lui laiſſer faire toutes les avances. Les vieilles ont un droit ſur la jeuneſſe qu'elles ne perdent point ; je payai donc le tribut à la gouvernante, ſans ſoupçonner qu'il y eût la moindre infidélité de

ma part envers celle que j'aimois uniquement. Nous parlions en amans passionnés, & nous vivions comme le frère & la sœur. Dès que je voulois m'échapper, Emilie me rappelloit cette possibilité. Je passai trois semaines, au lieu de huit jours, ainsi caché. Cependant le baron commençoit à monter à cheval. La visite de ses voisins l'avoit persuadé que je sodois dans le canton; je ne sais quel parti il avoit résolu de me faire, mais j'ai su qu'il me chercha partout. A la fin il se persuada que je m'étois éloigné, & ne voyant plus d'obstacle à ses desseins, il prit un soir madame Dubut en particulier, & lui dit qu'il n'avoit plus besoin de personne auprès de sa nièce, & qu'elle se tînt prête à partir le lendemain. Il la paya assez bien pour le peu de temps qu'elle lui avoit rendu d'assez mauvais services, & lui défendit de parler à Emilie de sa retraite. Lorsque nous fûmes réunis, & qu'elle nous rendit compte de la conversation & des ordres du baron, je prévis tout ce qui menaçoit Emilie. Elle se rappella, de son côté, tous les discours du perfide, & ne put douter de ses mauvais desseins. Elle prit sur le champ un parti qui m'étonna & me charma en même-temps. Si vous n'êtes pas mon frère, me dit-elle, vous serez mon mari, je ne connois & n'aime que vous. Sortons

dès ce moment d'une maison où tout va me faire horreur, dès que vous n'y serez plus ; je vous suivrai par-tout sans crainte & sans remords ; je vous crois homme d'honneur. La Dubut, qui avoit ses desseins, s'opposa à celui-ci ; elle ne vouloit pas qu'Emilie partageât la retraite qu'elle disoit ne pouvoir donner qu'à moi seul, au lieu qu'elle comptoit qu'il iroit de sa vie, si le baron découvroit qu'elle eût emmené & caché Emilie en même-temps que moi. Elle me représenta que j'étois sans argent & sans ressource pour pouvoir fuir sûrement, & loin, avec une personne de la figure & de l'âge d'Emilie ; enfin elle nous déclara net qu'elle ne le souffriroit pas ; & que si nous le faisions, malgré ses avis, elle instruiroit sur le champ le baron de tout. Il n'y avoit point à délibérer ; je pris donc mon parti d'éclaircir le lendemain tous mes doutes avec le baron, afin de ne lui pas donner le temps de consommer toutes les iniquités dont je le croyois capable. Je le promis à Emilie, & je la laissai dans l'attente d'un événement aussi triste : c'étoit pourtant la seule ressource pour la délivrer de ce qu'elle craignoit plus que la mort. Je sortis bien armé avant le jour ; j'allai me cacher à l'entrée du bois, qui joignoit presque la maison ; je vis, quelques heures après, la Dubut en

croupe derrière un valet qui la remenoit chez elle : j'avois été trop mécontent de son refus d'emmener Emilie, pour profiter des offres intéressées d'un asyle pour moi seul ; ainsi je ne la joignis point, comme je le lui avois promis. Je comptois que le baron iroit à la chasse à son ordinaire ; Emilie m'avoit promis de faire la malade tout ce jour-là. J'attendis inutilement jusqu'à cinq heures du soir ; enfin la patience m'échappa, & je m'imaginai que peut-être en ce moment cette charmante fille étoit en proie à toute la brutalité de son oncle. Hélas ! mon pressentiment n'étoit que trop juste. J'allai droit au château, dans le dessein de poignarder ce monstre au milieu de tous ses domestiques, si j'apprenois qu'il eût fait la moindre insulte à ma sœur, à ma maîtresse ; car ces titres m'intéressoient également. J'entrai dans l'écurie, où je vis tous les chevaux qui devoient y être, & pas un seul domestique : je passai dans la cuisine, où je trouvai même solitude. L'absence de tant de gens me parut de mauvais augure ; j'allai à l'appartement du baron, je le trouvai tout ouvert & vuide. Une secrète horreur me saisit ; je volai à la chambre d'Emilie : j'en trouvai la porte fermée, je m'approchai sans bruit de la serrure, j'entendis les cris sourds & entrecoupés, comme d'une

perſonne dont la reſpiration eſt contrainte ; je ne doutai plus de mon malheur, je donnai un premier coup à la porte, qui me fit entendre diſtinctement la voix d'Emilie. Le ſecond ſuivit de ſi près, & fut ſi violent, que la porte céda : j'étois dans la chambre, & je tenois le baron à la gorge, avant qu'il eût eu le temps de ſe reconnoître ; en le ſaiſiſſant d'une main, je lui avois appuyé de l'autre ſur le cœur une baïonnette acérée comme un poignard ; il en ſentoit la pointe, que j'étois ſur le point d'enfoncer, lorſque la malheureuſe Emilie m'arrêta par le bras. Le baron étoit ſi troublé, & mon mouvement avoit été ſi vif, qu'il ne m'avoit point encore reconnu. Lâche ſcélérat, lui dis-je, il faut mourir, ou me rendre l'honneur & la vie. Ma voix le frappa comme un coup de foudre, & le fit paſſer d'un ſaiſiſſement à un autre ; il ouvrit un œil hagard & enſanglanté, car Emilie ne l'avoit point épargné ; il me reconnut, & je ſentis ſes jambes fléchir ſous lui ; ſes bras, dont il avoit eſſayé de ſe défendre, lui manquèrent auſſi, de ſorte que je le lâchai, & il tomba comme un homme mort ſur le même lit où il avoit tâché de vaincre la réſiſtance d'Emilie. Sortons, dis-je à celle-ci, d'un lieu ſi dangereux pour l'innocence ; ſuivez-moi, fuyons un monſtre que vous venez de m'em-

pêcher de vous immoler. Elle étoit dans un désordre qui marquoit combien elle avoit souffert de la brutalité de ce vieux scélérat. Sa gorge & ses mains étoient écorchées, ses cheveux épars & arrachés. Ciel, quelle image! & quel souvenir! nous sortîmes en cet état de cette affreuse maison, & à mesure que nous nous en éloignions, je voyois le calme renaître sur le visage d'Emilie. La nuit approchoit; nous gagnâmes le bois où j'avois déja passé tant de mauvaises heures. Je conduisis Emilie dans une hutte que j'avois trouvée déserte, & où j'avois fait un petit établissement: quelques restes de vivres, que j'avois cachés entre des ronces, nous firent un repas délicieux. Quelle nuit! quelle heureuse nuit! que l'amour, joint à l'innocence, est parfait! qu'il renferme de bonheur! je tenois Emilie dans mes bras, & elle me devoit l'honneur & la vie; elle étoit belle & tendre, je l'adorois, nous étions seuls; cependant jamais je ne sentis tant de crainte & de respect pour sa vertu: elle me parut en cet état quelque chose de divin & de sacré.

Nous délibérâmes long-temps sur le parti que nous avions à prendre. Je voulois la laisser dans cette retraite, retourner au point du jour chez le baron, & savoir une bonne fois, à quoi m'en tenir avec un ennemi si dangereux. Elle

s'opposa à ce dessein avec tout l'empire qu'elle avoit sur moi, & voulut qu'avant toutes choses, je la remisse dans le couvent dont elle étoit sortie depuis peu ; il fallut céder. Je voulus partir sur le champ & gagner un village qui n'étoit qu'à deux lieues, où nous aurions trouvé des chevaux, elle voulut attendre le jour. Sa timidité & sa fatigue, dont elle étoit accablée, me retinrent ; elle dormit deux heures, après quoi nous nous mîmes en marche.

Nous étions prêts à sortir du bois, & il ne nous restoit qu'un pas à faire pour gagner un village, lorsque j'apperçus un ami & un domestique du baron tous deux bien armés, & qui venoient droit à nous : je jugeai de leur dessein, & j'étois bien résolu de vaincre ou de mourir. Je fis asseoir Emilie contre un arbre, je lui donnai un pistolet bien chargé, dont elle me promit de faire un bon usage, & j'allai droit à ceux qui venoient à moi. Il se séparèrent aussitôt, apparemment pour me prendre en flanc ; j'étois encore à plus de cent pas d'eux ; je ne laissai pas de mettre en joue l'ami du baron, & je tirai si heureusement ou si juste, que de trois balles dont mon fusil étoit chargé, deux lui percèrent la poitrine. Je rechargeai tranquillement mon fusil, sans perdre de vue le domestique, qui arrêta tout court, en voyant

tomber celui qu'il accompagnoit. Je me promettois déja d'avoir bon marché de cette aventure, quand j'entendis du bruit du côté où j'avois laiſſé Emilie. J'apperçus le baron lui-même accourant à cheval avec un ſecond domeſtique : ils étoient cachés ; & le premier coup qu'ils avoient entendu étoit apparemment le ſignal pour paroître. Ils marchoient à moi & n'auroient point vu Emilie, ſi elle n'eût pas fait un cri. Auſſi-tôt le baron deſcendit de cheval, & comptant que ſes deux domeſtiques qui ſe rapprochoient me couperoient chemin, il ſe mit en devoir de ſe ſaiſir d'Emilie & de la mettre ſur ſon cheval ; il ne la croyoit ni armée, ni capable de ſe défendre. Cependant quand il fut à quatre pas d'elle, il ſe ſentit caſſer la cuiſſe d'un coup de piſtolet ; ſes valets coururent à lui, je courus auſſi, & le barbare en voyant Emilie, qui ſe mettoit en devoir de me joindre, eut la lâcheté d'ordonner à ſes gens de tirer ſur elle & ſur moi, & comme il vit qu'ils n'oſoient le faire, il eut encore aſſez de force pour décharger un piſtolet ſur cet adorable fille. Elle en fut bleſſée, légèrement en apparence, à l'épaule. Quand je vis ſon ſang couler, je ne me poſſédai plus ; je lâchai mon fuſil ſur le baron & ſur ſes gens qui le ſoutenoient à peine. Un des valets tomba, & l'autre prit la fuite. Emilie

étoit évanouie ; j'eſſayai inutilement de la faire revenir ; vingt fois j'eus envie de me percer le cœur. Enfin je pris le parti de l'emporter, s'il étoit poſſible, loin de ce lieu qui étoit plein de ſang. Je me ſaiſis du cheval du baron ; je la mis deſſus en travers, j'y montai enſuite, & la tenant dans mes bras, j'arrivai au village ; j'entrai dans la première maiſon. Emilie y reçut tous les ſecours que la pauvreté des hôtes pouvoit donner ; ils ſe réduiſirent à coucher la malade ſur un mauvais lit, à étancher le ſang qu'elle perdoit, & à la faire revenir avec du vinaigre. J'envoyai chercher un chirurgien, que je ne pus avoir que quatre heures après. Elle étoit revenue de ſon évanouiſſement, & ſouffroit des douleurs aiguës de ſa bleſſure ; le chirurgien la jugea peu dangereuſe, mais il lui trouva une fièvre très-violente. Elle augmenta à un tel point le reſte du jour & la nuit ſuivante, qu'elle fut ſuivie d'une eſpèce de délire & de convulſions qui ne la quittèrent plus. En levant l'appareil on reconnut que le plomb étoit empoiſonné. Que vous dirai-je ? En moins de vingt-quatre heures je perdis la malheureuſe Emilie, elle rendit le dernier ſoupir dans mes bras ſans me voir & ſans me connoître. Pardonnez à ma douleur, dit l'abbé en s'interrompant pour eſſuyer quelques larmes qu'il ne pouvoit

plus retenir, ce souvenir m'est toujours aussi présent, que si j'étois dans l'instant même. Je le vois toujours ce moment qui a décidé de tout le bonheur de ma vie. Le temps, l'âge, la raison, la philosophie, &, je vous l'avoue à ma honte, la religion même n'ont rien diminué de ma sensibilité.

A peine étois-je entré dans le village, continua-t-il, que le curé fut instruit de l'état dans lequel venoient d'arriver deux enfans, tels que nous étions, Emilie & moi; il accourut, je lui rendis compte en peu de mots, & autant que ma cruelle situation le permettoit, de l'événement qui avoit donné lieu à la scène qui venoit de se passer dans le bois. Il comprit que le baron & sa suite pouvoient avoir autant & plus besoin de son secours. Il y courut avec nombre de payſans, & il arriva au champ de bataille précisément comme le valet qui s'étoit enfui & qui étoit revenu avec d'autres, en enlevoit le baron, & l'emportoit au château, où il vécut encore quinze jours. Sans doute il employa ce temps à m'enlever toutes les preuves de ses crimes, de mon état & de mes biens; puisqu'après sa mort, il ne s'est pas trouvé le moindre vestige qui pût indiquer, si j'étois ou non son parent, & que sa succession a passé à des collatéraux très-éloignés: ce sont des

circonſtances que j'appris bientôt après, comme vous allez l'entendre. Après la perte d'Emilie, je ne penſai plus qu'à m'éloigner & à mourir, c'étoit-là mon unique deſſein. Le curé, qui avoit jugé à mes tranſports de quoi j'étois capable, s'étoit emparé de moi & me gardoit à vue. On m'avoit ôté mes armes & tout ce qui pouvoit me ſervir à attenter à ma vie. Je paſſai deux jours chez lui ſans manger, ſans parler & ſans entendre un mot de tout ce que ce bon prêtre me diſoit. La nuit du troiſième je voulus ſortir, & trouvant ma porte fermée, je ſautai par une fenêtre aſſez élevée. Je marchai au haſard tout le jour & tout le lendemain; enfin je tombai dans le chemin, de laſſitude & de beſoin, ſans ſavoir où j'étois; j'y ſerois mort ſans un vieil hermite, qui retournoit le ſoir à ſa hutte, & qui prît à tâche de me retirer de l'eſpèce de ſommeil & d'évanouiſſement où j'étois. Je le ſuivis ſans réſiſtance: nous arrivâmes bientôt à l'hermitage placé au pied d'une montagne aride & pierreuſe; le bon-homme y avoit pratiqué deux ou trois cellules bien entendues. A peine y fus-je entré, qu'il fit du feu avec des feuilles sèches, il étendit deux ou trois manteaux ſur une poignée de paille fraîche, & me fit avaler deux raſades d'un vin excellent, qu'il tira d'une petite gourde: ce vin étoit apparem-

ment deſtiné pour les grandes occaſions. Ce ſecours vint à temps, & fit ſon effet. Je me ſentis rappeller à la vie ; j'avouai au ſolitaire que depuis quatre jours je n'avois pris aucune nourriture ; je lui nommai le lieu d'où j'étois parti la veille, il ſe trouva que j'avois fait vingt lieues. Ce vieillard, auſſi prudent que charitable, jugea qu'il ne me falloit pas charger de nourriture, après une ſi longue abſtinence. Un bouillon compoſé de jus d'herbes, & une nouvelle doſe du même vin, furent tout mon repas. Il vit bien aux ſanglots qui m'échappoient que j'avois quelque chagrin violent : mais il remit au lendemain à m'interroger ſur cet article. Un ſommeil tranquille & profond répara mes fatigues. En me réveillant, j'apperçus mon nouvel hôte occupé à me préparer de ſon mieux une façon de potage. Je voulus me défendre de manger : mais il prit un ton d'autorité qui me perſuada, ou peut-être la nature en fit les frais toute ſeule : enſuite il me preſſa de lui rendre un compte fidèle de l'aventure qui m'avoit conduit où il m'avoit rencontré. Il ne s'attendoit à rien moins qu'aux événemens, dont j'avois à l'entretenir. Il m'écoutoit, & parloit avec une bonté ſi pieuſe & ſi tendre ; il me parut ſi touché des circonſtances, qui piquoient le plus ma ſenſibilité, que mon ame s'ouvrit à la confiance

& à la consolation. Je lui fis une espèce de confession générale de ma vie : cet homme n'avoit contre lui que l'habit qu'il portoit ; il avoit veilli dans des emplois de distinction, il s'en étoit acquitté dignement, & n'en avoit recueilli d'autre fruit qu'une disgrace, suivie d'une prison assez longue, au sortir de laquelle il s'étoit caché dans cette solitude. Il y vivoit depuis dix ans avec un petit nombre de bons livres, ignoré & parfaitement heureux. Ma jeunesse & ma franchise l'intéressèrent pour moi, & je trouvai en lui un philosophe chrétien, propre à m'instruire, & un ami compatissant, capable de me consoler.

Il avoit un compagnon absent pour lors depuis quinze jours. Il étoit allé, à ce qu'il lui avoit dit, remettre la paix dans sa famille ; il devoit revenir dans peu. Je m'offris à remplacer ce confrère, du moins jusqu'à son retour. Le frère Alexis, c'est le nom que portoit le bon hermite, accepta mes offres, & m'assura même que je ne sortirois point de la retraite, où le ciel sembloit m'avoir conduit, qu'il n'eût parlé au seul ami qu'il eût dans la province, & qui étoit en état de me servir. Il ne s'expliqua pas avec moi davantage. La vie que je menois dans cet asyle, me parut bientôt délicieuse ; elle l'étoit en effet, je lisois pour la première

fois

fois de bons livres, & je les liſois avec fruit; la converſation de mon ſolitaire étoit un commentaire, une clef à tout ce qui m'embarraſſoit. Je travaillois au jardin, au bois, à la cuiſine; je m'amuſois à prendre au piége du gibier & des oiſeaux: toutes mes journées ſe trouvoient remplies & paſſées ſans ennui. Je prenois inſenſiblement du goût pour le travail & pour l'étude, j'en prenois même pour la prière; l'entretien & l'exemple d'un homme de bien, ſont un puiſſant attrait à la vertu.

Le compagnon qui devoit revenir dans peu de jours, ne paroiſſoit point; & j'avois déja paſſé trois mois dans l'hermitage. J'avois compris, par quelques diſcours du vieillard, qu'il ne déſiroit pas fort ardemment le retour de l'abſent, & qu'il y avoit plus de complaiſance & de charité, que de goût de ſa part dans la ſociété qui étoit entr'eux depuis quelques années. Je déſirois très-ſincèrement de le remplacer, & j'en avois fait pluſieurs fois la propoſition, mais mon ſolitaire avoit trop d'eſprit & d'expérience pour s'y prêter. Vous êtes un enfant, me diſoit-il quelquefois, & vous ne connoiſſez ni la vie du ſiècle que vous voulez quitter, ni celle de la retraite que vous voulez ſuivre. Il faut être un ſtupide, un fol, ou un ſaint, pour oſer l'embraſſer; & pour

pouvoir la soutenir. Cet habit couvre très-peu de saints ; & une infinité de sots & de coquins en sont revêtus. Combien en ai-je connus, qui, sous ce froc, cachent une ame basse, un cœur corrompu, une ignorance absolue de toutes les vérités morales & chrétiennes : mais, lui disois-je, vous pensez & vivez différemment, & c'est avec vous, & comme vous, que je voudrois penser & vivre. Je dois, me répondoit-il, mes sentimens à la philosophie, à l'expérience que m'ont acquises plusieurs années de vie, passées dans le grand monde, bien plus qu'à la retraite ; commencez par soutenir le poids des affaires & des passions au milieu des autres hommes, & venez ensuite mourir dans la solitude. Quittez le monde quand vous ne pourrez plus le servir ; mais gardez-vous de joindre la solitude & l'oisiveté à la jeunesse, ce sont trop d'ennemis à combattre à la fois.

Cependant j'avois endossé l'uniforme ; un habit de l'absent me servoit depuis près de deux mois ; je faisois des vœux pour qu'il ne revînt point, & le bon frère Alexis, sans approuver ma ferveur, qu'il traitoit de fantaisie, ne laissoit pas d'en rire quelquefois.

Il revint enfin ce confrère de l'hermite si peu désiré. Il étoit minuit, & je ne sais quelle inquiétude m'avoit empêché de fermer l'œil,

lorſque j'entendis un cri perçant dans la cellule où repoſoit mon cher vieillard, je crus qu'il ſe trouvoit mal, & je volai à ſon ſecours. J'avois pris la précaution d'allumer une lampe, qui me fit voir en entrant, très-diſtinctement, un perſonnage vêtu comme nous, qui tenoit le frère Alexis à la gorge. Je ſautai ſur l'agreſſeur; la lumière, qu'il n'attendoit pas, l'avoit effrayé auſſi-bien que l'apparition d'un ſecond; je le tenois très-ſerré par le même endroit qu'il avoit d'abord ſaiſi ſon compagnon; celui-ci ſe ſentant libre & ſecouru ſi à propos, eut le courage de ſe lever, & d'aller fermer la porte. Il revint à moi, & me dit de lâcher l'aſſaſſin, que c'étoit ce frère qu'il attendoit depuis ſi long-temps. Il l'interrogea enſuite ſur ſes deſſeins, avec toute la tranquillité poſſible. Ce miſérable étoit ſi interdit & ſi troublé, qu'à peine avoit-il la force de parler. Il avoua pourtant à la fin, que, las de la vie ſolitaire, & voulant rentrer dans le ſiècle, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de ſe munir de quelque argent, & que n'en connoiſſant point de plus inutile que celui que gardoit ſon compagnon, il étoit venu dans le deſſein de s'en ſaiſir, ſans en avoir aucun de lui faire le moindre mal; & pour preuve de ſa bonne intention, il nous diſoit qu'il n'avoit aucune arme; ce qui étoit vrai, car je l'avois

fouillé. A peine eut-il achevé sa harangue de scélérat, que le bon homme lui dit : si vous m'eussiez dit vos intentions & vos peines, mon cher frère, je vous aurois prévenu & épargné le projet & les suites d'une mauvaise action ; au reste, le mal peut se réparer. J'ai apporté dans ma retraite quelque argent, vous le savez : je craignois, en y entrant, de ne pouvoir pas soutenir le genre de vie auquel je suis maintenant accoutumé, & cet argent m'est inutile. Depuis long-temps j'en aurois fait un usage convenable, si je n'avois eu une sorte de pressentiment qu'il viendroit une occasion de l'employer ; elle est venue. Prenez un tiers de la somme que j'ai ici, les deux autres tiers serviront à placer ce jeune gentilhomme comme il doit l'être. Demain matin je les remettrai entre les mains d'une personne capable de le conduire, & de le servir dans le parti qu'il doit prendre.

Sur le champ le vieillard passa dans ma chambre ; il en rapporta une bourse, dans laquelle il y avoit environ mille écus en or. Il en fit le partage, comme il l'avoit décidé ; & remettant le tiers à son indigne compagnon, il l'embrassa & le conduisit à la porte de l'hermitage ; ce misérable sortit sans proférer un seul mot. Nous passâmes le reste de la nuit à

raiſonner ſur cette aventure. L'hermite que vous venez de voir, me dit le frère Alexis, m'a édifié, ou trompé, pendant les trois premières années qu'il a vécu avec moi; les deux dernières m'ont inquiété & ſcandaliſé; vous voyez comme il termine. Demain, continua-t-il, je remettrai ce qui me reſte d'argent à un honnête homme, dont j'ai réſolu de vous faire un protecteur & un ami: il eſt en état de vous placer; voici de quoi vous mettre en équipage, & faire tous les frais néceſſaires; après quoi vous vivrez, comme tant d'autres cadets de maiſon, dont tout le patrimoine eſt la bonne conduite & la bravoure.

J'eus beau dire, il partit le lendemain, & ne revint qu'au ſoir, fort content de ſa démarche. Celui à qui il avoit remis ſon argent, & rendu compte de ma ſituation & de mes aventures, s'intéreſſoit à ma deſtinée, il promettoit de m'en faire une fort heureuſe, & il vouloit me voir. Je parus à mon vieillard médiocrement ſatisfait de tant de bontés, parce qu'elles devoient me conduire à le quitter, & me priver du ſoulagement que ſes conſeils pouvoient ſeuls me donner dans l'affreuſe mélancolie qui ne me quittoit point depuis la perte d'Emilie.

Cependant le coquin d'hermite, en emportant

l'argent du frère Alexis, avoit passé dans une ville qui étoit de l'autre côté de la montagne; il y avoit débité, dans deux ou trois maisons, où il avoit de fort mauvaises connoissances, qu'à son retour il avoit trouvé sa place occupée par une fille travestie, que son compagnon, malgré son grand âge, cachoit soigneusement dans sa grotte; & que lui, pour fuir la tentation & le scandale, il alloit chercher un asyle dans quelque autre solitude. Ce bruit fut bientôt répandu, & encore plutôt accrédité: mon vieillard alloit tous les jours à la quête dans cette même ville; il me laissoit seul au logis, me trouvant trop jeune pour le suivre, outre qu'il ne me regardoit pas comme un pilier d'hermitage. Bientôt il essuya des brocards auxquels il n'entendoit rien. De mon côté, je reçus des visites pendant son absence. Les environs de l'hermitage devinrent la promenade des curieux & curieuses de la ville. Je me cachois souvent, & j'étois embarrassé; on y entendoit finesse, & personne ne doutoit plus que mon froc ne recelât une fille. Nous ne comprenions pas bien d'abord la raison de cette affluence, qui nous déplaisoit beaucoup: mais bientôt nous en fûmes instruits. Dans le nombre de ceux & de celles qui venoient m'assaillir en l'absence de mon compagnon, j'avois remar-

qué, comme les plus assidus, un jeune homme & une jeune fille qui se ressembloient parfaitement, & qui étoient l'un & l'autre d'une beauté charmante. Le jeune homme venoit tous les matins, il entroit dans l'hermitage, il m'accompagnoit par-tout, & travailloit quelquefois avec moi dans le jardin. Il avoit infiniment d'esprit, & paroissoit se plaire avec moi, de sorte que je le voyois avec plaisir. La personne qui lui ressembloit venoit régulièrement tous les après-midi; souvent elle entroit avec une ou deux compagnes sous quelque prétexte; & quand elle n'entroit pas, elle s'en tenoit peu éloignée. Sa parfaite ressemblance avec le jeune homme que je voyois tous les matins, m'y fit bientôt faire une attention toute particulière; l'étude & la méditation en alloient moins bien. Je ne pus résister au désir de savoir qui étoit cette personne si ressemblante à celui que j'aimois déja : je le lui demandai dès le lendemain, & voici quelle fut sa réponse : la personne que vous voyez tous les soirs, est ma sœur; un même goût pour vous, & une espérance toute opposée nous attire ici l'un & l'autre. Elle vous croit du sexe dont vous portez l'habit, malgré la certitude où toute la ville est du contraire : moi, qui ne doute point que vous ne soyez une fille, & la plus adorable fille qu'il

soit possible de voir, je cherche à démêler par quelle fatalité vous êtes tombée dans les piéges d'un vieillard, tel que celui avec qui vous vivez, & pourquoi vous vous plaisez à y vivre. Je me flatte que quand mes sentimens vous seront connus, vous sacrifierez sans peine un rival si peu digne de vous & de moi, pour faire le bonheur de l'homme du monde le plus passionné; en même-temps il tomba à mes genoux.

Ce discours m'avoit tellement surpris, que je fus long-temps sans le relever. Je n'eus pas de peine à le détromper, & à justifier mon cher compagnon de la calomnie dont on se plaisoit à le noircir. Ce jeune homme me quitta assez tristement, en me priant de ne point abuser de sa confidence: mais l'atteinte étoit portée. Cette sœur, dont j'apprenois les sentimens, dérangea en un moment tous mes projets de solitude. Je l'attendis en vain tout le jour, elle ne vint point à sa promenade ordinaire, & je jugeai à mon impatience, que je ferois un fort mauvais hermite. Mon vieillard revint le soir, je lui dis tout ce que j'avois appris, excepté la passion que j'avois fait naître, & dont je commençois à me laisser enchanter. Il étoit informé de son côté des soupçons de tout le canton. Les dévots, prompts à se scandaliser,

les avoient déja fait paſſer avec leurs plaintes, juſqu'aux oreilles du comte de P..... gouverneur de la ville voiſine, qui étoit une place de guerre. Trente perſonnes étoient, diſoit-on, en état de dépoſer de ce qu'elles avoient vu; quelques-uns aſſuroient que j'étois groſſe, d'autres qu'il m'avoit donné des breuvages pour me faire perdre mon fruit; chacun opinoit au feu contre lui; & contre moi, à un enfermement éternel, dans une maiſon de repenties.

Le comte de P...., étoit juſtement l'ami auquel il avoit confié mes aventures, & qui avoit promis de me protéger. Il avoit été décidé entr'eux, que le frère me meneroit le lendemain à la citadelle. Le gouverneur y demeuroit, il ſe fit un plaiſir de rendre cette ſcène publique. Je repris mon habit de cavalier pour cette cérémonie. Je trouvai les chemins bordés de ſpectateurs, comme s'il eût été queſtion d'un triomphe ou d'un ſupplice. L'air reſpectable & aſſuré de l'hermite, & ma démarche fière & gaie, firent bientôt déſeſpérer que je fuſſe une fille. Je démêlai dans la foule, l'aimable ſœur de mon amant congédié, & je jugeai, au rouge dont ſon viſage ſe couvrit, & au trouble de ſes regards, qu'elle ne doutoit pas de mon ſexe. Nous arrivâmes enfin

en préſence de celui qui devoit être mon protecteur & mon juge. Il m'embraſſa, en me diſant : chevalier, je ſais quelle eſt votre naiſſance, je ſuis informé de vos malheurs, & je connois le mérite & la vertu de celui qui vous a donné un aſyle. Le moyen de confondre ceux qui ont oſé l'accuſer, eſt de demeurer chez moi, juſqu'à ce que perſonne ne doute plus ici d'une vérité qui n'a pas beſoin de preuves. A compter de ce moment, ma maiſon eſt la vôtre ; je veux que vous y ſoyez ſervi & reſpecté comme moi-même.

Le comte de P.... étoit craint & aimé dans ſon gouvernement ; ſes paroles furent ſuivies d'une eſpèce d'acclamation. Les mêmes gens, qui, un moment auparavant, me croyoient la concubine d'un hermite, ne doutèrent plus, ſans trop ſavoir pourquoi, que je ne fuſſe un homme de qualité : mon cher compagnon fut accueilli & complimenté de ceux qui peut-être avoient été les premiers à l'accuſer. Il m'embraſſa tendrement & me dit : puiſſe le ciel achever ſon ouvrage ; je n'ai plus rien à déſirer, puiſque je vous laiſſe ici ; après quoi il diſparut dans la foule, & ne retourna point à l'hermitage ; de ſorte que, quelques recherches que j'aye faites depuis, il m'a été impoſſible d'en rien apprendre.

C'étoit un monde tout nouveau pour moi, que celui avec lequel j'allois commencer à vivre. Les bontés du comte de P..., & ſes attentions continuelles à me faire valoir, me mirent bientôt en état de me tirer paſſablement d'affaire. J'eus d'abord à ſoutenir toutes les railleries bonnes ou mauvaiſes des cavaliers plaiſans, ainſi que de ceux qui croyoient l'être, toutes les agaceries des belles, ainſi que des prétendantes à la beauté. Je ne ſais ſi je faiſois bien : mais je réuſſiſſois, je plaiſois ; il ne faut pour cela que de la jeuneſſe & de la nouveauté, & j'avois l'une & l'autre. Le ſuccès m'enhardit ; en moins de quinze jours je fus fait à des façons qui m'étoient auſſi étrangères qu'elles auroient pu l'être à un chinois. J'étois convenu avec le comte de ne point m'expliquer ſur ma naiſſance, ce qui m'étoit aiſé, puiſque je n'en ſavois rien ; j'avois ordre de ne pas parler non plus du baron de Durmont, & de mes aventures avec lui, juſqu'à ce que le comte ſe fût informé des ſuites de cette affaire, & qu'il eût appris ce que je devois attendre de bien ou de mal de cet homme.

Ma façon de monter à cheval, & de manier les armes, fit bientôt voir que je n'avois pas été élevé comme une fille, mais comme un homme de qualité. J'aurois pu donner des preuves à

plus d'une incrédule, qui ne s'en fût pas trop éloignée : mais je les réservois toutes pour la belle de l'hermitage. Je ne savois pas son nom, je la cherchois par-tout inutilement, & sans oser la dépeindre, ni m'en informer à qui que ce soit, dans la crainte de découvrir aux autres ce que je voulois cacher. Je cherchois aussi inutilement son frère, qui s'étoit absenté aussitôt après l'éclaircissement qu'il avoit eu avec moi. Enfin, au bout de quinze jours, je la trouvai dans une église ; elle étoit abattue comme une personne qui relève de maladie. En effet, elle avoit été dangereusement malade : la crainte & le plaisir, en apprenant ce qui s'étoit passé à mon occasion chez le gouverneur, avoit fait en elle une révolution, dont sa santé avoit souffert. Elle me l'avoua avec une ingénuité qui acheva de me perdre. J'étois certain d'être aimé avant qu'elle eût ouvert la bouche pour me le dire ; de sorte que notre première conversation fut une espèce de ravissement & de délire amoureux. Nous nous quittâmes aussi persuadés de nos sentimens, & aussi certains de notre constance, que si nous nous fussions mis de part & d'autre à toutes sortes d'épreuves. Je revins chez le gouverneur aussi fol & aussi épris qu'il soit possible de l'être. Il m'avoit fait chercher ; à peine il m'apperçut qu'il me dit : j'ai bien des

nouvelles bonnes & mauvaises à vous apprendre: le baron de Durmont est mort de ses blessures, après quinze jours de martyre; il ne paroît pas qu'il ait été question de vous, & qu'il se soit trouvé aucun papier qui puisse instruire de votre origine; sa succession a été recueillie par de vieilles filles, qui étoient ses parentes très-éloignées. Ainsi, mon cher chevalier, je vous vois, de ce côté, déchu de toute espérance: mais voici de quoi vous consoler: en même temps il me montra des lettres, par lesquelles on lui apprenoit la mort d'un vieux parent, qui laissoit des biens considérables à l'abbé de S. B... neveu du comte de P... Ce jeune homme attendoit très-impatiemment, avec un bénéfice d'environ mille écus de rente, cette succession qui étoit un objet de plus de quarante mille livres de revenu. Il faut vous déterminer promptement, me dit le comte; je connois mon neveu, j'ai envoyé un exprès lui porter cette nouvelle; il ne couchera pas au séminaire; il sera ici demain matin; il voudra partir au bout de vingt-quatre heures; il ira droit à Paris. Je ne doute pas qu'avec un bien aussi considérable, le nom qu'il porte, & les parens & amis qu'il trouvera à la cour, il n'obtienne bientôt un emploi convenable à sa naissance. Je vois ici deux partis à prendre pour vous, celui de le suivre, & de vous

attacher à lui & à sa fortune. Il s'attachera à vous ; je lui dirai tout ce qu'il faudra, pour lui en faire naître l'envie, & vous aurez bientôt fait le reste. Ou bien il faut prendre un petit collet, & lui succéder ici paisiblement dans son bénéfice. Le premier de ces partis est plus gai, plus conforme à votre âge, & je crois à vos inclinations. Le second est plus tranquille, plus sûr. Demain avant midi le bénéfice peut être résigné en votre faveur, & vous aurez de quoi vivre le reste de vos jours, sans compter tout le chemin que vous pouvez faire dans ce paisible métier. Il ne s'agira que de vous tonsurer, je vous donne la nuit pour y penser. J'étois fait pour courir le hasard d'être séparé de ce que j'aimois aussi-tôt après la première déclaration : mais j'étois fait aussi pour que l'amour m'aidât de ses conseils ; je le priai de m'éclairer sur ma vocation, il m'inspira de consulter Adélaïde sur mes doutes, c'étoit le nom de la belle convalescente que j'avois vue le matin. Je la trouvai si décidée sur mon état, que je ne balançai point. Le petit collet me paroissoit quelque chose de triste : mais l'éloignement dans vingt-quatre heures, lui parut plus triste encore : elle me déclara, qu'elle m'aimeroit abbé le reste de sa vie ; mais qu'absent elle m'oublieroit & me haïroit sûrement, parce

qu'elle seroit persuadée que je l'oublierois bientôt pour une autre. Que son père étoit un bourgeois très-riche, mais très-avare, qui ne la marieroit jamais qu'à un autre bourgeois, aussi avare que lui ; qu'il avoit une aversion mortelle pour tout ce qui s'appelle noblesse pauvre ; qu'ainsi il ne falloit point se flatter, ni se tromper sur cela, en faisant le malheur l'un de l'autre ; qu'elle ne pouvoit être autre chose que ma maîtresse, & que je ne pouvois être rien de mieux pour elle & pour moi qu'abbé. Elle me dit tant de bien de cet état, que l'aversion disparut, & dès le soir même je dis au comte de P..., que j'étois déterminé pour l'état ecclésiastique. Il m'en parut très-satisfait. Son neveu arriva le lendemain, & deux jours après je fus tonsuré & pourvu par sa résignation du prieuré de.... Ma nouvelle métamorphose étonna bien des gens : son véritable motif ne fut plus un mystère au bout de six mois ; nous nous aimions trop tendrement, pour être long-temps heureux & sages. L'infortunée Adélaïde se trouva dans cet état fâcheux qui ne peut se cacher toujours. J'eus bientôt toute la ville à dos, tous les pères, tous les gens d'église ! le comte de P... fut le seul qui ne m'abandonna point ; j'avois besoin de son secours pour conjurer l'orage prêt à fondre sur ma tête. Je fis offrir à cette

famille irritée de réparer le mal dont j'étois la cauſe par la ſeule voie dont j'étois le maître, qui étoit d'abandonner le bénéfice, & d'épouſer. Cette propoſition fut rejetée comme une nouvelle inſulte, parce que je n'avois point de bien. L'évêque de . . . ſe mêla auſſi de cette affaire, il me condamna à ſix ans de ſéminaire: le comte de P... fut du même avis; de ſorte qu'il fallut partir, & eſſuyer ce temps de pénitence & d'exil. Peu après la pauvre Adélaïde mourut dans la douleur de l'enfantement; le triſte fruit de nos amours ſuivit de près la mère. Cette nouvelle, qui parvint juſqu'à ma retraite, me rappella la mort de ma chère Emilie, que j'avois preſque oubliée. J'étois cauſe de la fin tragique de deux femmes charmantes, & je n'avois pas encore dix-huit ans. Je me regardai comme un monſtre, qui devoit fuir toute ſociété: ce dégoût me donna bientôt une maturité & une ſolidité d'eſprit, qui me rendirent propre à l'étude. Je m'y livrai tout entier, & je dois à cet événement & à ces années, paſſées dans la retraite, le nom de philoſophe & d'homme de lettres, dont j'ai acquis la réputation, ſans trop la mériter. Je dois encore à cet événement l'amitié d'un illuſtre prélat; il me diſtingua de la foule dans le temps qu'il fut au ſéminaire, & il ne m'a point oublié depuis. Il m'a comblé de biens;

& ſi j'avois eu de l'ambition, il m'auroit élevé au plus haut point, où un homme tel que moi puiſſe prétendre. Depuis ce temps j'ai vécu en philoſophe, en pareſſeux; je ne me ſuis rien refuſé de ce qui eſt innocent, ni rien permis de ce qui eſt criminel: j'eſpère achever ma carrière dans ces diſpoſitions. J'ai des amis de conſidération & de mérite; quelques-uns ſont des vôtres, entr'autres le chevalier de Bercé. Il donna, il-y-a trois jours, un grand repas; il m'en avoit mis. L'étourdi avec lequel vous me trouvâtes hier, s'en étoit prié. Il m'entreprit & me pouſſa ſans politeſſe, & ſans modération, à l'occaſion du jeu d'une mauvaiſe actrice, dont il eſt apparemment amoureux: je ne le devinois pas. Toute la compagnie prit mon parti, quelques-uns voulurent lui remontrer qu'il me devoit des excuſes de ſes vivacités. Il répondit qu'un homme comme lui n'en faiſoit point à un fils de P..... Je l'entendis, je l'avois mépriſé juſqu'à ce moment: mais j'étois trop ſenſiblement outragé pour en demeurer là. J'allai à lui, & je lui dis que j'avois autrefois porté une épée, & que mon âge ne m'empêcheroit pas de la reprendre pour la meſurer avec la ſienne. Il porta l'inſolence juſqu'à vouloir me refuſer la réparation; mais tout le monde lui parla ſi haut, qu'il fut forcé de me donner

le rendez-vous, dont vous le vîtes hier se tirer si honteusement.

Voilà, ajouta le marquis de Montgueil, en finissant, voilà l'histoire de l'abbé de Longuerive. Elle m'est venue fort à propos : car, sans elle, je n'aurois pu payer mon écot. C'est faire argent de tout, lui répondit le commandeur: mais nous ne sommes pas vos dupes, votre pauvreté n'est que fine hypocrisie, & vous êtes aussi en état que qui que ce soit de payer de vos propres deniers.

Cette agréable tracasserie nous conduisit jusque chez le marquis, & fut le prélude d'un soupé des plus joyeux.

QUATRIEME SOIRÉE.

C'ÉTOIT mon tour cette fois-ci de défrayer la compagnie; je souhaitois m'acquitter de cette partie, d'une façon dont chacun pût être content : mais ce qui m'intéressoit le plus, c'étoit de pouvoir placer mon histoire que je voulois raconter : je la concertai donc dès le matin avec moi-même, afin qu'il ne m'échappât rien qui pût faire soupçonner que madame de Montrozai y entrât pour quelque chose. Arrivé sous le berceau avec la compagnie, je commençai ainsi :

HISTOIRE

DU COMTE DE PRÉMAILLÉ.

J'AVOIS à peine quinze ans quand je perdis mon père. Il m'avoit engagé dès l'enfance dans l'ordre de Malthe, & réduit à une légitime, & au revenu d'une compagnie que j'eus peu après dans le régiment de mon frère. Dès que je m'étois vu le maître de mes actions, j'avois donné à corps perdu dans les plaisirs. Je me

connoiſſois point ceux qui ne laiſſent aucuns remords, & qui par-là ſont infiniment plus doux que les autres: mais je devois bientôt les connoître. Ce miracle fut le coup d'eſſai des yeux d'une beauté, dont la compagnie me permettra de cacher le nom ſous celui de Conſtance. Elle étoit dans cet âge heureux, où les charmes du beau ſexe commencent à s'épanouir. Elle avoit à peu près quinze ans, & j'en avois alors dix-huit. Son père, que j'appellerai Liſidor, étoit préſident, & d'une ancienne famille de robe. Elle étoit unique héritière de tous ſes biens. L'amour eſt enfant de la liberté; pour naître il n'attend point l'agrément des parens, & il ne conſulte point leurs arrangemens. Je vis par haſard Conſtance dans un château qui appartenoit à ſon père; j'y avois été mené par un de mes amis, qui avoit ſa terre dans le voiſinage, & chez qui je devois paſſer quelque temps. Conſtance avoit été élevée au couvent; elle venoit d'y eſſuyer une dangereuſe maladie, & elle en étoit ſortie pour la première fois pour prendre l'air. Le préſident étoit un fort galant homme; il faiſoit, auſſi-bien que qui que ce ſoit, les honneurs de ſon château. Le déſir extrême que j'eus de plaire à la fille, fit que je m'étudiai à plaire au père; & j'y réuſſis ſi parfaitement, qu'il m'accabloit de reproches quand

je passois deux jours sans aller le voir. J'avois bientôt eu l'occasion de parler de ma passion à celle qui l'avoit fait naître; je la voyois chaque jour en toute liberté, elle ne faisoit pas un pas sans ma main; & si elle n'avoit pas reçu ma déclaration aussi favorablement que l'avoient été celles que j'avois coutume de faire, elle ne me refusa pas l'espérance de toucher son cœur; ce fut mon unique application. L'âge où elle étoit est celui des plaisirs frivoles, parure, danse, assemblées & autres de cette espèce; mais ces amusemens n'entroient dans le goût de Constance, qu'autant qu'il lui étoit nécessaire de s'y prêter, pour ne pas se donner un ridicule. Elle avoit infiniment d'esprit, & l'habitude de la retraite avoit composé son caractère d'une douce mélancolie; ce sont-là de ces tempéramens propres à l'amour. Tout cela étoit relevé du visage le plus charmant & de la figure la plus gracieuse. Je pourrois vous détailler ses traits; mais il me suffira de vous dire que rien ne manquoit à leur perfection & à leur régularité. Je renonçai bientôt à tous les plaisirs pour ne m'occuper que de celui de lui plaire; je réussis, & je dus sans doute plus mon bonheur à la sincérité & à la violence de ma passion, qu'à quelque mérite qui fût en moi. L'amour me donna des sentimens & de la solidité; du moins M. Lisidor

m'en trouvoit; il me donnoit chaque jour tant de marques d'amitié, que de l'aveu de sa fille, je me hasardai à m'ouvrir à lui sur le désir que j'avois qu'il m'agréât pour son gendre. J'étois persuadé qu'il m'avoit deviné il y avoit déja du temps; & comme ses bonnes façons pour moi n'avoient point cessé depuis, & que même elles s'étoient accrues, je me flattai qu'il recevroit avec bonté ma proposition, & je ne crus pas m'en flatter en vain. Il me répondit, qu'un homme de mon nom faisoit honneur à sa fille; qu'ils s'en retournoient au premier jour à Paris, & que là nous pourrions conclure; qu'il me conseilloit, en attendant, d'aller voir mon frère, qui étoit en Picardie, pour m'arranger là-dessus avec lui. En le quittant, je courus rendre compte à ma chère Constance de l'accueil que m'avoit fait son père: ma joie étoit extrême, je ne pouvois la contenir; & je lui fis la guerre de l'insensibilité dont elle me paroissoit la voir. Je n'eus rien de plus pressé que de partir pour la Picardie. Quoique je ne regardasse notre séparation que comme un événement indispensable, qui devoit nous rejoindre plus étroitement, & qu'elle ne dût être au plus que de trois semaines, nous en fûmes l'un & l'autre vivement touchés, & nos adieux furent mouillés de bien des larmes, sans que nous

puſſions imaginer pourquoi nous les répandions.

Mon frère me complimenta fort ſur ma bonne fortune, & me promit qu'il y coopéreroit de ſon mieux: mais douze jours après mon arrivée, & dans le temps que nous nous préparions à partir pour Paris, où nous comptions conſommer tout de ſuite cette affaire, nous fûmes arrêtés par une lettre du préſident. Il me mandoit: « qu'il étoit au déſeſpoir de ce que la parole qu'il m'avoit donnée ne pouvoit avoir d'exécution; que dans le temps qu'il amenoit ſa fille à Paris, & qu'il la croyoit abſolument déterminée à m'épouſer, elle l'avoit conjuré de la conduire dans un couvent; qu'elle avoit fait, avoit-elle dit, des réflexions ſur le monde, & qu'elle étoit convenue avec elle-même que Dieu l'appelloit à la vie religieuſe; que, depuis mon abſence, il avoit parlé plus fortement à ſon cœur; & qu'elle ne vouloit pas différer davantage à ſe ſoumettre au ſacrifice qu'il exigeoit d'elle. Je lui ai remontré très-vivement, ajoutoit M. Liſidor, qu'elle n'auroit pas dû laiſſer avancer les choſes au point où elles étoient, ni ſouffrir vos aſſiduités; je l'ai combattue long-temps, & j'ai tâché vainement de vaincre ſon inclination: mes efforts ont été inutiles; j'ai été forcé de me

rendre, & de me priver d'une fille unique que j'aimois, &c. » Au bas de cette lettre étoient ces quatre lignes adreſſées à moi, par Conſtance elle-même :

» Je fais promettre à mon père, monſieur, » qu'il ne vous fera jamais ſavoir dans quel cou- » vent je vais me renfermer, pour m'épargner » vos lettres, vos reproches, & peut-être votre » obſtination à troubler ma vocation. Je ſuis » aſſez sûre de moi pour me répondre que vos » efforts ſeroient toujours inutiles : mais enfin, » je veux abſolument vous oublier, & l'unique » moyen eſt de n'entendre plus parler de » vous, &c. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour moi. Mon frère fit tout ce qu'il put pour me conſoler & pour me tranquilliſer ; mais j'étois incapable d'entendre des conſeils contraires à ma paſſion. J'étois trop sûr du cœur de Conſtance & de ſes ſentimens, pour croire qu'elle eût pu changer ſi bruſquement. Je devinai la vérité ; c'eſt que ſon père l'avoit enlevée, qu'il l'avoit enfermée dans un couvent inconnu, & qu'il l'avoit forcée d'ajouter à ſa lettre les lignes que je viens de réciter. Ce ſoupçon, car ce n'étoit d'abord que cela, devint bientôt une certitude par la réflexion : il me rendit furieux ;

je partis pour Paris presque sans voir mon frère; je me flattois d'y pousser ma découverte à bout; & je me promis d'arracher de M. Lisidor, fut-ce à la pointe de l'épée, en quels lieux il avoit sequestré sa fille, & de le forcer à me tenir la parole qu'il m'avoit donnée. La première chose que je fis, dès que je fus à Paris, fut de courir chez lui : mais il avoit prévu que j'arriverois bientôt, & il eut la précaution de consigner mon nom & mon signalement à son portier. Le reste de ses gens me connoissoit. Il avoit même prescrit la réponse qu'on devoit me faire. C'étoit qu'il venoit de sortir, ou qu'il étoit à la campagne. Ce jeu, qui n'étoit pas propre à me calmer, ne pouvoit pas être éternel. Je postai mon laquais en embuscade aux environs de sa porte, & j'en étois moi-même à deux pas. Il vint bientôt me dire, que le président étoit chez lui. Je m'y avançai. Son portier se préparoit à me faire sa réponse ordinaire : tu as menti, lui dis-je, en le renversant d'un coup de poing que je lui portai dans l'estomac. J'écartai deux laquais qui faisoient mine de s'opposer à mon passage, j'entrai comme d'emblée dans son cabinet. J'étois si transporté, que je ne vis pas deux hommes qui étoient avec lui : c'étoit le vieux duc de.... qui vient de mourir, & le comte son frère. Le père de Constance demeura saisi de frayeur à

ma subite apparition, & au ton dont je lui demandai des nouvelles de sa fille, & s'il ne vouloit pas finir avec moi. Il se remit cependant un peu & me répondit, qu'il m'avoit envoyé les dernières volontés de Constance. On ne m'abuse point, repris-je avec emportement, je vous demande raison de ce changement; vous avez été mousquetaire, & vous n'avez que quarante ans, ainsi ni votre âge, ni votre robe ne peuvent vous dispenser de me faire satisfaction. Le duc & le comte, qui étoient de mes parens, voulurent se mêler de cette affaire; mais comme ils en avoient une, dans laquelle M. Lisidor devoit être leur juge, ils cherchèrent plutôt à m'appaiser, qu'à toucher le fond de la dispute & à lui donner le tort. Je les récusai, & je sortis en menaçant le président, qu'il me trouveroit sur son chemin. Tout ce que le duc de .... & son frère firent pour moi, fut qu'ils l'empêchèrent de rendre compte du cartel que je venois de lui proposer: ils écrivirent aussi-tôt à mon frère là-dessus; il accourut, & entreprit de me guérir d'un amour qu'il prévoyoit devoir faire le malheur de ma vie. Il s'efforça de me faire sentir les conséquences de l'incartade que j'étois allé faire chez M. Lisidor; il me vanta sa modération, & exagéra l'obligation que je lui avois de ce

qu'il l'avoit passée sous silence. Ces raisonnemens aigrissoient davantage ma fureur ; & à chaque instant, elle devenoit plus violente.

Je n'étois occupé que de la façon dont je tirerois le président de chez lui : & je me faisois informer de toutes ses démarches. Mon laquais m'amena un jour le postillon qui l'avoit mené avec sa fille, quand il étoit parti de son château. Je le questionnai : mais je n'en tirai pas beaucoup de lumières ; tout ce qu'il m'apprit fut que deux jours après mon départ pour la Picardie, ils étoient partis en chaise, sans autre domestique que lui ; qu'il les avoit menés cinq lieues, c'est-à-dire, jusqu'au plus prochain endroit, où il y avoit une poste établie ; qu'ensuite, par ordre de son maître, il étoit retourné au château, pour se rendre à Paris avec les autres domestiques ; que le président n'y étoit arrivé que deux jours après eux, & sans sa fille ; & que le lendemain il avoit congédié la femme-de-chambre, qui étoit auprès d'elle depuis plusieurs années ; je lui demandai en quel état étoit Constance : il me répondit, qu'à en juger par ses yeux & par ses actions, elle étoit la personne du monde la plus contente. Non, m'écriai-je, elle n'est point capable de s'être prêtée à une si horrible perfidie : la joie qui éclatoit sur son visage, étoit causée

par l'espérance qu'elle avoit de faire bientôt le bonheur d'un amant qui l'adore. Elle ignoroit le piége que son père cruel tendoit à notre amour, & sans doute elle accuse la lenteur avec laquelle je vais à son secours. Je tirai du postillon le nom du lieu où M. Lisidor avoit pris la première poste, & je le priai, de la façon dont on prie un homme de cette sorte, de venir m'informer de tout ce qu'il découvriroit, qui auroit quelque rapport à Constance. Je partis dès le lendemain pour le village qu'il m'avoit nommé; je ne doutois pas que de poste en poste, je ne pusse parvenir jusqu'au couvent qui recéloit celle que j'aimois: mais toutes les peines que je pris, & toutes les perquisitions que je fis, n'aboutirent à rien. Il me fallut d'abord une patience incroyable pour arracher quelque notion des gens des postes. Là, celui qui avoit conduit le président, étoit absent; ici, personne ne se souvenoit de l'avoir vu: cependant, à force de soins, je parvins à suivre sa trace jusqu'à Paris, où je la perdis absolument. Je me persuadai, avec quelque vraisemblance, que Constance y étoit: je ne me reposai que sur moi-même du soin de la retrouver, & il n'y a pas de couvent où je ne l'aye cherchée. Désespéré du mauvais succès de toutes mes perquisitions, je revins à mon premier projet,

qui étoit de forcer ſon père de me rendre juſtice à la pointe des armes. Il s'étoit paſſé aſſez de temps depuis la viſite que j'étois allé lui faire, pour qu'il crût que ma première chaleur étoit paſſée, que je ne penſois plus à ſa fille, & que j'avois pris parti ailleurs. Je fus informé qu'il étoit allé à quelques lieues de Paris, paſſer les derniers jours du carnaval chez un de ſes amis; je me rendis dans les environs; & le lendemain, par une belle gelée, je le rencontrai à cheval à la chaſſe, & écarté de ſa compagnie. Il ne me reconnut qu'au compliment. Vous ne pouvez, lui dis-je, vous défendre de me faire raiſon de votre manque de parole. Décidez, & vîte, du genre de combat; vous avez des piſtolets d'arçon, ou choiſiſſez de ces deux épées: mais il me faut ou votre fille ou votre vie. Il mit auſſi-tôt pied à terre, j'en fis autant de mon côté, il prit l'une des deux épées que j'avois apportées, & me dit: ma fille n'eſt point un parti pour un cadet de maiſon, & vous ne l'aurez qu'avec ma vie. Je me crus de nouveau inſulté, & je me hâtai de me venger. Le préſident étoit fort bien ſous les armes. Nous nous pouſsâmes avec beaucoup de vigueur: mais notre combat étoit trop furieux pour pouvoir durer long-temps: je le renverſai d'un coup qui le traverſa. Je

le crus mort; je le laiſſai à quelques perſonnes qui accouroient à ſon ſecours, & je regagnai Paris en toute diligence. Je courus informer mon frère de ce qui venoit de ſe paſſer: il blâma beaucoup ma vivacité; il me fit ſentir toute l'étendue du péril que je courois, & que cette affaire ne pouvoit ſe couvrir du nom de rencontre. Il me conſeilla de m'éloigner au plutôt, & même de ſortir du royaume pour plus de ſureté, pendant qu'il tâcheroit de parvenir à quelque accommodement. Nous prîmes des meſures pour nous écrire; je partis dans le moment même pour Calais, d'où je paſſai auſſi-tôt en Angleterre. Toutes les lettres que je recevois de mon frère m'annonçoient les périls que j'aurois courus à reſter en France, qu'on me pourſuivoit ſans bruit; que quoique M. Liſidor ne fût pas mort, & qu'il n'eût jamais voulu nommer celui avec qui il s'étoit battu, & qu'il eût toujours aſſuré que c'étoit contre un inconnu, je ne l'avois pas été pour quelqu'un de ſa compagnie; qu'on réveilloit ſourdement le défi que je lui étois allé faire chez lui; que le portier & les deux laquais avoient été entendus, & qu'enfin un de nos amis lui avoit dit de m'avertir de ne pas me fier au calme apparent, où peut-être on alloit laiſſer cette affaire, & de ne pas ſonger à

repaſſer en France, qu'il n'y eût toute ſureté pour moi. Cette périlleuſe aventure où j'étois embarqué, n'étoit pas ce qui cauſoit ma peine; je n'y penſois même que par contre-coup à celle de me voir éloigné de ma chère Conſtance, & ſans eſpérance de la revoir. Cette douleur me preſſoit ſi cruellement, que je tombai dans une maladie, dont il n'y avoit nulle apparence que je puſſe jamais réchapper. L'aïeul de milord auroit pu en dire des nouvelles; j'avois fait connoiſſance avec ce brave gentilhomme peu de jours après mon arrivée à Londres, & je lui devrai toujours mille remerciemens des marques d'amitié qu'il me donna pendant ſix mois que je fus déſeſpéré. Ma jeuneſſe triompha enfin de la maladie, mais elle me laiſſa tous mes chagrins; ils m'étoient trop chers pour ne pas m'occuper ſans ceſſe à me les rappeller. Il y avoit près d'un an que j'étois à Londres, & j'étois parfaitement rétabli, quand je reçus une lettre de mon frère; elle étoit remplie de ſentimens de la plus vive tendreſſe; il m'y témoignoit le déſeſpoir où il étoit, de n'être pas à portée de me donner lui-même toutes les conſolations dont j'avois beſoin pour ſoutenir le coup qu'il m'alloit porter. Il m'annonçoit enſuite la plus affreuſe nouvelle que je pouvois jamais apprendre: c'étoit que ma

chère Conſtance venoit de mourir de la petite vérole.

On ne meurt point de douleur, puiſque je ſurvécus à celle-ci. Je réſolus de me délivrer d'une vie qui m'étoit devenue inſupportable; j'avois perdu la perſonne à qui j'en avois conſacré tous les momens : mais comme ma religion me défendoit de m'en procurer moi-même la fin, je pris le parti de l'aller chercher à Malthe. J'en écrivis à mon frère, qui me répondit, qu'il ne pouvoit qu'approuver un voyage où mon devoir & mon honneur m'appelloient; qu'il eſpéroit que le temps & la gloire me guériroient d'un amour malheureux; & qu'il apprendroit avec une ſatisfaction extrême, que j'aurois ſecoué un joug qui m'auroit cauſé tant de malheurs. Je m'embarquai un mois après, ſur un bâtiment qu'on avoit freté pour Conſtantinople; nous voguâmes avec un bon vent qui nous accompagna juſqu'à Malthe, où on me relâcha.

Il y avoit dans le port un vaiſſeau de la religion, armé en guerre, qui n'attendoit que le moment de faire voile; il alloit donner la chaſſe aux corſaires de Tripoli, qui infeſtoient ces mers. Je demandai au grand-maître la permiſſion de m'y embarquer; je l'obtins. Nous fîmes route, pendant deux jours, ſans aucune rencontre;

rencontre ; mais le troisième, sur le soir, nous fûmes surpris par un brigantin de Barbarie, qui sortit tout-à-coup du milieu des rochers, qui sont fort fréquens en quelques endroits de ces mers. On se canonna de part & d'autre, avec un feu horrible ; nous cherchâmes à en venir à l'abordage, que le barbare évitoit ; & nous nous préparâmes à un furieux combat. La vie m'étoit trop à charge pour n'en être pas prodigue ; je sautai, le sabre à la main, dans le brigantin, sans attendre qu'on eût jeté le grappin : mais un coup que je reçus à la tête me renversa au fond du bâtiment, à la vue de notre équipage, qui en jeta un grand cri. Le corsaire, comme je l'ai su depuis, fit une manœuvre qui le dégagea ; & se sentant fort maltraité, il se sauva à la faveur de la nuit & de ses rochers. Le vaisseau malthois tiroit trop d'eau pour pouvoir l'y poursuivre : l'équipage, de retour à Malthe, y sema le bruit de ma mort ; & le Brun, mon laquais, qui repassa en France, l'apporta à Paris. Je demeurai vingt-sept heures sans connoissance ; & quand je la recouvrai, je me trouvai presque nu, & enchaîné sur une mauvaise natte, au milieu de cinq ou six malheureux, compagnons de ma misère. Il ne me fut pas difficile de deviner que j'étois esclave, & en la puissance du corsaire. Dès que ma santé

fut un peu revenue, & que je parus pouvoir être de défaite, je fus transporté avec quelques autres à Tunis, où nous fûmes vendus. Je tombai à Aly-Assan : c'étoit un homme de cinquante ans ou environ. Il avoit déja su que j'étois françois ; & la croix que je portois quand j'avois sauté dans le brigantin, lui avoit appris que j'étois de l'ordre de Malthe. Franc, me dit-il en mauvais jargon, la première fois que je parus devant lui, j'estime les gens de ta nation, & je les aime : mon père en étoit comme toi, & chrétien. Dieu l'attira ici d'Antibes sa patrie, pour y être éclairé de la lumière de sa loi, & pour augmenter le nombre de ses vrais croyans. Remercie-le de t'avoir conduit parmi ses fidèles musulmans, les enfans d'Omar fils, favori de son prophète : bénis ton esclavage, qui sera pour toi une source de bénédictions ; si tu veux en profiter, il ne tiendra qu'à toi d'y trouver mille douceurs. Il me demanda ce que je savois faire, & à quoi je voulois qu'il m'employât. Nous autres François, nous nous piquons tous de faire des ragoûts ; je me souvins sur le champ, que le célèbre Renard, dont nous avons un si joli théâtre, avoit été cuisinier de son patron, pendant son esclavage. Je m'offris en la même qualité, & en celle de jardinier. Je fus revêtu dans le même moment

de ces deux charges, ſous le nom de *Gouley*, & il trouva que j'excellois dans l'une & dans l'autre. Il m'envoya d'abord dans ſes jardins; je n'y eus pas plutôt été que je formai le deſſein de me rendre agréable à mon maître, qui me parut plein de bonté. Je lui propoſai de lui arranger un terrein écarté & inculte, à la manière de nos parterres de France, il goûta ma propoſition, il mit ſous mes ordres quelques autres eſclaves pour m'aider; je n'avois nulle connoiſſance du jardinage, mais je ſavois aſſez de deſſein pour tracer un parterre. Je pliai quelques arbres en berceaux, & au bout de peu de mois, j'eus la ſatisfaction de voir que mes petits travaux avoient réuſſi au-delà de mes eſpérances, & qu'ils avoient l'approbation d'Ali-Aſſan. Il ne fut pas moins content de mes talens pour la cuiſine. Il venoit ſouvent, avec ſes femmes, me voir travailler dans les jardins, mais ordinairement c'étoit Zizi ſa fille, qui l'accompagnoit; elle pinçoit admirablement un inſtrument dont la conformation & le ſon approchent fort de nos luths.

J'avois toute ma vie entendu parler de la jalouſie des Orientaux, avec tant d'exagération, que je n'avois jamais oſé lever les yeux ſur ſes femmes, ni ſur ſa fille. Ce n'étoit pas pour moi un médiocre embarras; car elles ne venoient

jamais dans les jardins, qu'elles ne se plussent à me faire, en langue franque, mille questions, sur la façon dont les dames vivent en France, & dont elles sont habillées. Ce que je leur en disois les attristoit toujours, sans doute par la comparaison de la vie qu'elles menoient en Turquie : mais cela ne rendoit pas leur curiosité moins ardente, & elles recommençoient le lendemain leurs questions. Zizi me surprit un jour sous un berceau, enseveli dans une profonde rêverie ; son père étoit avec elle ; malgré sa présence, elle m'obligea de lui révéler le sujet de mes chagrins ; & je lui racontai tout ce que vous avez entendu jusqu'ici. Quand j'eus fini de parler : malheureux chrétien ! que je vous plains, s'écria affectueusement Ali-Assan, d'être sujet à une phrénésie, telle que tu viens de me peindre l'amour ! Dieu vous en a sans doute affligé en punition de votre infidélité, & il en a toujours préservé ses fidèles musulmans. L'amour, ce tyran des autres peuples du monde, est soumis dans l'Orient ; nous ne le connoissons que par ses plaisirs, & nous sommes toujours maîtres d'être heureux. Je voulus répondre, que ses plaisirs ne piquoient que par les peines qu'ils coûtoient, & qu'au défaut de l'amour, ils avoient la jalousie qui les tyrannisoit bien plus cruellement. Tu t'abuses, me

repliqua-t-il, comme toutes les nations qui nous croyent jaloux. Ces harems (*a*) qui renferment nos femmes, & ces eunuques qui les gardent comme autant d'Argus, ne ſont que les effets de notre bonté & de notre pitié, pour un ſexe fragile, dont la vertu s'évaporeroit bientôt ſans cette précaution. Pour moi, ajouta-t-il, élevé par un père qui avoit été chrétien & françois, ſi la loi du divin prophète Mahomet, ſi le livre, écrit du bout du doigt de l'Eternel, ne me permet pas de croire les femmes d'une nature auſſi excellente que la nôtre, du moins je leur permets plus de liberté, & j'adoucis, autant qu'il eſt en moi, l'eſpèce de ſervitude à laquelle Dieu les a condamnées, & ce reſpectueux tremblement auquel il les a obligées envers l'homme, qu'il a établi leur chef & leur ſeigneur, comme celui de tous les autres êtres. Il interrompit ces lieux communs de philoſophie turque pour me dire : ne crains plus de regarder ma fille ; lève, lève hardiment la vue ſur elle. Ciel ! que mes yeux furent ſatisfaits ! Zizi avoit à peine ſeize ans ; ſa beauté & ſa taille étoient parfaites : mais ce qui me frappa & me charma le plus, c'eſt que

(*a*) Lieux où les Turcs enferment leurs femmes. On les appelle improprement ſerrails. Serrail ne ſe dit que du palais du grand-ſeigneur.

je trouvai dans ſon viſage la plupart des traits de ma chère Conſtance. La fille d'Aſſan remarqua le mouvement que ſon premier regard m'avoit cauſé ; & profitant d'un moment que ſon père s'éloigna un peu : chrétien, me dit-elle, qu'as-tu ? Je vois tes yeux rouler des larmes ; tu t'es ému à ma vue. Suis-je faite de façon à t'inſpirer de l'horreur ? Non, madame, lui répondis-je d'une voix tremblante ; mais vos charmes viennent de retracer à mon cœur, ceux de la beauté que j'ai perdue ; vous avez preſque tous ſes traits. Je ne ſais ſi elle prit ce que je lui diſois pour une manière ingénieuſe de lui faire une déclaration : car dans tous les pays les femmes ſont ſujettes à s'appliquer tout ce qui les flatte. Imagines-toi, reprit-elle en me regardant tendrement, que ta chère Conſtance revit en moi. Son père, qui ſe rapprocha, interrompit notre converſation. Eh bien, me dit-il, comment trouves-tu ma fille ? La plus belle perſonne du monde, lui répondis-je. Je t'aime Gouley, continua-t-il ; & comme je veux t'arracher à ton aveuglement, & te mériter d'être un jour aſſis parmi les élus, dans les délicieux jardins d'Eden, je te donne à Zizi ; tu es à elle dès ce moment : mais avant qu'elle ſoit à toi, elle doit t'acquérir à notre ſaint prophète : c'eſt à elle d'y travailler

& de hâter ta guériſon ; je lui permets de venir t'inſtruire tous les jours.

L'un & l'autre ſe retirèrent enſuite, & me laiſsèrent dans le plus cruel embarras où je me ſois trouvé de ma vie. J'avois déja preſſé pluſieurs fois le patron, de me permettre d'écrire en France ou à Malthe, pour lui faire toucher ma rançon ; il m'avoit toujours répondu qu'il n'en vouloit point ; que je ſerois bientôt auſſi libre que lui ; qu'il s'aimoit trop pour ſe priver jamais d'un ami que le haſard lui avoit procuré. Effectivement il me tenoit enchaîné à lui par des liens, qui, pour être légers & même doux, n'en étoient pas moins forts : je ne voyois aucune eſpérance d'en échapper. J'étois aſſez ferme dans ma religion pour m'expoſer à ſouffrir mille morts plutôt que de la quitter, ou même de feindre de la quitter. Je pris au contraire le parti de tenter d'y attirer Zizi, & de l'enlever à Mahomet : mais je ne le fis que peu-à-peu, & avec toutes les précautions néceſſaires. J'eus bientôt lieu de voir qu'elle m'écoutoit, & que mes inſtructions germoient dans ſon ame : mais comme elle me remettoit ſans ceſſe ſur la vie heureuſe & indépendante des dames de France, je me perſuadai auſſi que le déſir d'en faire elle-même l'épreuve, étoit un des plus puiſſans motifs de ſa converſion. J'ignore ce qu'elle diſoit à ſon

père sur mon compte ; chaque jour j'en recevois plus de marques d'amitié ; il me regardoit déja comme son fils : mais enfin, il s'impatienta de ma lenteur à me faire musulman. Il me demanda avec plus de hauteur qu'il n'avoit coutume de me parler, si je ne voulois pas bientôt achever de devenir son gendre ; il m'ajouta qu'il auroit espéré de plus prompts succès des leçons & de la beauté de sa fille ; mais que puisque ses instructions fructifioient si lentement, il m'alloit donner un guide plus sûr & plus habile. Cette proposition me fit trembler, & ma frayeur augmenta, quand je ne vis point Zizi à l'heure qu'elle avoit coutume de venir me trouver : mais elle reparut le lendemain, & elle me dit, qu'elle avoit gagné sur son père, qu'il m'accorderoit encore dix jours. Je lui répondis que cette trève n'étoit rien, si elle ne la mettoit à profit pour m'aider à l'arracher de son pays, & à la transporter dans le mien, où elle pourroit jouir d'un ciel plus pur, & pratiquer ouvertement & en toute sureté la religion chrétienne, dont elle avoit l'avant-goût. Elle m'assura qu'elle alloit y travailler. Je la priai de souffrir que je misse dans notre confidence un autre esclave françois, qui étoit un de ceux que son père m'avoit donnés pour travailler sous moi. C'étoit un musicien, qu'une affaire d'honneur, disoit-il,

avoit forcé de quitter Paris & la France. Il avoit été pris par des corſaires près de Veniſe. Cette affaire d'honneur, comme je l'appris de lui à force de le faire parler, étoit qu'il avoit ſéduit une jeune perſonne de famille, à qui il enſeignoit la muſique. Il avoit la voix fort belle, & Zizi m'avoit paru prendre du plaiſir à l'entendre chanter. D'ailleurs, il étoit de Marſeille, & il me ſembla propre à la faire reconnoître des parens du renégat, ſon aïeul. Il aſſuroit qu'il en connoiſſoit à Marſeille même, qui y faiſoient une honnête figure. Ali-Aſſan n'aimoit pas cet eſclave : j'avois oſé lui en demander la raiſon, & il m'avoit répondu, que ſon père qui étoit provençal, comme j'ai dit, lui avoit conſeillé lui-même de ne ſe jamais fier aux gens de cette province. Zizi employa ſi bien le temps à mettre à fin notre entrepriſe, que quatre jours après, elle m'annonça que tout étoit prêt pour notre départ, & qu'il ne dépendoit plus que de moi : mais qu'elle ne ſe réſoudroit point à faciliter mon évaſion, & encore moins à me ſuivre, que je ne l'euſſe épouſée ; que parmi les eſclaves de ſon père, il y avoit un moine qui étoit prêtre, & qu'il pourroit nous donner la bénédiction nuptiale : je lui fis comprendre, mais avec beaucoup de difficultés, l'invalidité d'un ſacrement adminiſtré par un homme ſans

pouvoir, & dans l'état où il étoit, & où nous étions nous-mêmes ; & je ne vins à bout de vaincre ſes ſcrupules qu'en l'aſſurant que je l'épouſerois, dès que je ſerois en liberté de le faire. Elle ſe rendit enfin à mes promeſſes ; & deux nuits après, elle trouva moyen de nous faire ſauver au nombre de quatre avec elle ; ſavoir, le muſicien qui s'appelloit Rivard, le moine qui étoit un cordelier catalan, auſſi ignorant que libertin, & un gentilhomme de l'iſle de Corſe, d'une maiſon, dont il y a eu deux maréchaux de France ; c'étoit un fort honnête homme, qui étoit depuis vingt ans en eſclavage. Nous gagnâmes la mer ſans bruit ; un petit bâtiment aſſez bien pourvu de toutes choſes nous attendoit : nous nous y embarquâmes, & nous y trouvâmes pluſieurs autres eſclaves de différentes nations, qui devoient être compagnons de notre fuite. Nous prîmes le large en diligence ; & comme il s'agiſſoit de notre ſureté commune, nous mîmes tous la main à l'œuvre, & à force de rames nous fûmes bientôt éloignés d'où nous étions partis. Nous rencontrâmes le lendemain, ſur le milieu du jour, un corſaire d'Alger, qui nous pourſuivoit, & qui nous eut bientôt atteints ; il nous attaqua : nous avions ſi peu d'armes, que quelque défenſe que nous pûmes faire, pour vendre cher

nos vies, elle fut vaine. Le pirate nous fit passer dans son bord, où nous fûmes bientôt chargés de fers. Nous regardâmes tous alors la mort comme inévitable ; je l'aurois cherchée au milieu du combat, mais elle me fit horreur, privée de gloire & dans les supplices. Je ne trouvois point assez de fermeté dans mon esprit, pour l'envisager de sang-froid & avec la résignation que la religion devoit me fournir. J'étois outre cela accablé des reproches que Zizi me faisoit, de l'avoir arrachée de sa patrie & des bras de son père ; elle me menaçoit de faire tomber sur moi toute sa colère : mais le ciel, protecteur de l'innocence, suscita, pour me tirer de l'état d'accablement où j'étois, un armateur vénitien qui croisoit dans ces parages : il tomba sur le bâtiment algérien avec une impétuosité si violente, qu'il s'en fut bientôt rendu maître. Nos fers furent brisés aussi-tôt, on en chargea nos ennemis. Le chef avoit été tué avec quelques-uns de ses gens dans le furieux choc qu'il venoit d'essuyer. Le capitaine du bâtiment vénitien commença par rendre à Zizi les trésors qu'elle avoit pris à son père, & dont l'algérien l'avoit dépouillée. Il n'eut pas plutôt su que j'étois chevalier de l'ordre de Malthe, qu'il me fit toutes sortes d'honneurs, & qu'il me combla de politesses. Il nous transporta dans un des ports du royaume de Naples.

La fille d'Ali-Aſſan m'embarraſſoit extrêmement; je ne l'aimois point, mais je lui devois la liberté, & elle avoit ma parole que je l'épouſerois. Il eſt vrai que ſur la route j'avois eu occaſion de m'appercevoir pluſieurs fois que, ſous prétexte d'entendre chanter Rivard, elle ſe plaiſoit fort avec lui, & qu'ils vivoient enſemble avec beaucoup de familiarité, & même ſans trop de ménagement. J'avoue que je n'avois point été fâché de cette découverte; j'eſpérois qu'ils en viendroient à quelque éclat, qui me mettroit en droit de retirer ma promeſſe, & de me conſerver toujours à ma chère Conſtance. Je ne laiſſai pas de la recommander au vénitien; mais il n'en étoit pas beſoin; elle avoit déja fait ſon effet ſur ſon cœur; je le vis bien au ton dont il m'en parla. Je lui confiai les engagemens que j'avois pris avec cette fille, il s'offrit à les remplir, & je lui promis de le ſervir de mon mieux. Pour entamer la négociation, je demandai à Zizi ſi elle ne vouloit pas que j'exécutaſſe la promeſſe que je lui avois faite; elle me répondit, qu'elle ne vouloit point pour mari d'un homme qui avoit fait des vœux, & qu'elle ne vouloit pas davantage du vénitien, qui mettroit toujours une duegne à ſes trouſſes. C'étoit le muſicien qui lui avoit fourni tous ces mémoires. Peu de jours après notre débar-

quement, elle prit avec lui & le cordelier le chemin de Marseille.

J'appris alors que les troupes françoises venoient d'entrer en Italie, & que mon frère avec son régiment étoit aux environs de Milan. Je m'y rendis par l'Etat ecclésiastique : car les troupes impériales, déja en mouvement, fermoient les autres passages. J'éprouvai beaucoup de difficultés sur ma route, quoique je fusse muni de certificats en bonne forme, tant de l'armateur vénitien, que du commandant du port où nous étions abordés. Mon frère, & tous les officiers de son régiment, me croyoient mort depuis plus de quatre ans ; la cour avoit même disposé de ma compagnie. On peut juger de la joie que causa mon retour. J'allai me présenter au grand-maréchal de Villars, qui me reçut avec beaucoup de bonté ; je lui demandai à servir en qualité de volontaire ; il me l'accorda, & je fus sur ce pied jusqu'après la bataille de Parme, où notre régiment souffrit beaucoup : je repris ma compagnie & mon rang. Mon frère fut blessé légèremeut à cette affaire : mais il le fut mortellement à celle de Guastalle ; il traîna peu de temps. Sa mort me toucha très-sensiblement : je l'aimois trop pour que la fortune brillante qu'il me laissoit pût m'en consoler. J'eus la permission de passer en

France, tant pour mettre ordre à mes affaires, que pour ſolliciter le régiment. Je pris ma route par Marſeille, je m'y informai en paſſant de Rivard & de ſa femme, & j'appris que Zizi ne l'avoit jamais été; mais qu'après avoir vécu avec lui dans le déſordre, elle avoit paſſé en Hollande avec le cordelier catalan, qu'elle y avoit épouſé. J'arrivai à la cour, où, ſi je n'obtins pas le régiment de mon frère, du moins on m'en accorda un qui étoit ſur le Rhin; je m'y rendis le plutôt qu'il me fut poſſible. Il étoit du détachement de M. le comte de Belliſle (*a*). Je fus bleſſé à l'affaire de Clauſen; & ce ſont les ſuites de cette bleſſure qui m'ont attiré à Paris & à Auteuil, où vous avez bien voulu m'agréger à votre aimable ſociété.

Peſte, mon cher comte, s'écria le commandeur, voilà ce qui s'appelle un beau roman! Je brûle de te le voir achever. Comment l'entendez-vous, lui répondis-je? J'entends qu'il y manque quelque choſe pour ſa perfection; par exemple, il faut que par quelque haſard tu retrouves ta maîtreſſe, qu'elle ne ſoit pas morte, qu'elle ait eu auſſi ſes aventures. Oui, ajouta le marquis de Montgueil, qu'elle

(*a*) Depuis duc & maréchal de France.

ait aussi été prise par des corsaires. Non pas tout-à-fait, reprit le commandeur; quoique la reconnoissance eût été plus touchante, si elle s'étoit faite à Tunis, ou dans quelque serrail de Barbarie, où tu aurois trouvé le secret de t'introduire: mais tu dois la retrouver belle, tendre, fidelle, telle enfin que le mérite un paladin tel que toi. Je ne puis, repris-je à mon tour, me flatter de cette espérance; Constance est morte pour moi, je le sais trop bien. Mon Dieu, repliqua le commandeur, à moins qu'elle ne te l'ait écrit elle-même, tu ne peux en être sûr. Tout le monde ne t'a-t-il pas cru mort sur la foi du bâtiment malthois; eh bien, personne ne l'est moins que toi: va, je te le prédis, tu retrouveras ta Constance; puis s'adressant à mademoiselle de Boisbelle: n'est-il pas vrai, belle rêveuse? Quoiqu'elle fût en garde, elle ne laissa pas de rougir un peu de l'apostrophe; mais elle se remit sur le champ, pour dire, que s'il dépendoit de ses vœux de me faire retrouver ce que j'aimois, je serois bientôt heureux. Nous remontâmes alors en carrosse pour retourner chez moi. La belle humeur du commandeur égaya infiniment le souper, il s'avisa de critiquer tous les plats, & d'en attribuer la mal-façon à l'ignorance de Gouley, cuisinier d'Ali-Assan; & il se mit en

devoir de me prouver, que les équipées de la chaſte Zizi ne me dégageoient point envers elle, & que j'étois obligé de l'aller arracher au cordelier apoſtat, & de l'épouſer en quelque état qu'elle fût. Quand la compagnie ſe fut retirée, je me rappellai le compliment qu'il avoit adreſſé à madame de Montrozai. Je fus extrêmement inquiet qu'il ne la ſoupçonnât d'être l'héroïne de mon hiſtoire : mais je n'eus garde de fortifier ſes conjectures, s'il en avoit, en lui demandant ce qu'il avoit voulu dire.

CINQUIEME

CINQUIEME SOIRÉE.

LE temps avoit été si peu sûr toute la journée, que nous résolûmes de faire notre promenade dans le jardin de madame de Crémailles, chez qui la société étoit. Après le jeu nous fîmes quelques tours d'allées, & bientôt nous gagnâmes un cabinet de vitrage qui étoit à l'extrémité du jardin. La comtesse tira un cahier de papier, & dit : quoique mon mariage soit le dénouement de l'histoire que vous allez entendre, j'y tiens un si petit coin, & j'y fais un rôle si court & si peu intéressant, qu'à peine y sera-t-il question de moi. J'y viens comme ces acteurs qui tombent des nues, pour terminer l'intrigue d'une pièce difficile à dénouer. C'est donc purement l'histoire de mon mari, il l'écrivit peu de mois avant sa mort, ainsi c'est lui que je vais lire, & que vous allez entendre.

HISTOIRE
DU COMTE DE CREMAILLES.

LES dissipations de mon bisaïeul & de mon aïeul, avoient si fort dérangé notre maison, qu'ils ne laissèrent à mon père & à un autre fils, que les titres & les illustrations de leurs ancêtres. Mon oncle prit le parti de l'église, où il fit son chemin. Mon père alloit traîner dans la misère, un nom qui est sans contredit l'un des plus beaux du royaume. Il trouva encore moins honteux de l'étayer, en épousant la fille d'un homme d'affaires; il eut cependant beaucoup de peine à s'y déterminer. Il n'en étoit pas dans ces temps-là comme aujourd'hui, où les plus grandes maisons se sont déshonorées, à l'envi, par l'alliage de la plus vile roture. Peu de seigneurs avoient encore osé franchir ce pas. Mon père s'y vit condamné. Les financiers n'étoient pas gâtés comme ils le sont présentement; & plus ces mésalliances étoient rares, plus on faisoit bien son marché. Celui de mon père fut autant avantageux qu'il pouvoit l'être. L'homme d'argent dont il rechercha la fille, étoit en possession de toutes

les terres de mes pères, il les avoit acquiſes des créanciers. Il avoit hardiment fait prendre notre nom à ſon fils, qui, à la vérité, ne le porta pas long-temps : ſes airs impertinens lui attirèrent une méchante affaire, dans laquelle il laiſſa la vie. Le financier n'ayant donc plus qu'une fille, en faveur de l'honneur que lui faiſoit mon père, le remit, par contrat de mariage, en poſſeſſion de tous les domaines qui nous avoient appartenus, & ſans être obligé de les reſtituer en cas que ſa fille vînt à mourir ſans enfans. Cette dernière clauſe devint inutile, puiſque dix mois après le mariage, elle mit au monde deux fils, dans la terre dont je porte le nom. Je fus jugé le puîné, & tous les ſoins & toutes les attentions ſe tournèrent du côté de mon frère. On avoit fait venir une nourrice de Paris, à qui on le livra dès l'inſtant de ſa naiſſance, & je fus remis à une groſſe payſanne, dont le mari étoit jardinier du château. Je n'ai pas à me plaindre du choix, puiſque je tiens de la jardinière cette conſtitution forte & vigoureuſe que j'ai toujours eue. Dès que ma mère pût ſupporter le carroſſe, elle prit la route de Paris avec mon père, mon frère & ſa nourrice. On chargea, en partant, le procureur fiſcal, de me faire ſuppléer les cérémonies du baptême, & de choiſir qui il

voudroit pour me tenir ſur les fonds. J'eus pour parrain le bailli, & la procureuſe fiſcale pour marraine. Je fus remis à cette dernière au ſortir de nourrice; ſa mémoire & celle de ſon mari me ſeront toujours chères, en reconnoiſſance de toutes les marques de tendreſſe que j'ai reçues de ces honnêtes gens. Ils n'étoient pas l'un & l'autre ſans une certaine éducation. Le procureur fiſcal avoit fait quelques études, & ſa femme étoit nièce d'un curé du lieu. Ils m'élevèrent de leur mieux, mais toujours avec une douceur extrême. Je partageois leur amour avec un fils & une fille; je ne ſais même ſi je n'en avois pas la plus grande partie. A l'âge de ſix ans & demi, un valet-de-chambre vint m'arracher de leurs bras. Ils ſe montrèrent bien ſenſibles à cette ſéparation, je ne le fus pas moins. On me fit traverſer Paris, & j'allai deſcendre chez la femme du valet-de-chambre; je n'y reſtai qu'autant de jours qu'il en fallut, pour me faire un petit équipage ſimple & modeſte. Je n'y vis perſonne; mon père étoit à la guerre, & ma mère n'eut pas la curioſité de me voir, cela auroit pu la diſtraire de l'amitié qu'elle prodiguoit à mon frère. Il avoit été nommé par feue Madame, & par le prince ſon fils, depuis régent du royaume. Dès que je fus

habillé, je fus conduit chez les barnabites de Montargis; on choisit sans doute ce collége pour éviter la dépense d'un précepteur & d'un domestique, dont on n'auroit pu se dispenser dans un de ceux de Paris. Enfin j'étois destiné à faire par-tout & en tout un rôle de cadet.

Je fis d'assez bonnes études chez les pères barnabites. J'en sortis à la fin de ma rhétorique, j'avois plus de quatorze ans, & j'arrivai à Paris & chez mes parens. C'étoit la première fois que je les voyois; je m'attendois à des caresses de leur part, mais elles n'étoient que pour mon frère. Je ne sais comment j'avois encouru la disgrace de ma mère, elle m'en donna des marques dès que je parus devant elle. Mon père m'embrassa tendrement: mais elle débuta par me trouver l'air gauche & emprunté. J'étois habillé simplement, elle me relégua dans un coin d'appartement, où quelquefois mon père me venoit voir, comme à la dérobée. Ordinairement ces mariages disproportionnés pour la condition, sont sujets à de fâcheux retours, dont une femme est toujours la victime. Il en étoit tout autrement chez mes parens. Ma mère avoit absolument subjugué mon père; il est vrai que la guerre, dont il étoit incessamment occupé, l'empêchoit de penser à secouer

un joug dont peut-être il ne s'appercevoit pas. Pendant quinze jours que je reſtai à l'hôtel, je n'eus d'autre compagnie qu'un religieux; il avoit ordre de me faire venir de la vocation pour l'état eccléſiaſtique, il voulut m'en donner pour le monaſtique; mais comme il déſeſpéra bientôt de m'amener à ſon point, il ſe contenta de me préparer à recevoir la tonſure: je la reçus des mains de mon oncle; c'eſt ce frère de mon père, que j'ai dit qui avoit embraſſé le parti de l'égliſe; il étoit devenu évêque de..... Il étoit à Paris pour une aſſemblée du clergé, & il logeoit chez mon père. Il me nomma auſſi-tôt à un canonicat de ſa cathédrale qui venoit de vaquer, & quelques jours après, à un prieuré de cinq cents écus: ainſi j'eus de quoi payer ma penſion au collége des Graſſins, où je fus mis dans l'obſcurité; & je n'eus pas fini ma philoſophie, que j'avois déja pour plus de cinq mille livres de revenu en bénéfices.

Mon oncle avoit été rappellé à Paris par un procès qu'il avoit contre des moines; il venoit de triompher de toutes leurs chicanes, & il n'attendoit que l'expédition de ſon arrêt pour s'en retourner. Ma philoſophie étoit faite, & il devoit m'emmener avec lui, au grand contentement de ma mère, qui n'avoit rien tant

à cœur que de m'éloigner d'elle. Elle fut cependant obligée de me recevoir pendant que mon oncle achevoit de terminer ſes affaires ; & le temps que je paſſai ſous ſes yeux ne contribua pas à m'en faire aimer davantage : mon oncle la gênoit, elle n'oſoit donner devant lui un libre cours à toute l'indifférence, pour ne pas dire à l'averſion qu'elle avoit pour moi ; il lui avoit pluſieurs fois remontré l'injuſtice & les conſéquences de cette partialité. On peut bien croire que je n'aimois pas beaucoup mon frère : des airs inſolens, que la faveur où il étoit l'avoient autoriſé à prendre avec moi, me révoltoient inceſſamment ; ſur-tout depuis qu'un jéſuite avoit été aſſez peu courtiſan, pour dire à la comteſſe, en ma préſence & en parlant de moi, que le ſacrifice qu'elle faiſoit ſeroit fort agréable à Dieu ; puiſqu'à l'exemple d'Abel, elle lui conſacroit ce qu'elle avoit de mieux. On peut juger ſi ſon compliment fut agréable ; il ſervit à me faire haïr davantage ; mais en même-temps à me faire ouvrir des yeux de rival ſur mon frère. Il n'avoit à la vérité ni beauté ni figure, ce qui pouvoit venir d'une ſanté frêle qu'il tenoit de ſa nourrice. Je le trouvai horrible, & je me regardai comme un Adonis. Je fus encore plus mécontent de ſon eſprit, & je me demandai

pourquoi il plaisoit tant à mon préjudice, quoique je me parusse valoir mieux en tout sens. Je cherchai l'occasion de me venger, en mortifiant sa vanité ; & je ne la cherchai pas longtemps. Un jour que nous étions tous les deux chez ma mère, las apparemment de m'y voir, ou peut-être seulement pour faire le mauvais plaisant, il me demanda de quel saint on faisoit ce jour-là l'office dans mon bréviaire ; je fus piqué au vif de la raillerie. De saint Achile, lui répondis-je froidement, d'un pauvre saint, que sa mère tenoit parmi des femmes, de crainte qu'il ne gagnât un rhume à l'armée. On étoit en guerre, mon frère étoit mousquetaire, il étoit même question de le placer, & malgré les lettres de mon père, ma mère l'avoit empêché de faire la campagne, ainsi le trait étoit foudroyant. Je fus renvoyé sur le champ dans mon appartement, avec ordre de ne pas reparoître. Je voulus murmurer quelques mots d'excuses ou de plaintes, mais ils ne furent point entendus ; il fallut me retirer. Mon oncle, en rentrant le soir, débuta par me faire une vigoureuse réprimande, sur le manque de respect que j'avois eu pour la comtesse ; elle s'étoit plainte à lui, & elle lui avoit paru outrée d'une insulte que je lui avois faite. Je lui racontai la chose telle qu'elle étoit, & il ne put s'empêcher

de rire de ma vivacité : mais il ne lui fut pas poſſible d'adoucir ma mère ; elle refuſa même de recevoir mes adieux, quand je partis huit jours après. Il eſt vrai que je ne voulus jamais me ſoumettre à demander pardon à mon frère. Nous arrivâmes en peu de jours à la ville épiſcopale de mon oncle ; je la trouvai charmante, quoiqu'elle fût fort peu de choſe. Le peu d'agrément que j'avois eu chez mes parens, & les douceurs que j'éprouvois chez l'évêque, ne me permettoient pas de regretter Paris. Je trouvai quelques gens d'eſprit & de mérite dans la ville, même dans le chapitre : mais le goût que j'avois pour l'étude, rempliſſoit la plus grande partie de mon loiſir. Je fis mon ſtage de chanoine ; &, quand il fut fini, mon oncle me mena à une fort belle maiſon de plaiſance qu'il avoit à quelques lieues de la ville ; elle dépendoit de l'évêché, & il l'avoit conſidérablement augmentée & embellie. Ce fut là que je me donnai tout entier aux belles-lettres, que le jargon barbare de la philoſophie m'avoit fait perdre de vue. Me voici arrivé au moment critique, à cet inſtant qui a fait le bonheur & le malheur de ma vie.

Un matin, au lever de l'aurore, je me promenois dans le parc un livre à la main. J'apperçus, à deux pas de moi ſur un banc, un

jeune cavalier qui dormoit profondément, une petite valise de cuir lui servoit d'oreiller; je fus un peu étonné de cette rencontre : mais comme je n'ai jamais été timide, je me plaçai sur un autre banc vis-à-vis, où je résolus d'attendre qu'il se réveillât. Ce début d'aventure sentoit un peu le roman, & j'en avois beaucoup lu. Je m'enfonçai dans mille rêveries, & j'eus tout le temps de promener mon imagination d'idées en idées; car ce ne fut qu'après deux grandes heures que je le vis secouer son sommeil. De couché qu'il étoit, il s'assit, & je vis un jeune homme aussi beau que l'on puisse représenter l'amour. J'examinai son réveil; il leva au ciel, en soupirant, les plus beaux yeux du monde. Je courus à lui entraîné par je ne sais quel mouvement. Charmant inconnu, lui dis-je, à quelle aventure, je crains de dire à quels malheurs, dois-je le plaisir de vous voir dans ce parc ? Ne craignez point de m'honorer de votre confiance, votre figure me prévient pour vous d'un sentiment de la plus vive amitié. Vous êtes ici en sureté, ces lieux appartiennent à l'évêque de..... mon oncle, & je suis en état de vous y offrir un asyle. Mon abord, auquel il ne s'attendoit point, l'avoit surpris & interdit, mon compliment le rassura peu-à-peu. Il me regarda alors avec des

yeux mouillés de larmes qu'il vouloit retenir. Monsieur l'abbé, me répondit il, votre générosité ne me permet pas de différer à vous confier mes peines & à mettre en usage vos secours. Vous voyez en moi un malheureux objet de l'inimitié de ses parens; tout ce que je sais d'eux, c'est que ce sont des gens de qualité. Dès ma plus tendre enfance, je me suis trouvé dans un collége de province, sous le nom qu'il leur a plu de me donner. On m'y a fait entendre, dès que j'ai eu l'âge de raison, qu'il falloit que je me dévouasse à l'état ecclésiastique; & l'éloignement invincible que je me suis toujours senti pour ce parti, me fit prendre celui de ne rien apprendre dans mes études: je m'imaginai que mon ignorance deviendroit un obstacle insurmontable à la vocation qu'on s'efforçoit de me faire venir. Mais je me trompois, la persécution des personnes autorisées par mes parens, n'en est devenue de jour en jour que plus grande; & elle est montée à un point, que pour m'en délivrer, je me suis sauvé depuis trois jours du collége où j'étois. Le peu d'argent que j'avois, m'a fourni le moyen de me faire voiturer jusqu'à.... où, m'ayant manqué tout-à-fait, j'ai pris la résolution de marcher à pied, tant que la providence me laisseroit de la force & de la vie.

Ses larmes coulèrent alors plus abondamment. La conformité de sa situation à la mienne acheva de lui gagner mon cœur. Je mêlai mes pleurs aux siens : hélas ! lui dis-je, vous n'êtes pas le seul qui ayez des parens dénaturés. Je le priai de se consoler, & je lui répétai qu'il avoit trouvé un asyle & un ami qui ne lui manqueroient jamais. La crainte qu'il n'eût quelque besoin, me le fit promptement mener au château ; je me chargeai de sa valise.

Mon oncle étoit dans son lit travaillé de la goutte ; ainsi j'eus tout le temps de forger avec mon nouvel ami un roman, pour l'annoncer de façon qu'il ne pût être reconnu ni soupçonné. Je le conduisis dans ma chambre : voilà, lui dis-je, en lui montrant l'un des deux lits qui y étoient, où vous coucherez. Il parut fâché de coucher si près de moi, il m'assura qu'il m'incommoderoit la nuit : je fus sourd à toutes ces considérations, & il fallut qu'il se déterminât à accepter le parti, du moins pour le moment. L'histoire que je forgeai, fut qu'il se diroit fils d'un gentilhomme irlandois, qu'il ajouteroit, qu'il avoit étudié avec moi aux Grassins, & que je l'avois fort invité à venir me voir pendant les vacances. Rien n'étoit plus naturellement imaginé ; je lui donnai le nom de Mackarti, que tant d'irlandois portent ; &

J'allai le préſenter à mon oncle, qui fut charmé de ſa phyſionomie, & qui lui ſut bon gré de m'être venu voir: le prélat même s'excuſa de n'être pas en état de lui faire bonne compagnie; je m'en chargeai, & nous devînmes tous les jours plus inſéparables. Je ne fus pas longtemps ſans m'appercevoir qu'il avoit infiniment d'eſprit, & qu'il l'avoit fort orné. Nous fîmes les plus beaux projets d'études; mais des diſtractions continuelles, qui nous ſurvenoient de part & d'autre, les empêchèrent d'être fort fructueux. Mon oncle n'étoit pas moins enchanté que moi de cet aimable hôte; il le prit tellement en affection, que je n'eus pas plutôt dit que mon ami devoit inceſſamment prendre le petit collet, qu'il lui promit le premier bénéfice qui vaqueroit dans ſa cathédrale. Mackarti répondit comme il le devoit à la politeſſe de mon oncle, & il ajouta qu'il n'attendoit, pour prendre la tonſure, que ſes papiers de Dublin. Le bon évêque s'offrit de lui faciliter les moyens de les avoir par les miniſtres, ou du moins de s'en paſſer, comme il ſe pratiquoit ſouvent, diſoit-il, à l'égard des réfugiés catholiques. Il lui réitéra tous les jours les mêmes offres de ſervices. Nous paſsâmes ainſi, Mackarti & moi, deux grands mois toujours plus charmés l'un de l'autre.

Cependant le temps auquel je devois retourner à Paris, pour faire ma théologie, approchoit: mon ami me parut inquiet de son sort; je lui dis de ne s'en point mettre en peine, que le mien ne pouvoit que s'améliorer; mais que tel qu'il étoit actuellement, je le partagerois avec lui, & qu'il étoit assez bon pour nous suffire à tous les deux; qu'il viendroit demeurer avec moi à Paris dans un petit collége, qu'il auroit sa chambre dans mon appartment, & je lui jurai de ne le jamais abandonner. Il parut content de mes assurances, & il y répondit avec de grands témoignages de reconnoissance. Le dessein de mon oncle étoit de me reconduire lui-même à Paris, où il n'étoit jamais deux ans sans aller: mais sa goutte, qui l'avoit repris, & qui le tenoit au lit, le détermina à envoyer arrher deux places au carrosse de voiture qui partoit de sa ville épiscopale. Nous allâmes prendre congé de lui dès le matin, la veille de notre départ, il voulut nous voir déjeûner; il enchérit encore dans ces derniers momens sur toutes les amitiés qu'il avoit faites jusqu'ici au faux irlandois; il lui fit présent d'une petite montre d'or, qu'il le pria de garder pour l'amour de lui; il lui renouvella les promesses d'un canonicat, & il nous embrassa l'un & l'autre à plusieurs repriſes. Il

m'aimoit tendrement ; & quoiqu'il me permît la pleine & entière jouiſſance de mes bénéfices, il ne laiſſa pas de me donner encore un roûleau de louis, en m'exhortant cependant à en faire un bon uſage ; il n'y eut pas juſqu'à mon laquais qui n'eût part à ſes largeſſes. Les bontés que j'avois toujours éprouvées de la part de mon oncle, me l'avoient rendu extrêmement cher, mais j'étois tranſporté de celles qu'il avoit eues pour mon ami. C'étoit véritablement un homme de bien que cet évêque, quoique le peu de fortune de ſa maiſon eût été ſa ſeule vocation à l'état eccléſiaſtique. Nous le quittâmes enfin, nous montâmes dans ſon carroſſe, & nous arrivâmes ſur le midi à S.... dans ſon palais épiſcopal, afin de prendre le lendemain matin la voiture publique. Il nous avoit chargés d'aller deſcendre chez le doyen de ſa cathédrale, & de faire enſuite deux ou trois autres viſites chez les principaux de ſon chapitre ; mais un preſſentiment inconnu m'inſpira de dîner tête à tête avec mon ami, & de n'aller voir le doyen & les autres que ſur le ſoir.

Depuis les nouvelles offres de ſervices que j'avois faites à Mackarti & les aſſurances de ne le jamais abandonner, je m'étois apperçu que ſa tranquillité étoit revenue peu-à-peu ; je lui avois même trouvé des momens de

gaieté : mais il me parut ſombre pendant tout le repas ; je voulus lui demander raiſon de cette nouvelle triſteſſe dès que nous fûmes ſeuls ; & au lieu de me répondre, j'appercus que ſon viſage changeoit, il devint dans un inſtant tout violet. Je ne ſais pourquoi je n'appellai pas du ſecours, je me contentai de le déboutonner, & de détacher le col de ſa chemiſe. Ciel ! que vis-je ! la plus belle gorge du monde. A cet objet ſurprenant, je devins immobile : mais l'état dans lequel je voyois auprès de moi, dirai-je mon ami, rappella au plus vîte mes ſens, pour me donner tout entier au ſoulagement d'une perſonne, pour qui de la plus tendre amitié j'avois paſſé ſur le champ au plus violent amour. Mes ſoins empreſſés la firent bientôt revenir à elle : mais ſes beaux yeux s'inondoient d'un torrent de larmes à meſure qu'elle reprenoit l'uſage de ſa raiſon. A la vue du déſordre où elle étoit : Qu'allez-vous penſer de moi, me dit-elle d'une voix entrecoupée de ſanglots ? Vous penſiez avoir fait en moi l'acquiſition d'un ami digne de vous, & vous trouvez une malheureuſe, de la vertu de laquelle vous ne ſauriez former que des ſoupçons déſavantageux, & qui doit vous paroître indigne même de votre compaſſion. Je ſuis perſuadée que depuis un inſtant que vous

vous ſavez que je ſuis une fille, votre imagination s'eſt promenée au loin dans ma vie, & qu'elle a forgé & m'a prêté mille aventures extraordinaires; quelques ſoient les idées qu'elle a produites, je ne dois plus m'en plaindre; rien n'eſt plus naturel à penſer d'une fille de mon âge, que vous avez trouvée la nuit dans des lieux inconnus, & ſous des habits d'homme. Pendant qu'elle ſe déſeſpéroit ainſi, je la conſolois par tout ce que l'amour pouvoit m'inſpirer de plus tendre. Raſſurez-vous, lui diſois-je, vous êtes trop belle pour n'être pas extrêmement vertueuſe. Non-ſeulement vous n'avez point perdu en moi un ami, mais vous y trouvez en même-temps un amant, ou plutôt je l'ai été dès le premier moment que je vous ai vue. J'ai dû reconnoître l'amour à la violence des ſentimens qu'il m'a fait naître, à mille inquiétudes, au déſir d'être toujours auprès de vous, & à la crainte de m'en voir ſéparé: l'amitié eſt quelque choſe de plus tranquille & de moins tumultueux. Je voulus lui faire mille ſermens de lui être éternellement attaché: attendez, m'interrompit-elle, pour les faire, que vous me connoiſſiez & que vous jugiez ſi j'en ſuis digne. Vous allez apprendre des malheurs qui ne finiront pas ſitôt; j'en vois un déluge prêt à m'inonder. Chaque inſtant que

je demeure avec vous, à préſent que j'en ſuis connue, eſt un crime, & je vois qu'il m'eſt impoſſible de me paſſer de votre ſecours, à moins de m'aller remettre à la merci de mes cruels parens : Pouvez-vous, repris-je, vous alarmer comme vous faites, quand je vous adore ! Ah ! c'eſt cet amour, reprit-elle à ſon tour, qui met le comble à mes maux. Non, ma chère amie, qu'il ne vous alarme point; quelque violent qu'il ſoit, je ſaurai toujours le retenir dans le reſpect le plus ſcrupuleux. Je ne vous propoſe plus, ajoutai-je, de venir demeurer avec moi : il faut ſe réſoudre à ſe ſéparer de vous; je vous aime trop pour n'être pas extrêmement ſenſible à cette ſéparation : mais votre honneur l'exige, & je ſuis auſſi jaloux que vous de votre réputation. Vous continuerez d'être mon ami Mackarti juſqu'à Paris. Là vous deviendrez ma ſœur, je vous donnerai des habits convenables à votre ſexe, & je payerai votre penſion dans quel couvent il vous plaira de choiſir. Ne craignez point de devoir quelque choſe à un amant : s'il y a de la honte à recevoir des préſens des mains de l'amour, ce n'eſt que quand il eſt compagnon du crime, ou qu'on peut ſoupçonner qu'il a pour objet de le devenir. Mes dernières paroles la raſſurèrent. Oui, me dit-elle, je connois trop votre cœur & votre vertu pour craindre

de continuer à vous avoir des obligations : mais connoiſſez-moi autant que je me connois.

Je fus arrachée du ſein de ma nourrice, & portée à l'abbaye de.... à deux lieues de.... ſous le nom d'Aglaë de Vauxfleurs. J'ai paſſé près de quinze ans dans cette maiſon, ſans avoir jamais vu aucuns de mes parens, & ſans avoir jamais entendu parler d'eux. Dès mon enfance j'ai été ſenſible à cet oubli de leur part; & mon chagrin s'en renouvelloit toutes les fois que les autres petites penſionnaires voyoient leur famille, ou en apprenoient des nouvelles; car, quoique j'euſſe gagné l'amitié de toutes, & qu'elles ne manquaſſent jamais de me faire part des douceurs qu'elles recevoient, elles empoiſonnoient leurs faveurs en me diſant : pourquoi donc tes parens ne t'envoyent-ils rien? Eſt-ce que tu n'en as point? Je me retirois auſſi-tôt, & j'allois dévorer ma douleur dans quelque lieu obſcur, ou plutôt l'abreuver de mes larmes. Là, réfléchiſſant ſur ce qui pouvoit faire taire la nature dans le cœur de ceux à qui je devois le jour : cruels, leur diſois-je en moi-même, pourquoi me traitez-vous avec tant de dûreté? de quoi ſuis-je coupable envers vous? Je ne vous ai jamais vus ni connus. Ces peines ſe renouvelloient preſque toutes les ſemaines : mais elles devinrent bien

plus vives, il y a environ deux ans. Une religieuse s'avisa de dire à une de mes compagnes que j'étois bâtarde; la pensionnaire en fit diverses confidences, dans la seule vue de m'attirer la compassion des autres; car, à mesure que je fus plus dans les bouches & dans les oreilles de la maison, mes compagnes me prodiguèrent plus leurs caresses. Ces murmures injurieux parvinrent à mes oreilles; je les fis retentir à celles de l'abbesse, qui me répondit, en m'embrassant, qu'elle venoit d'en découvrir l'auteur, qu'elle alloit les faire cesser, & me rassurer de la manière la plus éclatante. Un coup de cloche qu'elle ordonna aussi-tôt eut sur le champ assemblé toute la communauté, les pensionnaires même furent appellées à ce chapitre. Elle l'ouvrit par un discours concis, mais pathétique, autant que la situation où j'étois pût m'y laisser d'attention. Ensuite elle déclara hautement que, loin que je fusse d'une naissance équivoque, il n'y avoit au contraire personne dans sa maison, qui en eût une aussi distinguée: elle authentiqua cette déclaration du témoignage de ses deux assistantes, qui étoient du secret. L'éloignement, ajouta-t-elle, que les parens de mademoiselle de Vauxfleurs semblent avoir pour elle, est presque une preuve suffisante de sa haute qualité. C'est un des vices

des grands d'être insensibles à toutes les douceurs de la nature : ils regardent les sentimens qu'elle inspire chez les autres hommes, comme l'effet d'une naissance bourgeoise, & d'une éducation roturière. Le sang n'a aucune voix pour eux ; du moins ils se font un point d'honneur d'y être sourds. L'abbesse finit par obliger l'auteur du bruit d'avouer sa faute, & de m'en faire réparation sur le champ. Je vis alors s'avancer & tomber à mes genoux une religieuse de près de cinquante ans. Je voulus la relever, mais l'abbesse m'ordonna de la laisser faire sa pénitence. Je reçus la satisfaction de la mère Saint-Sébastien avec plus de douleur qu'elle n'en eut à me la faire ; sur-tout, quand j'entendis que sa pénitence ne se borneroit pas là, & que pendant huit jours elle dîneroit à terre & à genoux, au milieu du réfectoire du pensionnat. Je me jetai à mon tour aux pieds de madame pour l'engager à casser son arrêt, ou du moins à en mitiger la sévérité : mais les gens de communauté sont inexorables. Il est vrai que la politique de la maison demandoit qu'il fût exécuté.

Je fus fort flattée de la découverte que cette aventure occasionna, j'étois sûre d'être légitime, & de plus fille de qualité. Je devins plus chère de jour en jour à mes compagnes ;

& ſi la ſcène qui venoit de ſe paſſer leur avoit donné pour moi plus de conſidération, j'adouciſſois ce que la ſupériorité de ma naiſſance pouvoit avoir de rebutant pour elles, par toutes les prévenances & les bonnes façons dont je pouvois m'aviſer. Je me fis même une amie de la mère Saint-Sébaſtien ; c'étoit une fille de beaucoup d'eſprit, elle ſe piqua de me faire oublier les torts qu'elle avoit eus à mon égard, elle obtint la permiſſion de me donner des principes de la langue latine & de l'hiſtoire ; & comme elle y étoit fort verſée, & que j'avois envie de lui plaire, j'y eus bientôt fait quelques progrès.

J'étois particulièrement liée d'amitié avec mademoiſelle Dring, c'étoit une angloiſe de mon âge, mais née en France : elle étoit fille unique, ſans en être plus avancée ; ſes biens avoient été confiſqués en Angleterre ; ſon père étoit mort à Saint-Germain en Laye ; & ſa mère qui étoit fort belle, & qui à la mort de ſon mari avoit à peine vingt-deux ans, s'étoit remariée. Mademoiſelle Dring avoit à Londres deux oncles paternels, fort riches & ſans enfans ; ils avoient eu la confiſcation de ſes biens, & ils la demandoient pour les lui remettre : mais comme ils faiſoient profeſſion de la religion anglicane, ſa mère n'avoit eu garde de la leur

envoyer : c'étoit même pour les dépayser qu'elle l'avoit cachée dans l'abbaye, où son plan étoit fait de la consacrer à Dieu, afin d'être sûre que sa foi ne souffriroit point d'atteinte. Mademoiselle Dring est grande, parfaitement bien faite ; & si sa beauté n'est pas absolument régulière, elle n'a pas aussi la fadeur qui semble inséparable de l'extrême blancheur. Ses yeux, sa gorge, ses mains & ses bras sont les plus belles choses qu'on puisse voir. Elle n'a pas infiniment d'esprit ; cependant, malgré les précautions de sa mère, & toutes celles des religieuses, elle avoit trouvé le secret d'écrire à Londres à ses oncles, de s'en faire connoître, & d'établir une correspondance entre eux & elle. Ils se préparoient même à l'arracher à la clôture qui la menaçoit.

Le deux du mois de juillet dernier, madame l'abbesse me fit appeller dans son appartement. Là elle me déclara que l'intention de mes parens étoit que j'entrasse incessamment au noviciat ; elle me lut là-dessus une lettre de ma mère qui ordonnoit ainsi de mon sort, & qui hâtoit le moment du sacrifice. Je n'avois aucune connoissance du monde, & je m'étois dit depuis long-temps qu'on en viendroit là ; je m'étois même préparée à subir, de bonne grace, un joug auquel il ne me paroissoit pas possible de me

ſouſtraire : cependant je fus plus ſaiſie que je ne le parus du compliment de l'abbeſſe. Toutes les fois que je l'avois vue depuis la pénitence de la mère Saint-Sébaſtien, je n'avois rien épargné pour l'engager à me tranquilliſer ſur mes parens, en me les nommant : mais elle & ſes aſſiſtantes s'étoient toujours obſtinées à ſe taire; elle m'avoit ſeulement promis de me les nommer un jour; mais que juſqu'à ce moment, il ne lui étoit pas permis de parler. Je crus que ce moment étoit arrivé, quand on me parla du noviciat; je priai qu'on me laiſsât voir la lettre de ma mère, mon but étoit d'y trouver ſon nom, mais l'abbeſſe l'avoit déchiré; j'y lus ſeulement à l'endroit de la ſouſcription *la comteſſe de....* Qu'attendez-vous, lui dis-je, madame, pour m'apprendre le nom de ceux à qui je dois le jour ? Elle me remit impitoyablement après ma priſe d'habit. Je les aurois conjurés par la lettre la plus touchante de me permettre de les voir ſeulement une fois, avant de conſommer le ſacrifice auquel ils me dévouoient : mais les volontés de ma mère étoient ſi sèches & ſi préciſes, que je me flattois en vain de l'attendrir ſur mon ſort. En quittant l'abbeſſe, je me retirai dans ma cellule pour m'occuper de mon malheur, je veux dire, pour pleurer; c'eſt toute la reſſource d'une pauvre fille qui ſe trouve

dans l'abandonnement universel où j'étois. Ensuite je pris mon parti, je m'étudiai à paroître contente, & j'en vins si bien à bout, que tout le monde y fut trompé. Je n'en souffrois que davantage. Dring me surprit le jour même, en larmes, dans un enfoncement du jardin ; elle m'en demanda le sujet ; je n'avois rien de caché pour elle, je le lui confiai. Tu es bien bonne, me dit-elle en souriant, de t'attrister d'un mal auquel on peut trouver un remède. Elle m'ajouta qu'on lui avoit fait la veille le même compliment, mais qu'elle n'en avoit pas reçu la moindre altération, parce qu'elle s'y attendoit tous les jours : qu'elle savoit qu'on ne pourroit jamais nous faire religieuses sans notre consentement, qu'ainsi nous serions toujours maîtresses de notre sort ; que le pis qui pouvoit nous arriver, étoit d'attendre notre liberté du temps. Qu'à l'âge de vingt-cinq ans, nous serions en droit de nous faire ouvrir les portes, & moi d'obliger l'abbesse à me nommer mes parens. Mais peut-être, me dit-elle tendrement, le ciel nous offrira bientôt le moyen de rompre nos fers & de sortir de cet affreux esclavage. Je t'avertis que j'y travaille & pour toi & pour moi. Je la remerciai de ce que son amitié lui faisoit faire, & ce fut pour lors qu'elle me confia, qu'elle entretenoit un commerce par lettres

avec ſes oncles de Londres, qu'elle alloit leur écrire dans le moment pour les preſſer de venir l'arracher du couvent, qu'elle me mettroit du voyage, & qu'elle partageroit toujours ſa fortune avec moi. Je lui fis part des alarmes de ma conſcience, à cauſe de la religion qu'on profeſſe en Angleterre; mais elle les diſſipa en m'aſſurant qu'elle mourroit plutôt de mille morts que de s'écarter de la foi catholique; que rien ne nous empêcheroit d'y vivre toutes deux dans un pays de liberté, & que peut-être ferions-nous là des œuvres agréables à Dieu. Tels étoient les entretiens que nous avions, tous les jours, Dring & moi. Trois ſemaines après elle me montra une lettre, où l'un de ſes oncles lui mandoit qu'il envoyoit un valet-de-chambre & un poſtillon pour nous enlever & pour nous conduire juſqu'à Londres. Cette nouvelle me combla de joie, je vous l'avoue, & je ne fus plus occupée que des préparatifs de notre fuite. Notre plan étoit que nous nous ſauverions traveſties en cavaliers. J'avois un petit collier & des boucles d'oreilles de peu de valeur, c'étoit la ſeule choſe que mes parens m'euſſent donnée depuis mon entrée au couvent; j'avois outre cela, une petite bague qu'une penſionnaire de mes amies m'avoit laiſſée en ſortant; c'étoit-là toutes mes richeſſes, je les remis à Dring pour faire mon équipage,

il fut bientôt prêt. J'attendois avec impatience, & je hâtois par mes vœux notre ſortie du couvent : mais la nuit qui la précéda fut pour moi une nuit de troubles. Mille réflexions, mille craintes agitèrent mon eſprit, tantôt je m'imaginois qu'on voudroit m'obliger à quitter ma religion, je prévoyois tous les aſſauts que j'aurois à ſoutenir pour cela ; je ſuis sûre, me diſois-je, que j'en ſortirai toujours victorieuſe : mais je m'aliénerai infailliblement les parens de Dring. Que deviendrai-je, s'ils m'abandonnent, ou ſi mon amie vient à ceſſer de l'être ? Je ſerai tranſplantée dans un pays étranger, ſans amis, ſans connoiſſances, ſans parens, ſans reſſources. Outre ces ſujets de frayeur qui n'étoient que trop bien fondés, mon eſprit s'en forgeoit qui n'avoient aucune vraiſemblance. Le riſque d'être arrêtés ſur la route ſe joignant à toutes ces craintes, je me levai, abſolument déterminée à reſter dans le couvent, expoſée plutôt à tout ce que la providence décideroit de mon ſort : je courus à la chambre de Dring, pour retirer ma parole ; mais elle eut l'art de diſſiper mes alarmes par les nouvelles aſſurances de ſon amitié ; & le voile qu'elle me fit voir comme ſuſpendu à un fil ſur ma tête, acheva de triompher de ma réſolution. J'employai à faire ma valiſe tout le temps que je pus paſſer ce jour-là

dans ma cellule, & j'attendis le soir avec les inquiétudes que vous pouvez penser; mais ce n'étoit plus que celles de me voir hors de la maison.

Quoique notre projet eût été conduit avec tout le secret & toute la circonspection imaginables, il falloit si peu de chose pour le déconcerter, que je tremblois de tout ce que j'entendois, & même de ce que je n'entendois pas : mais ma frayeur fut au dernier période à l'issue du souper. Notre arrangement étoit de paroître un instant à la récréation, ensuite d'aller nous travestir, & d'escalader les murs du jardin, pendant que l'on seroit à la prière. Mais une converse vint avertir Dring & moi que madame vouloit nous parler dans son appartement. Nous fûmes l'une & l'autre accablées de ce coup, nous nous regardâmes à demi-mortes, & nous étions dans le plus affreux état, quand nous parûmes devant l'abbesse; j'hésitois déja si je ne me jetterois point à ses pieds pour lui demander grace, mais nous en fûmes quittes pour la peur; elle ne vouloit que nous faire lire la vie d'une sainte religieuse; nous nous en acquittâmes tour-à-tour, & nous nous offrîmes à venir tous les soirs lui faire une semblable lecture; elle nous embrassa & nous renvoya. Nous volâmes à nos cellules, & nous fûmes bientôt travesties

en cavaliers : nous fîmes un paquet de nos hardes de filles, que nous jetâmes en descendant dans un vieux puits, qui étoit dans un coin du jardin. Le soleil sembloit favoriser notre entreprise, il s'étoit couché ce jour-là plutôt qu'à l'ordinaire, & le temps avoit été extrêmement couvert depuis le matin. On étoit à la prière, & à un signal dont Dring étoit convenue, nous vîmes bientôt paroître sur le mur deux hommes qui nous aidèrent à l'escalader. Une chaise à deux places étoit au-dessous, nous y trouvâmes nos chapeaux & nos épées, & nous y montâmes avec nos petites valises en toute diligence. L'un de nos deux hommes monta un cheval de main, l'autre devoit conduire notre équipage. Nous nous recommandâmes à Dieu, mon amie & moi, comme si notre entreprise avoit dû tourner à sa gloire. Notre chaise s'envola avec une rapidité étonnante, & apparemment par des chemins détournés, & tous les chevaux qu'on nous fournit sembloient autant de zéphyrs par leur vîtesse.

Nous étions déja fort éloignés, le lendemain sur les neuf heures du matin, quand nous jugeâmes à propos de prendre un peu haleine, & de nous arrêter dans une hôtellerie. Celui de nos deux hommes qui avoit mené la

chaise étoit un laquais fort adroit, il monta à notre appartement & nous tailla les cheveux pendant qu'on nous apprêtoit un léger repas. Nous nous mîmes à table, le valet-de-chambre y prit place; & quoique l'extrême diligence dont nous avions besoin, m'eût dû faire passer par-dessus son impertinente familiarité, je trouvai étrange que du moins il n'en eût pas demandé la permission. Dring, à qui j'en dis deux mots, me rit au nez; alors je jetai pour la première fois les yeux sur ce valet si apprivoisé, & je reconnus, malgré un équipage tout-à-fait baroc, l'abbé de Gaudigny neveu de notre abbesse. Mon amie & lui s'aimoient & ne passoient à Londres que pour s'épouser. Je fus extrêmement scandalisée & encore plus irritée de ce qu'ils m'avoient mise dans leur complot, je m'exhalai en remontrances pour l'abbé: mais il n'en tint pas plus de compte que Dring de mes reproches. Peignez-vous, monsieur, le désespoir d'une jeune personne aussi cruellement trahie. J'étois trop instruite pour ne pas voir qu'ils ne pourroient pas se marier sans embrasser le protestantisme, puisque l'abbé étoit dans les ordres. Il s'efforça en vain de me rassurer, en me jurant que son but n'étoit autre que d'obtenir du pape une dispense, qui seroit d'autant plus facile à avoir, qu'il étoit entré

dans les ordres extrêmement jeune. Les nouveaux ſermens de Dring ne me tranquillisèrent pas davantage : mais quel parti pouvois-je prendre dans l'état où mon imprudence m'avoit réduite ? Je n'aurois point héſité à m'aller remettre à la diſcrétion de l'abbeſſe, ſi mon couvent n'avoit pas été éloigné, où ſi j'avois eu de quoi m'y faire reconduire. Il fallut donc m'abandonner à ce que la fortune réſoudroit de moi, & continuer à voyager avec eux. Nous nous arrêtâmes de nouveau ſur les neuf heures du ſoir dans une hôtellerie. Quelques libertés que je vis l'abbé prendre avec ſa maîtreſſe, qui ne le repouſſoit qu'avec la plus grande nonchalance, ranimèrent mes reproches ; mais l'un & l'autre le prirent alors ſur un ton ſi haut, que ce fut à moi de faire taire mon zèle. Nous remontâmes en chaiſe ſur les onze heures, nous recommençâmes à courir, & je continuai à me déſeſpérer. La douleur me ſuffoquoit tellement, que vers une heure après minuit, je fus obligée de faire arrêter & de deſcendre. Nous étions dans le milieu d'un bois. L'occaſion ſembla favorable à l'amant & à l'amante pour ſe défaire d'un témoin incommode. Ils ne me virent pas plutôt à terre, qu'ils me jetèrent ma valiſe & mon épée dans le chemin, & s'enfuirent, ſans ſe ſoucier de

mes cris, qu'ils se mirent bientôt hors de portée d'entendre.

Je sentis alors toute l'horreur de ma situation : mais après m'être livrée quelques momens aux idées les plus effrayantes, je me chargeai de ma petite valise, & je repris le chemin par lequel il me parut que j'étois venue : ma résolution étoit d'aller me jeter dans la plus prochaine maison de religieuses, entre les bras de la supérieure, de lui avouer ma faute, & de la prier de s'informer de l'abbesse de . . . . si les circonstances n'étoient pas les mêmes. Je me mis donc à marcher ; mais j'étois si peu accoutumée à cet exercice, à la chaussure que j'avois, & à porter un fardeau, tout léger qu'il étoit, que je n'eus pas fait cent pas hors du bois, que je me trouvai rendue. Cependant, à la foible lueur du jour qui commençoit à percer, je vis que j'étois auprès d'un mur, je me mis à le suivre dans l'espérance qu'il aboutiroit à quelque maison, où je pourrois savoir en quel lieu j'étois. Jamais mur ne fut si long, je m'en croyois à la fin au bout de chaque encognure, & j'en découvrois toujours une nouvelle tirade. Enfin je parvins à une petite porte ; elle étoit heureusement ouverte, j'entrai, & les premiers rayons du jour me firent entrevoir, sous des arbres, un banc où je me jetai.

jetai. La fatigue que je venois d'eſſuyer, & principalement celle de mon eſprit, me firent trouver dans mon accablement un repos que je n'aurois pas dû eſpérer. Mon ſommeil ne pouvoit pas être de longue durée, mes malheurs m'en tirèrent bientôt, & vous fûtes le premier objet que mes yeux rencontrèrent en ſe rouvrant à la lumière. Vous ſavez, monſieur, le reſte de mon hiſtoire, puiſque c'eſt à vous que je dois la conſervation d'une vie que la douleur m'auroit ſans doute ravie, & qu'elle me ravira bientôt infailliblement.

Non, lui dis-je, en me jetant à ſes genoux, j'en veux faire le bonheur. J'ai offert à mon cher Mackarti de partager avec lui ma fortune; mais je l'offre toute entière à ma chère Aglaë: plus je la connois, plus j'eſtime & je reſpecte ſa vertu & ſon mérite; que ne puis-je auſſi-bien vous offrir ma perſonne! l'offre m'en ſeroit bien plus douce, répondit cette adorable fille, que celle d'une couronne: mais quand je pourrois me réſoudre à déranger votre fortune, notre bonheur dépend-il de nous? Non, il dépend de parens, qui ne nous prouveront qu'ils le ſont, qu'en le traverſant: attendons des révolutions du temps qu'il nous rende nos maîtres. Tout ce que je puis vous promettre, c'eſt que ſi le ciel n'a pas réſolu que je ſois à vous, je

ne ſerai jamais à qui que ce ſoit. J'accepte avec confiance les offres que vous m'avez faites de me choiſir un couvent à Paris, & d'y fournir à mes beſoins; je vous dis plus, je conſens à y paſſer pour votre ſœur, & à y recevoir vos viſites; parce que l'épreuve que j'ai faite de votre probité, & de la bonté de votre cœur, m'aſſurent que je n'aurai jamais ſujet de m'en repentir. Commencez, ajouta-t-elle en ſouriant un peu, par ſupprimer des careſſes familières, que vous faiſiez à votre ami Mackarti, & ordonnez qu'on me faſſe un lit ailleurs que dans votre chambre. Je voulus lui répondre que de nouveaux ordres feroient entendre fineſſe à mon laquais; il y entendra ce qu'il voudra, interrompit-elle, mais il faut que cela ſoit; je vous aime trop pour m'expoſer jamais à être obligée de vous haïr. Je ſais combien il m'en a coûté d'inquiétudes pendant le peu de nuits que j'ai couché dans votre chambre au château; depuis que j'en fus éloignée, je n'en ai preſque pas eu moins à dérober à votre connoiſſance, & à celle de vos domeſtiques, le ſecret de mon ſexe. Je me conformai en tout à ſes volontés, & nous arrivâmes à Paris ſix jours après.

J'ignorois dans quel collége on m'avoit arrêté un logement : je devois naturellement aller

descendre chez mon père, & j'étois fort inquiet de ce que deviendroit pendant ce temps-là mon cher Mackarti; je tremblois que les sentimens que ma mère avoit toujours eus pour moi, ne se démentissent; seulement parce que dans la conjoncture présente, son amitié m'auroit été cruelle. Le plan que je trouvai le plus juste, fut de dire à mon laquais d'arrêter le premier fiacre qu'il verroit. J'aurois conduit Mackarti dans un hôtel garni, où je l'aurois déposé jusqu'à que j'eusse pu le rejoindre: mon laquais auroit continué de suivre la voiture pour retirer nos bagages, ainsi il n'auroit pu savoir ce que devenoit mon ami: mais la haine de ma mère rendit toutes ces précautions inutiles. Je n'eus pas plutôt apperçu à une lieue de Paris un carrosse à notre livrée, que je me crus perdu ainsi que ma chère Aglaë; je sentis que je ne pourrois me dispenser de la mener chez mes parens, faute de savoir où la mettre ailleurs; que ma mère feroit plus habile à la démasquer que mon oncle & moi; ou qu'au moins elle voudroit la renvoyer dans le carrosse au collége où j'avois dit que Mackarti demeuroit. C'étoit embarras de tous côtés. Heureusement ce ne fut qu'une fausse alarme; ma mère n'envoyoit son carrosse au-devant de moi, que pour m'écarter de son hôtel. Son

cocher & ſon laquais me dirent, que mon père étoit indiſpoſé, que ma mère s'étoit enfermée avec lui, qu'ils ne voyoient perſonne, & que dès qu'ils ſeroient viſibles on m'enverroit avertir. Ils m'allèrent débarquer au collége de Bourgogne rue des Cordeliers, où ils me laiſsèrent dans un fort joli appartement. A peine fûmes-nous arrivés, que j'envoyai chercher un fiacre pour remener mon ami. J'avois apperçu en venant gagner le collége de Bourgogne, *Hôtel de Crémone garni*, au-deſſus d'une porte de la rue de l'Epéron, & j'avois réſolu ſur le champ d'y loger Mackarti. Nous montâmes dans le fiacre; je prétextai à mon laquais que j'allois le remener à ſon collége, que j'y ſouperois, & je le diſpenſai de nous ſuivre. Je fis effectivement toucher aux Graſſins, nous deſcendîmes même un inſtant chez le portier, où je laiſſai beaucoup de complimens pour le principal, & nous reprîmes le chemin de l'hôtel de Cremone, où nous trouvâmes une chambre. J'y ſoupai avec ma chère Aglaë; & comme je n'étois plus accoutumé à vivre ſans elle, & que c'étoit la première fois que nous nous ſéparions, nous ne nous quittâmes qu'avec une vive douleur. Nous nous donnâmes parole au lendemain pour travailler à la remettre dans l'uniforme de ſon ſexe. Je volai dès le matin

chez elle ; nous fîmes enſemble l'inventaire de ſa valiſe, nous y trouvâmes deux corſets, un jupon & deux chemiſes de femme ; c'en fut aſſez pour m'aider à la faire habiller. J'allai chez une couturière avec le corſet & le jupon, je lui dis que j'étois chargé de faire faire des habits à une de mes parentes qui étoit en province, qu'on m'avoit aſſuré qu'elle étoit aſſez habile pour les faire ſur le corſet & le jupon ; elle me répondit, que tous les jours elle envoyoit des habits à Lyon & ailleurs, à des perſonnes qu'elle n'avoit jamais vues, qui ſe trouvoient faits comme une peinture. Elle avoit une de ſes filles qui ſe rapportoit aſſez bien de taille à mademoiſelle de Vauxfleurs, elle ſervit de modèle. Je promis à la couturière de la venir prendre l'après-dînée, & je courus à d'autres emplettes ; enſuite je revins prendre mon laquais, pour aller m'informer par moi-même de la ſanté de mon père, & me préſenter à ma mère : mais je ne pus paſſer le ſuiſſe, il me dit qu'on ne voyoit point M. le comte, & qu'il n'étoit pas jour chez madame la comteſſe. Je lui étois conſigné, & il avoit ordre de ne me pas faire d'autre réponſe : mon laquais le ſut de celui de ma mère qui étoit venu au-devant de moi ; cela ne me rebuta point, & je continuai mes viſites au ſuiſſe

deux fois le jour. J'envoyai mon laquais me préparer à dîner, pour Mackarti, que j'allois chercher, & pour moi. Nous allâmes l'après-midi chez un marchand d'étoffes, je levai deux habits que nous remîmes à mademoiselle Germain, c'est le nom de la couturière, elle étoit avec nous, & elle promit d'user de toute diligence.

On doit voir que je n'étois pas sans affaires. J'allai le même jour m'assurer d'un couvent pour ma sœur, disois-je, que je faisois venir de province, j'y fis meubler une chambre, je passai à d'autres emplettes; car celles des femmes sont infinies. Quatre jours se passèrent dans ces allées & venues; il est vrai que ma chère Aglaë m'accompagnoit le plus souvent, & qu'au moins nous nous retrouvions à l'heure des repas. Le plus difficile étoit de trouver où & comment la faire changer d'habit, sans que personne entrât dans notre mystère. J'étois bien allé prendre le linge & les autres équipages chez les ouvrières que j'en avois chargées : mais la couturière pressoit, elle devoit le lendemain livrer les habits, & elle demandoit où elle les porteroit; nous avions beau y rêver, nous ne pouvions rien imaginer qui nous tirât d'intrigue. Faute de meilleur expédient, je pris à part mademoiselle Germain, & je lui fis la fausse confidence, que

ces habits étoient pour une demoiselle qui avoit été obligée de se sauver d'Angleterre & de la maison de ses parens, pour cause de religion ; qu'elle étoit arrivée travestie en homme, & qu'elle vouloit reprendre les habits de son sexe ; que je lui serois bien obligé si elle vouloit permettre que cette métamorphose se fît chez elle. Deux louis que je coulai en même temps dans la main de cette femme achevèrent de me la gagner ; elle répondit à ma politesse, qu'elle étoit toute à mon service ; puis souriant, comme quelqu'un qui y entendoit finesse, elle me dit que la demoiselle étoit bien heureuse d'être tombée dans les mains d'un aussi aimable apôtre que moi, qu'elle ne doutoit pas que je ne l'assurasse dans la voie du salut ; elle ajouta qu'elle en voyoit bien d'autres, & qu'elle habilloit plusieurs de ces demoiselles ; elle entendoit parler des nymphes de l'opéra. Je ne m'amusai pas à détruire toutes les idées qu'elle se faisoit, & je la quittai. Nous nous estimâmes le soir fort heureux d'avoir trouvé cet arrangement. Le lendemain sur les dix heures je me rendis chez mon cher Mackarti, qui alloit cesser de l'être ; il prit congé de l'hôtel de Crémone, & nous roulâmes chez mademoiselle Germain ; j'y avois fait porter dès le matin une grande malle, où il y avoit beaucoup d'ajustemens de femme.

La couturière nous attendoit, il nous en fallut essuyer mille complimens; ils firent rougir mademoiselle de Vauxfleurs, qui voyoit que l'imagination de cette femme travailloit. Elle nous fit entrer dans une chambre assez propre, où je laissai ma chère Aglaë changer d'équipage en liberté. Dès qu'elle put être vue je rentrai, elle enveloppa son visage d'une coiffure négligée; je la vis essayer ses deux habits qui se trouvèrent faits à ravir, ainsi qu'un déshabillé d'indienne que je lui avois fait faire, & une vieille robe que je lui avois fait acheter, & qu'on avoit rajustée pour elle, afin qu'on ne fût point étonné au couvent de ne lui voir que du neuf. Elle me parut toujours plus charmante sous chaque habit. Elle resta dans le déshabillé; nous arrangeâmes les malles, & la Germain prétexta qu'il y avoit deux points à faire à un jupon, pour nous engager à dîner chez elle. J'y avois compté, & j'allois lui en faire la proposition, ainsi la sienne fut acceptée: mais à condition que je donnerois le dîner, & qu'elle en viendroit prendre un autre le dimanche suivant, rue de Seine, à l'hôtel des deux daims, où je lui dis en confidence que mademoiselle Joli alloit loger; ce nom se présenta sur le champ à ma pensée, ainsi que l'hôtel des deux daims que j'avois remarqué

dans mes courses. Elle se prêta avec d'autant plus de résignation & de bonté à la partie du dimanche, que j'avois ajouté, qu'au sortir de table nous irions à l'opéra; dont elle nous dit qu'elle étoit folle. C'étoit une des plus infatigables parleuses que j'aie jamais entendues; elle ne cessoit de nous faire l'éloge de sa discrétion, & en même-temps elle nous racontoit l'histoire scandaleuse de tous ses amis, même celle de sa famille. Il est vrai que nous ne l'écoutions pas. Nous étions trop occupés du chagrin de notre séparation dont le moment fatal approchoit: il arriva, & avec lui un carrosse de remise que j'avois loué. Nous embrassâmes la couturière, qui nous promit d'être le dimanche *de l'oye* (*a*), & nous nous vîmes bientôt avec nos malles à la porte du couvent que j'avois choisi. Jamais douleur ne fut égale à celle qui accompagna nos adieux. Je remis ma chère Aglaë, à qui j'avois donné le nom de mademoiselle de Saint-Symphorien, entre les mains de la supérieure, qui s'avisa de trouver que nous nous ressemblions beaucoup: nous fûmes charmés d'une prévention qui entroit si bien dans nos vues. J'embrassai ma chère sœur, je me rejetai dans le carrosse tout en

(*a*) Allusion à un trait de la comédie de *l'Avocat Patelin*.

larmes, & j'allai descendre à vingt pas du collége de Bourgogne.

Je n'y avois pas fait beaucoup de résidence depuis mon arrivée. Je fis pendant la nuit l'arrangement de mon temps, ce fut d'aller tous les matins en théologie, je m'y faisois suivre par mon laquais, de-là je l'envoyois savoir des nouvelles des santés de mon père & de ma mère; & j'y allois moi-même sur les trois heures, avant que d'aller passer le reste de la journée avec ce que j'aimois. J'ai déja dit que les visites que je rendois à mes parens, se terminoient toujours au suisse. Je me lassai bientôt de ne pouvoir parvenir à voir mon père. Je chargeai mon fidèle Picard de s'informer adroitement du nom du médecin qui le voyoit. C'étoit M. Hecquet, j'allai le trouver; & après m'être fait connoître, je me plaignis amèrement de ce qu'on m'empêchoit de voir mon père. Il fut très-surpris du procédé qu'on avoit à mon égard; & comme c'étoit un homme plein d'honneur & de probité; il se chargea de rendre mes plaintes au comte. Le soir même il termina ses visites chez moi, je venois de rentrer, je le menai dans mon cabinet, où il m'apprit que mon père, au premier mot qu'il lui avoit dit, avoit chassé son suisse sans vouloir l'entendre, ni savoir de lui si c'étoit de

l'ordre de quelqu'un qu'il m'avoit fermé ſa porte, ou de ſon propre mouvement. Le médecin ajouta que mon père m'enverroit chercher le lendemain matin, qu'il m'exhortoit à faire beaucoup d'amitiés à ma mère, & à ne pas lui témoigner que je cruſſe que ce fût elle qui m'eût éloigné de l'hôtel. Je ſentois trop la ſageſſe de cet avis pour ne pas le ſuivre. Un carroſſe vint effectivement me prendre au ſortir de la ſorbonne. Mon père étoit dans un fauteuil, il me tendit les bras & m'embraſſa pluſieurs fois de ſuite : il y avoit plus de deux ans qu'il ne m'avoit vu, & il me trouvoit ſi formé, qu'il ne ceſſoit de me regarder. Je lui témoignai toute la joie que j'avois de le voir, & toute la douleur que j'avois reſſentie chaque fois que ſon ſuiſſe m'avoit renvoyé. Ma mère parut quelques momens après, je ne manquai pas de lui faire le plus d'amitié qu'il me fut poſſible, elle y répondit fort sèchement; je n'y pris pas garde, ou je m'en conſolai, parce que mon père me prodiguoit ſes caréſſes auxquelles j'étois extrêmement ſenſible. Il m'ordonna de venir dîner avec lui tous les dimanches & fêtes. Je pris congé de lui ſur les quatre heures; je brûlois d'impatience de porter ces nouvelles à mademoiſelle de Saint-Symphorien, qui en fut enchantée; &, par un retour ſur

elle-même : hélas ! dit-elle avec un soupir, il n'y a que pour moi qu'il n'est & qu'il ne sera point de parens.

Trois ans s'écoulèrent de cette sorte, je ne manquois jamais les après-dinées de me rendre auprès d'elle ; j'y allois toujours avec un nouveau plaisir, & l'heure ne m'en arrachoit qu'avec une peine toujours nouvelle.

Ma mère me pressa alors d'entrer dans les ordres, je n'avois garde de le faire ; elle voulut engager mon père & mon oncle à m'y obliger ; mais je fus leur étaler si fortement & si respectueusement les obligations de l'état ecclésiastique, & combien il étoit nécessaire de faire de longues & de mûres réflexions avant que de l'embrasser, que mon père & mon oncle trouvèrent que je pensois en honnête homme ; & que ma mère fut contrainte d'en convenir avec eux. Cependant, de temps en temps, elle réveilloit ses persécutions sur ce sujet ; toujours inutilement à la vérité, mais elles cessèrent bientôt par un des plus grands malheurs que je devois éprouver. Une fluxion de poitrine emporta mon frère, & je devins l'unique espérance de la maison. Malgré ces avantages, & les sujets de mécontentement qu'il m'avoit donnés, je fus plus sensible à sa mort que je ne puis dire, peut-être parce que mon père,

qui étoit le meilleur père du monde, en fut vivement touché. L'état de langueur où il étoit, devint de jour en jour plus affreux. Ma mère, qui n'avoit pu pardonner à Hecquet de m'avoir rapproché de mon père, trouva le moyen de lui en ôter la confiance, & de lui donner des médecins du bel air. Quand ils ne furent plus qu'ordonner au comte, ils lui conseillèrent de partir au plutôt pour les eaux de Barrége, où ils l'assurèrent qu'il trouveroit infailliblement sa guérison. C'est la plus grande attention qu'aient les médecins, de se sauver le reproche qu'un malade est mort entre leurs mains. Il n'y avoit rien de si déraisonnable qu'une pareille ordonnance dans la foiblesse dont étoit mon père : pouvoient-ils ignorer que la fatigue du chemin l'augmenteroit encore ? Ma mère donna tous les ordres & tous les soins nécessaires pour un voyage, où elle accompagna mon père. J'allai le voir tous les jours jusqu'à son départ ; dans les tendres adieux que je lui fis, il m'ordonna de lui écrire tous les ordinaires ; je l'assurai que rien ne m'étoit plus agréable que cet ordre, que je me l'étois déja imposé moi-même, & que j'espérois le revoir bientôt de retour en parfaite santé. Il s'en flattoit comme moi : mais c'étoit la dernière fois que je devois lui parler. Il arriva

heureuſement à Barrége, il parut même reprendre de la vigueur pendant quelque temps : mais c'étoit les derniers efforts d'une nature qui ſe détruiſoit : il retomba dans ſa langueur, & il mourut au bout de deux mois. Ma chère Aglaë me fut d'un grand ſecours dans toutes ces circonſtances, & ſur-tout pour ſoutenir ce dernier choc. La religion, dont elle étoit pénétrée, lui fourniſſoit des armes contre ma douleur; elle la partageoit ; elle la conſoloit.

Ma mère revint bientôt après à Paris, elle aimoit mon père plus que je ne la croyois capable d'aimer ; j'eus ſoin de me trouver à l'hôtel quand elle y arriva, elle reçut mes complimens, ou plutôt mes ſanglots ſur la mort de mon père, & elle s'alla enfermer dans un couvent, où elle demeura ſix ſemaines ſans voir qui que ce fût au monde : je ne fus point excepté de l'ordre général qu'elle en avoit donné. Mais je ne ceſſai pas pour cela d'aller tous les jours me préſenter à ſon couvent. Elle en ſortit enfin, elle revint chez elle, & la première fois que je la revis, elle me dit un peu moins aigrement qu'elle n'avoit coutume de me parler, que j'étois le ſeul de ma maiſon, & que c'étoit moi qui devois la perpétuer & la ſoutenir, puiſqu'elle avoit perdu ſon mari & ſon cher fils. Je lui répondis, le plus reſpectueu-

ſement que je pus, que j'allois me conformer à ſes volontés, qu'elle m'avoit tant preſſé d'entrer dans les ordres, qu'à force d'y penſer, & de demander au ciel la vocation, elle m'étoit venue; & que je la ſuppliois de trouver bon que je les reçuſſe. Elle devint furieuſe, & ſans entrer dans la moindre explication, elle me défendit de reparoître à ſes yeux en habit eccléſiaſtique, & elle me tourna le dos. Je courus faire part à mademoiſelle de Vauxfleurs de ce démêlé, & nous conſultâmes enſemble ſur la conduite que je devois tenir : je ne me préſentai plus devant ma mère, mais ſeulement à ſa porte, où j'eus grand ſoin de me faire écrire. Elle fut très-piquée de ma réſolution, elle s'en plaignit amèrement à mon oncle, qui arriva à Paris. Il vint me voir à mon collége, & tâcha de déranger ma vocation par toutes les raiſons qu'il me diſoit, qui me diſpenſoient de perſéverer : mais je lui parus ſi ferme, qu'il me quitta perſuadé que j'étois l'eccléſiaſtique le mieux appellé qu'il eût jamais connu, puiſque l'appas d'une figure brillante, que mon nom & mes richeſſes pouvoient me faire faire dans le monde, n'étoit pas capable de m'ébranler. Il ne ſe rebuta pas pour cette tentative. Il avoit encore beaucoup plus à cœur que ma mère que notre maiſon ne tombât pas : je pouvois ſeul

la relever; ainſi j'eus de fréquens aſſauts à ſoutenir, tant de ſa part que de celle de la comteſſe, qui peu-à-peu en vint juſqu'à m'envoyer dire de l'aller voir. Je me rendis à ſes ordres; elle voulut m'engager à demeurer avec elle: mais de quelque façon qu'elle s'y prît, elle ne put m'amener à ſon but, & je lui parus plus déterminé que jamais à l'état eccléſiaſtique. Je faiſois même de temps en temps ſemblant de vouloir entrer dans un ſéminaire pour prendre, diſois-je, l'eſprit de mon état: mais à meſure que j'approchai plus de vingt-cinq ans, je commençai à me laiſſer ébranler, & peu-à-peu je parlai de capituler.

J'avois eu vent de quelques partis conſidérables qu'on avoit propoſés pour moi à ma mère & à mon oncle; ils les avoient à peu près acceptés: mais comme rien ne pouvoit ſe ratifier ſans moi, je n'avois pas pris la peine de m'en alarmer. Enfin, avant que de céder tout-à-fait, je déclarai que je voulois bien renoncer à l'état eccléſiaſtique, quelque fort penchant qui m'y appellât; mais que ce ſeroit aux conditions qu'on me laiſſeroit le maître de me choiſir une femme; que, dans ce choix, je ne voulois écouter que mon cœur, & que j'étois ſûr qu'il ne m'en feroit jamais faire dont je duſſe rougir, & qui ne me fût honorable. Il fallut accepter

ces

ces propositions, qu'on s'imaginoit sans doute qu'on pourroit barrer quand il en seroit temps. Ma chère Aglaë étoit informée chaque jour de tous ces ressorts; ils devoient aboutir à elle, & nous les concertions ensemble. Nous jugeâmes qu'il étoit à propos qu'elle s'occupât de se faire reconnoître par ses parens. Nous rêvâmes à plusieurs différens moyens de le faire sûrement, & enfin nous n'en trouvâmes point de plus court & de plus naturel, que de les demander elle-même à l'abbesse dont elle avoit été pensionnaire; nous arrangeâmes pour cela la la lettre suivante:

LETTRE

De mademoiselle de Vauxfleurs à madame l'abbesse de.....

MADAME,

» UNE malheureuse fugitive oseroit-elle encore se rappeller à votre souvenir, & recourir » à vos bontés après en avoir si honteusement » abusé? Combien ai-je coûté de larmes à » votre charité depuis sept ans! Mais si la » perfide Dring vous a jamais écrit, elle a dû » vous apprendre, que dès que je reconnus » l'abbé de Gaudigny, dans le prétendu valet-

» de-chambre qui escortoit notre chaise, &
» que je ne pus douter que leur partie ne fût
» faite de me marier à Londres, les remon-
» trances que je ne cessai de leur faire; les
» fatiguèrent tant, que, pour s'en délivrer, ils
» eurent la cruauté de m'abandonner au milieu
» des bois, la seconde nuit de notre départ.
» Le ciel, par un miracle, m'a garantie de
» tous les périls où j'avois mérité qu'il me
» précipitât. Il y a long-temps que j'aurois dû
» vous écrire pour dissiper vos alarmes à mon
» égard; mais j'ai craint d'être découverte, &
» que mes parens, qui ont été assez peu tendres
» pour m'oublier dès ma naissance, ne se fissent
» connoître à moi qu'en m'obligeant à immoler
» ma liberté dans un couvent. Ces craintes sont
» dissipées aujourd'hui, j'approche de vingt-
» quatre ans. Daignez, madame, je vous en
» conjure, me nommer les auteurs de ma nais-
» sance, quelque grands que vous m'ayez assurée
» qu'ils étoient, ils n'auront point à rougir de
» me voir, ni d'un homme de bonne-maison
» qui n'attend que vos éclaircissemens pour de-
» venir mon mari. Il ne m'a pas perdue de vue
» depuis que le ciel m'a adressée à lui, & il ira
» vous rassurer sur ma conduite.

» J'ai l'honneur d'être, madame, &c.

AGLAÉ DE VAUXFLEURS.

» Je vous prie d'adreſſer votre réponſe à » mademoiſelle de Saint-Symphorien, chez » les dames de la Viſitation, rue.... à Paris. » Cette demoiſelle eſt de mes amies, & elle » voudra bien me la faire paſſer où je ſuis. »

Mon équipage de cavalier étoit tout prêt, & je n'attendois pour me métamorphoſer & pour m'aller établir à l'hôtel, que la réponſe de l'abbeſſe; elle ne ſe fit pas attendre. Voici comme elle étoit conçue:

REPONSE

De madame l'abbeſſe de..... à mademoiſelle de Vauxfleurs.

» Je ſuis bien charmée, ma chère fille, » d'apprendre de vos nouvelles; ſur-tout ſi » elles ſont auſſi bonnes que vous le dites, & » ſi vous êtes aſſez heureuſe pour que votre » faute vous tourne à bien. La malheureuſe » Dring ne m'a jamais écrit: elle a épouſé » un proteſtant, ſes parens lui ont refuſé mon » neveu, & j'en loue le ciel. Le pauvre garçon » ouvrit bientôt les yeux, & j'appris il y a » ſix mois, avec une douleur mêlée de conſo- » lation, qu'il venoit de mourir parmi les char- » treux d'Utrecht, où il avoit fait profeſſion.

» C'eſt tout ce que j'en ſais ; je n'avois pas » entendu parler de lui depuis votre évaſion. » J'eſpère qu'il en aura fait pénitence. J'écris » par ce même ordinaire à meſſieurs vos pa- » rens, & je leur envoie votre lettre, ainſi » vous entendrez bientôt parler d'eux. Adieu, » ma chère fille, je vous embraſſe, & je vous » ſouhaite toutes les bénédictions du ciel. »

Sœur GILLETTE CUNEGONDE DE KERCHAUX, abbeſſe indigne de.....

Et ſur l'adreſſe étoit écrit, à mademoiſelle de Saint-Symphorien, *&c.*

Mademoiſelle de Vauxfleurs avoit dit au facteur en ma préſence qu'elle attendoit une lettre, & qu'il n'avoit qu'à me la remettre au bureau des poſtes, où je ne manquai pas de me trouver tous les jours. La réponſe vint donc, & je courus lui en faire part ; & comme rien ne retenoit plus mon petit collet, je réſolus de le quitter dès que je ſerois chez moi, & de reparoître le ſoir même au parloir pour lui donner le plaiſir de cette ſurpriſe.

La mère de ma chère Aglaë n'avoit point entendu parler d'elle depuis ſa fuite de l'abbaye de..... Elle ſe flattoit qu'elle en étoit défaite ſans retour : mais la lettre de l'abbeſſe lui fit voir

qu'elle se trompoit. Elle la montra dans le premier mouvement à son beau-frère qui étoit évêque ; il croyoit cette nièce morte au berceau, & il fit à sa belle-sœur de sanglans reproches sur son peu de naturel, & sur les périls auxquels sa dureté avoit exposé sa fille. Il l'obligea d'aller sur le champ trouver mademoiselle de Saint-Symphorien, de s'informer d'elle où étoit sa fille, & de réparer, à force de bons traitemens, tous les torts qu'elle avoit envers elle. Il voulut même l'accompagner. Mademoiselle de Vauxfleurs, apprenant qu'une dame & un évêque la demandoient, vola au parloir : elle ne douta pas qu'ils ne fussent de ses parens ; mais comme elle pouvoit demeurer cachée tant qu'il lui plairoit, elle se promit de ne se découvrir qu'à propos. Si-tôt qu'elle parut, la dame la pria de lui dire si elle n'étoit pas l'amie de mademoiselle de Vauxfleurs, & de lui faciliter les moyens de la retrouver ; elle n'hésita point à dire qu'elle étoit sa mère. Mademoiselle de Saint-Symphorien répondit, sans se déconcerter, qu'il falloit qu'elle préparât son amie à cette visite, que c'étoit un événement si nouveau pour elle & si inattendu, qu'il ne seroit pas prudent de l'exposer à cette surprise ; & comme elle remarqua que l'évêque levoit de temps en temps les yeux au ciel en regardant

la dame, elle enfila tout de suite l'histoire de mademoiselle de Vauxfleurs, & n'en obmit aucune circonstance, excepté qu'elle cacha le nom de mon oncle & celui de son évêché, de crainte de me faire reconnoître. Ah! ma sœur, dit le prélat, quand mademoiselle de Saint-Symphorien eut fini, quel compte vous aurez à rendre à Dieu, & quelle pénitence ne devez-vous pas faire des malheurs dans lesquels vous avez engagé votre fille? si elle n'y a pas succombé, comme mademoiselle nous en assure, reconnoissons & adorons, dans ce miracle, le doigt de la providence qui protège toujours l'innocence: mais, mademoiselle, ajouta-t-il, pourquoi différez-vous à nous apprendre où nous pourrons trouver mon infortunée nièce? Il est temps que ses peines finissent, sa mère y est parfaitement disposée; je vois ses yeux s'ouvrir aux larmes, & je vous donne ma parole qu'on lui accordera pour mari le gentilhomme qu'elle aime & à qui elle a tant d'obligations. Mademoiselle de Vauxfleurs, dont le naturel étoit excellent, ne put plus garder l'incognito, elle tomba aux genoux de sa mère, la grille l'empêchoit de les embrasser. Ah! ma mère! ah! ma fille! furent les seules paroles que l'une & l'autre purent proférer au travers de mille sanglots. Le prélat y mêloit les siens, & ils étoient dans cet état d'attendrissement quand je parus.

Quels objets me frappèrent les yeux en entrant ! Ma chère Aglaë à genoux & en larmes, ma mère & mon oncle, car c'étoient eux. La pauvre fille n'avoit pas reconnu l'évêque au travers de la grille ; d'ailleurs sept ans d'une santé délabrée, & une perruque qu'il avoit été obligé de prendre l'avoient beaucoup changé. Je me figurai aussi-tôt que notre amour étoit découvert, & que mes parens n'étoient venus que pour intimider mon amante par leurs menaces : déja mon sang bouillonnoit dans mes veines, & je ne pris pas garde à la tristesse dans laquelle ils étoient plongés, & que mon apparition les avoit autant déconcertés que j'avois été étonné de les trouver. Qui vous a dit que nous étions ici, me dit ma mère, & qu'y venez-vous chercher ? Ma chère Aglaë, ou la mort, répondis-je en furieux. Ah ! mon fils ! s'écria ma mère.... Son fils ! répéta ma chère Aglaë avec un grand cri ; quoi vous êtes mon frère ! & elle tomba évanouie. Ce mot suffit pour faire dans l'instant la plus affreuse des reconnoissances. J'ignorois que j'eusse jamais eu une sœur : mais le danger où je la voyois me fit rassembler tout ce qui me restoit de forces, je courus au tour crier qu'on volât à son secours. Mon oncle donnoit les siens à ma mère, qu'en rentrant dans le parloir, je trouvai aussi sans

connoissance. J'étois comme immobile au milieu de tant d'horreurs. Une troupe de religieuses arriva pour secourir ma sœur, elle recouvra un peu l'usage de ses sens; ses yeux, en se rouvrant, cherchèrent les miens; elle les trouva d'abord fixés sur elle; les uns & les autres portoient notre désespoir écrit. On l'emporta; & quand je la vis disparoître, je sentis qu'on me déchiroit les entrailles. Ma mère revint à elle un moment après. Il faudroit un pinceau plus savant que le mien pour caractériser nos différentes douleurs. Je voulois rester au couvent: mais mon oncle me fit sentir que je ne devois pas quitter ma mère dans l'état où elle étoit. Je me contentai donc d'y laisser un laquais, & je me promis d'y revenir bientôt moi-même. Nous montâmes tous les trois en carrosse, & nous arrivâmes à l'hôtel sans nous être dit un seul mot; chacun de nous étoit abymé en soi-même.

Quoi! ma chère Aglaë est ma sœur, me disois je; oh! nom si doux à mon cœur, nom que l'amour le plus tendre & le plus pur m'avoit inspiré de lui donner! pourquoi devins-tu pour moi le plus cruel de tous les supplices? Quand nous fûmes seuls tous les trois, l'évêque fit une vigoureuse sortie sur ma mère; il lui reprocha tous les maux que sa dureté pour mon infor-

tunée sœur & pour moi avoit peut-être causés. Est-il possible, disoit-il, que deux jeunes personnes de différens sexes, charmées l'une de l'autre, couchent dans une même chambre, sans que la nature parle, & qu'elles aient continué à s'aimer & à se voir tous les jours pendant sept ans sans péché ? Mais quel énorme crime est-ce, si ces deux amans sont le frère & la sœur ? & redoublant de ton : quel scandale, s'écrioit-il, ne seroit pas tombé sur moi, s'il étoit arrivé qu'on eût découvert que je donnois asyle dans mon château, & dans la chambre même de mon neveu, à une jeune fille travestie en homme ! Il ne falloit que la plus légère imprudence, qu'un mot, pour que cela fût venu à la connoissance de quelqu'un de mes gens. Je ne cessois de le rassurer sur notre sagesse par ce que je croyois de plus fort : mais tout ce que je pouvois dire, ne calmoit point ses craintes ni l'emportement de son zèle apostolique. Il étoit mal prévenu pour la continence de la jeunesse ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & par pitié pour l'état où je voyois ma mère, que je le conjurai de ne la pas percer davantage par l'aigreur de ses remontrances. Il finit enfin ; mais ce ne fut pas sans l'assurer qu'elle étoit coupable d'inceste, & sans l'avoir accablée de nouveau de toutes les malédictions du

ciel. Oui, ce ſera ſur vous, mère dénaturée, que Dieu vengera le ſacrilége d'Ammon & de Thamar! Ma mère, qui l'avoit écouté avec une attention extrême & ſans l'interrompre, ſe leva pour ſe retirer dans ſon cabinet. J'obtins de mon oncle qu'il s'en tiendroit à ce qu'il lui avoit dit; & je le laiſſai, après lui avoir promis que je reviendrois coucher à l'hôtel. J'étois impatient de ſavoir des nouvelles du couvent, quoique le laquais fût déja revenu m'en apporter. J'y courus; j'appris que ma chère ſœur ſe trouvoit un peu mieux; je ne pus me refuſer le triſte plaiſir de lui faire paſſer un bon ſoir. Je priai la tourière de m'envoyer avertir s'il y avoit quelque changement, & j'y retournai encore avant que l'on en fermât les portes. Je donnai ordre à mon laquais d'y aller dès le matin, & d'attendre qu'elle fût éveillée pour venir m'informer comment elle auroit paſſé la nuit. Nous ſoupâmes, mon oncle & moi, auſſi mal & auſſi triſtement qu'on peut s'imaginer; pour ma mère, elle ne parut pas, elle nous avoit fait dire qu'elle ſe couchoit.

Il ne me fut pas poſſible de fermer l'œil de toute la nuit; j'y repaſſai dans mon eſprit tous mes malheurs, & je ne m'occupai que de mes chagrins & de ceux de ma chère Aglaë. Si un léger ſommeil me ſurprenoit, il étoit bientôt

interrompu par des agitations qui me mettoient comme hors de moi. Cependant la fatigue, ou plutôt l'accablement, m'avoit un peu endormi sur le matin. J'étois encore à huit heures dans cet assoupissement, quand j'entendis ouvrir ma porte : je ne doutai point que ce ne fût mon laquais. Eh bien, Picard, lui dis-je, comment mademoiselle de Saint-Symphorien a-t-elle passé la nuit ? Mais comme on ne me répondoit point, j'ouvris mon rideau, & je reçus ma mère dans mes bras, comme elle vouloit se jeter à mes genoux. Pardonnez-moi, mon cher fils, me dit-elle, en me tenant étroitement & tendrement embrassé ; pardonnez à une mère dénaturée ; obtenez ma grace de votre sœur, & priez tous les deux le ciel pour moi qu'il me fasse miséricorde. Je demeurai si interdit de son action & de son discours, qu'elle s'étoit déja retirée avant que je pensasse à lui répondre. L'état où j'étois ne me permettoit pas de courir après elle : je m'habillai en toute diligence, & j'allai à son appartement ; mais j'appris qu'elle venoit de sortir avec une de ses femmes. Mon laquais arriva alors avec la nouvelle que ma sœur, qui avoit passé la nuit dans de violens accès, s'étoit un peu calmée sur le matin, qu'elle dormoit, & que M. Hecquet avoit dit qu'elle n'avoit besoin que de repos, & que cela n'auroit pas

de ſuites. Je ne fus pas ſatisfait; j'allai au couvent m'informer plus particulièrement de ſa ſanté, & j'y appris que, dans un tranſport qu'elle avoit eu au milieu de la nuit, elle n'avoit ceſſé d'appeller ſon cher frère. Je la recommandai de mon mieux aux religieuſes, au médecin, à tout le monde; & je fus aſſez fou pour aller demander à l'archevêché la permiſſion d'entrer dans la maiſon pour voir ma ſœur. On me la refuſa; j'en fus outré; & je me promis bien de la faire tranſporter au logis, dès que M. Hecquet me diroit qu'elle pourroit l'être ſans péril: mais le ciel avoit ordonné autrement de toutes choſes.

En rentrant à l'hôtel, le ſuiſſe me remit un paquet de lettres que, ma mère, me dit-il, avoit oublié de donner le matin à mon oncle; il ajouta qu'elle l'avoit renvoyé exprès par ſa femme-de-chambre dans ſon carroſſe. Je pris le paquet, & j'allai dans mon appartement m'enſevelir dans de triſtes rêveries: j'en fus tiré à une heure par le bruit d'un carroſſe qui arrivoit; c'étoit celui de ma mère; je deſcendis à ſa rencontre: mais je ne trouvai que la femme-de-chambre qu'elle avoit menée avec elle, qui toute éplorée me cria: Ah! monſieur, qu'eſt devenue madame la comteſſe? Surpris de ces paroles, comme on peut croire, je

queſtionnai cette fille. Madame, reprit-elle, a paſſé la nuit ſans ſe coucher, elle m'a mené ce matin à Notre-Dame avec elle, nous y avons entendu l'office; & quand il a été fini, elle s'eſt ſouvenue qu'elle avoit oublié de remettre un paquet à monſeigneur: elle m'a envoyé dans ſon carroſſe, avec le ſeul laquais qui l'avoit ſuivie, l'apporter ici, pendant qu'elle acheveroit ſes prières, avec ordre de la venir reprendre. Tout cela s'eſt exécuté fidellement de notre part; mais nous ne l'avons plus retrouvée dans l'égliſe; nous avons cherché dans tous les coins & recoins, même dans les égliſes voiſines; nous nous ſommes informés à toutes les perſonnes que nous avons rencontrées, ſi elles ne l'avoient point vue. Je n'héſitai pas à ouvrir le paquet. Il étoit de l'écriture de ma mère. Mon oncle, à qui il étoit adreſſé, arriva en même-temps, & je le lui remis; il renfermoit deux lettres, l'une pour lui, & l'autre pour moi. Dans la première elle lui diſoit adieu, qu'elle alloit faire pénitence des malheurs qu'elle avoit cauſés, & elle nous recommandoit à lui. Voici celle qui m'étoit adreſſée:

LETTRE

De madame la comteſſe de Crémailles.

» ADIEU, mes chers enfans, j'ouvre trop
» tard les yeux ſur moi. Je me ſuis privée,
» par ma dureté, du plaiſir de vous élever;
» & je me prive volontairement, & pour me
» punir, de la conſolation de paſſer le reſte
» de mes jours avec des enfans qui méri-
» toient de ma part tout un autre ſort. Je ne
» vous reverrai jamais. Je me voue à une
» ſolitude & à une pénitence éternelles; heu-
» reuſe ſi, par ces auſtérités, je puis déſar-
» mer la vengeance du ciel. Ne faites aucunes
» démarches pour découvrir ma retraite, elle
» vous ſera inconnue juſqu'à ce que j'y ſois
» attachée par des vœux indiſſolubles, & rien
» ne pourra m'en arracher. J'emporte avec moi
» plus qu'il ne faut pour ma dot, & pour
» payer une année de penſion. Gardez mes
» domeſtiques, ou récompenſez-les. Adieu
» pour la dernière fois, mes chers enfans;
» aimez-vous toujours, mais en Dieu, & ayez
» pitié dans vos prières de votre malheureuſe
» mère. »

La comteſſe DE CRÉMAILLES.

Et par une apoſtille : « J'ai paſſé la nuit à » arranger vos affaires, vous les trouverez en » bon ordre. »

Après l'affreuſe reconnoiſſance du jour précédent, pouvois-je être ſenſible à d'autres coups qu'à celui d'apprendre la mort de ma ſœur? La réſolution de ma mère me perça le cœur; elle remua toute la tendreſſe que la nature y avoit miſe pour elle, & qui n'auroit tenu qu'à elle d'éprouver. Malgré ſes défenſes, je fis des perquiſitions dans tous les couvens de Paris, même dans celui des carmelites, où cependant elle étoit. Ces recherches n'aboutirent à aucune découverte. Ma ſœur recouvra peu-à-peu ſa ſanté; je lui propoſai de venir demeurer avec moi, mais notre amour l'effraya. Je voulus du moins l'engager à prendre les femmes & les diamans de ma mère, en attendant qu'un mariage, tel qu'elle en méritoit un, la tirât de ſon cloître; elle rejeta toutes mes propoſitions, & elle m'ajouta que, puiſque le ciel défendoit qu'elle fût jamais à moi, elle étoit réſolue à n'être jamais à perſonne. Elle prit le voile dans cette même maiſon quelques mois après, malgré toutes mes inſtances, mes oppoſitions, mon déſeſpoir & toutes les menaces que je lui fis, d'aller de mon côté m'enterrer à la Trappe.

Je mourus mille fois pendant la cruelle cérémonie de sa prise d'habit ; il n'y a que des parens dénaturés, & que l'avarice aveugle, qui puissent voir d'un œil sec ce funeste sacrifice. Les assistans qui connoissent le moins la victime, lui donnent des larmes. J'en versai de sang, & on fut obligé de m'emporter avant qu'il fût achevé. Elle refusa constamment de me voir, & de recevoir de mes lettres, tant que dura son noviciat. Elle pria même qu'on ne lui parlât jamais de moi ; & mon oncle, entre les mains de qui elle s'étoit immolée, eut seul le crédit de la voir : mais ce ne fut que pour la fortifier dans son dessein, c'étoit lui-même qui l'avoit dirigée pendant son épreuve. Le chagrin de me voir privé pour toute ma vie d'une personne qui en devoit faire toutes les délices, & que je m'étois fait une douce habitude d'aimer ; & son refus opiniâtre de me voir, me firent tomber dans une violente maladie : elle s'augmenta à mesure que j'approchai du terme, où ma chère Aglaë devoit consommer le sacrifice. On lui cacha l'état où j'étois : je la connois trop, pour n'être pas persuadé qu'elle auroit différé à prononcer ses vœux, & qu'elle auroit un peu mitigé l'ordre cruel qui m'écartoit d'elle. Elle me l'a même assuré depuis : mais mon oncle n'avoit eu garde

de

de lui parler de ma maladie. Il entre dans la compoſition d'un vrai dévot, je ne ſais quoi de dur & d'inhumain; à force de vouloir n'être qu'à Dieu, il contracte peu-à-peu une inſenſibilité pour tout le monde, même pour ceux qui lui ſont le plus étroitement attachés par les liens du ſang.

Malgré tous les remèdes qu'on me donna, & malgré moi-même, je réchappai de cette maladie. Je n'attendis pas que j'en fuſſe entièrement rétabli pour aller voir ma ſœur; je l'accablai de reproches, & je lui jurai de m'aller enſevelir à la Trappe; elle me dit à ſon tour tout ce qu'elle crut de plus fort pour me détourner de ce deſſein; mais plus j'y trouvai en elle d'oppoſition, & plus je me preſſai de l'exécuter, dès que je me ſentis aſſez de force pour eſpérer d'être admis dans cette retraite. Mon oncle y arriva preſque auſſi-tôt que moi pour m'en arracher; je tins bon contre toutes ſes remontrances, & contre toutes les défiances qu'il me donna d'une vocation venue par un déſeſpoir d'amour, & d'un amour tel que le mien. Je l'accuſai de m'avoir enlevé ma chère Aglaë, comme ſi j'euſſe jamais pu être à elle: du moins je la verrois, ajoutois-je. Il renouvella ſes cris ſur une paſſion ſi déſordonnée; ils ne

ſervirent à rien : mais il obtint du père abbé qu'il ne me donneroit point l'habit. Ma ſœur, de ſon côté, m'accabloit de ſes lettres. Je m'étois bien promis de ne les pas ouvrir, & je crus avoir fait l'acte le plus héroïque, en jetant au feu la première que je reçus : je m'armai d'une vigoureuſe réſolution, de traiter de même toutes celles qui la ſuivroient : je m'étudiai à m'endurcir le cœur, mais je ne pus jamais y parvenir ; apparemment je n'étois pas né pour la haute dévotion. La ſeconde lettre que je reçus eut le ſort de la première ; il eſt vrai que je la lus avant de la jeter au feu ; je gardai les autres pour les lire & relire, & je ne tins pas contre la cinquième. Je répondis à ma ſœur, & dix jours après je retournai à Paris. L'évêque de .... étoit parti de la Trappe très-irrité contre moi, il me revit avec grand plaiſir ; mais celui que j'eus à revoir ma ſœur, eſt inexprimable.

Ce fut peu après que nous reçûmes une lettre de ma mère ; elle m'étoit adreſſée. Elle nous y apprenoit qu'elle étoit aux carmelites du fauxbourg Saint-Jacques, qu'elle y avoit fait profeſſion, & qu'elle eſpéroit de la miſéricorde de Dieu, qu'il auroit pour agréable la longue pénitence à laquelle elle s'étoit conſacrée ; qu'elle

s'y propoſoit pour modèle, celle d'une célèbre dame (*a*), qui y avoit fini ſes jours. Elle nous répétoit qu'elle ſe priveroit pour toujours du plaiſir qu'elle ſouhaitoit le plus, c'étoit celui de nous voir : mais qu'elle ne nous oublieroit jamais dans ſes prières. Elle nous exhortoit tous les deux à vivre en frère & ſœur, & à offrir à Dieu le ſacrifice de la paſſion criminelle, que nous nous étions inſpirés l'un à l'autre ; à nous marier dans des maiſons, dont l'alliance ne déshonorât point notre naiſſance, &c. ; que ce ſeroit une preuve que nous ſerions détachés l'un de l'autre ; & que le public, à la connoiſſance de qui on n'auroit apparemment pu dérober notre aventure, attendoit à nous rendre ſon eſtime, que nous euſſions pris ce parti.

Je courus ſur le champ aux carmelites, mais elle réſiſta toujours aux inſtances que je fis pour la voir. Il fallut me contenter de lui écrire : ma ſœur le fit de ſon côté, & nous entretînmes ce tendre & malheureux commerce pendant trois ans, au bout deſquels ſes auſtérités continuelles la mirent au tombeau. Elle avoit repris dans mon cœur la place que la nature lui avoit donnée ; je la chériſſois avec tendreſſe, & la douleur que me cauſa ſa mort, renouvella celle que

(*a*) Madame la ducheſſe de la Vallière.

tous mes malheurs m'avoient fait éprouver. Ma ſœur ſupporta cet événement avec beaucoup moins de ſenſibilité que moi; je lui en fis des reproches, & elle me répondit avec fermeté: quoique vous n'ayez pas à vous louer plus que moi des bontés de ma mère, du moins vous l'avez vue quelquefois: mais ſongez qu'elle ne s'eſt jamais fait connoître à moi, que pour m'annoncer qu'il falloit que je renonçaſſe au ſeul plaiſir que j'euſſe pu trouver dans le monde, c'étoit d'être à vous; enfin, ajouta-t-elle, ma mère a fait tous mes malheurs, ſans que je l'aie jamais mérité; & elle eſt cauſe que j'ai embraſſé un genre de vie pour lequel je ne m'étois jamais ſenti le moindre penchant, & dans lequel la ſeule raiſon me ſoutient. Je voulus lui remontrer qu'elle ne devoit s'en prendre qu'à elle-même, ſi elle étoit dans un couvent; mais elle me repliqua, qu'elle n'auroit pu paroître dans le monde après notre aventure, qui avoit infailliblement percé; que comme on n'y eſt pas porté à juger favorablement d'autrui, elle n'auroit pas pu vivre avec moi ſans s'expoſer à la calomnie, d'autant plus qu'elle n'auroit jamais voulu vivre pour perſonne. Je l'exhortai encore à pardonner à ma mère tous ſes torts, qu'elle en avoit fait une aſſez auſtère pénitence. Je vous trompe-

rois, m'ajouta-t-elle, si je vous disois que je les puisse oublier; ils sont & seront toujours présens à mon esprit. Cela me convainquit de ce que j'avois déja eu occasion de remarquer quelquefois, c'est que les femmes ne pardonnent jamais, sur-tout à une autre femme; c'est une victoire trop au-dessus de la foiblesse de ce sexe.

Mon oncle & ma sœur ne cessoient de me presser de me marier; toutes les lettres que ma mère m'avoit écrites de son couvent, n'avoient eu que mon mariage pour tout refrain; j'avois toujours résisté, & je comptois résister toujours, & passer ma vie sans prendre aucun engagement. Je m'imaginai je ne sais quoi de satisfaisant à penser, que rien ne pourroit me distraire du plaisir de m'occuper de ma sœur. Je sentois que mon cœur étoit rempli, & qu'aucun autre objet n'y pourroit jamais trouver de place: mais enfin il fallut céder; ma chère Aglaë l'entreprit, & je ne pus ne pas vouloir ce que je lui voyois souhaiter avec tant d'ardeur.

Le roi la nomma à une abbaye des environs de Paris; j'en fus charmé, parce que cette dignité lui rendoit un peu de liberté, & bien plus, parce que dans le goût que la situation de mon cœur me donnoit pour la retraite, je m'arrangeai dans mon idée pour aller m'établir

à cette abbaye; je n'eus rien de plus pressé que de lui en faire la proposition; elle ne la reçut pas comme je l'espérois: son honneur se révolta, & elle me fit entendre qu'elle s'opposeroit toujours à une démarche qui exposeroit sa réputation, & qu'elle étoit résolue de refuser la grace que le roi lui faisoit. Je me révoltai à mon tour contre son dessein: mais elle me déclara qu'elle n'accepteroit point, que je ne lui eusse donné ma parole d'honneur de me marier; & que si je ne la lui tenois pas, elle ne tarderoit pas à se démettre de son bénéfice; enfin, que jusqu'à ce que j'eusse une femme, elle ne me recevroit point chez elle. Je la connoissois trop pour douter qu'elle n'effectuât ses menaces. Cruelle, lui disois-je quelquefois, vous voulez donc me perdre tout-à-fait? vous n'êtes donc pas contente que je ne puisse être à vous, vous m'ordonnez d'être à une autre. Croyez-vous qu'il sera à mon pouvoir de l'aimer? Du moins, me répondoit-elle, vous sauverez votre réputation & la mienne: d'ailleurs, le sacrifice que j'exige de vous, n'a rien d'aussi rebutant, & d'aussi effrayant que celui que j'ai consommé sur moi-même.

Elle avoit amené deux ou trois fois à la grille, avec elle, une jeune pensionnaire qu'elle avoit

prise en amitié ; elle s'appelloit mademoiselle du Boulay ; c'étoit une personne d'environ quinze ans, elle étoit nièce du maréchal de.... Ma sœur m'avoit souvent demandé comment je la trouvois ; & je lui avois répondu que je la trouverois charmante, si mon cœur étoit capable de recevoir l'impression d'un nouvel objet ; ces réponses ne la satisfaisoient point. Elle ne cessoit de me faire l'éloge de l'esprit & du caractère de la jeune demoiselle ; & ce que j'en avois vu par moi-même, m'avoit fait rendre à ses différens mérites toute la justice qui leur étoit due : mais je lui devois des hommages ; c'est ce que ma sœur exigeoit ; elle m'en reparla, elle me vanta sa naissance, ses alliances & les prétentions qu'elle avoit, & elle finit par me dire, qu'elle ne souhaitoit rien plus ardemment que de me voir le mari de mademoiselle du Boulay. Cette première proposition ne prit pas ; mais elle revint si souvent à la charge, & elle me menaça si fortement de refuser l'abbaye, à laquelle sa majesté l'avoit nommée, que je commençai à l'écouter. Elle partit d'une ombre de parole qu'elle m'avoit arrachée, elle mit tout en œuvre pour en hâter l'exécution. Elle en écrivit à mon oncle, il accourut à son secours ; & ils menèrent la chose si grand train avec la

l'aurois pas reconnue pour être de mon sang. Nous nous levâmes pour retourner chez la comtesse, & nous nous efforçâmes tous de promener la conversation sur des objets éloignés, afin d'écarter de sa mémoire les tristes pensées qu'elle venoit d'y rappeller ; mais elle n'étoit pas capable de les perdre si-tôt de vue : je crus pourtant remarquer, que ce que lui disoit le marquis de Montgueil faisoit un peu plus d'impression sur son esprit.

SIXIEME SOIRÉE.

LE commandeur avoit été l'Architriclin de ce jour; il nous avoit fait faire une chère de templier: il vouloit avoir l'honneur de toutes les aventures, & être le soir notre historien, en conséquence de l'arrangement qui avoit passé: mais la comtesse, qui craignoit toujours les histoires de son oncle, remontra que milord n'avoit encore rien raconté, & il fut décidé que ce seroit lui que nous entendrions; dès que nous fûmes arrivés au rendez-vous ordinaire, il parla ainsi:

HISTOIRE DE MILORD WYNGHTON.

JOHN Telsey, mon père, passa en France, âgé de douze ans, avec ses parens, à la suite de l'infortuné Jacques II. Trois ans après la mort de ce roi, la reine qui connoissoit son attachement & son habileté, le fit repasser en Angleterre pour y ménager les intérêts de son fils, qui avoit pris le nom de Jacques III, & qui

avoit été reconnu roi de la Grande-Bretagne, par le roi de France, par quelques autres princes catholiques de l'Europe, & par le pape. Mon père devoit voir si les jacobites étoient effectivement aussi forts qu'ils le disoient, & s'ils seroient en état de se soutenir, au cas qu'on fît chez eux une nouvelle descente en faveur de ce prince. Il trouva encore un reste de fermentation dans les trois royaumes, mais rien d'assez bien disposé pour se promettre de réussir dans une tentative. La reine Anne étoit montée sur le trône aussi-tôt après la mort du roi Guillaume son beau-frère, & elle le rempliſſoit dans ces temps critiques avec tant de bonté, de dignité & de bonheur, qu'elle avoit gagné les cœurs de ses sujets. On a remarqué qu'ils aiment à être gouvernés par des femmes.

Le lord comte Thomas Wynghton, ami intime de mon père, fut ravi de le revoir dans sa patrie; ils s'entretenoient souvent des troubles qui l'agitoient depuis tant d'années, & l'un & l'autre souhaitoient ardemment de les voir finir. Le comte se doutoit du sujet du voyage de John Tessey: il connoissoit son mérite, & il chercha à l'attirer au parti de la reine. Il lui vantoit incessamment la douceur de son gouvernement. Il se flatta de le gagner, s'il pouvoit l'arrêter en Angleterre. Il se lia pour cela à

quelques autres amis de considération ; & ils s'y prirent tous avec tant d'adresse, qu'ils vinrent à bout de le marier à la fille du chevalier Mathew Millfox, l'un d'eux. Elle mourut en me mettant au monde, onze mois après son mariage. Mon père, qui l'aimoit avec beaucoup de tendresse, étoit inconsolable de sa perte ; il se hâtoit de terminer quelques affaires pour repasser la mer, afin de s'éloigner d'un pays, où il venoit de faire un voyage si malheureux. Ses amis, qui brûloient de le retenir, ne l'abandonnoient point ; ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient imaginer pour tromper sa douleur. Hélas! environ un an après, il périt lui-même dans une partie de chasse, par un accident, & de la main de son cher Wynghton.

L'Angleterre, le pays du monde le plus fertile en mécontens, & en mal-intentionnés, ne manqua pas de gens qui firent courir le bruit, que la reine étoit la cause première de cette mort, & que le comte n'en étoit que le ministre ; que la politique avoit jugé à propos de se défaire ainsi d'un homme remuant, & qui inquiétoit la sûreté de l'état. Ces bruits tombèrent d'eux-mêmes, dès qu'on eût ouvert un moment les yeux sur les vertus de la reine, & sur celles de milord Wynghton, sur l'amitié qui étoit entre mon père & lui, & sur le

déſeſpoir qu'il eut d'avoir donné la mort à ſon ami. Il tomba dans une eſpèce de fureur, il fallut le garder à vue, & l'empêcher dix fois d'attenter à ſa vie. Tous les lieux où il alloit à Londres, toutes ſes actions, toutes ſes paroles lui retraçoient mon père mourant de ſa main, & il étoit déchiré d'autant & d'auſſi cruels remords que s'il avoit été coupable. Pour s'y dérober, il crut devoir quitter l'Angleterre, il demanda à la reine la permiſſion de s'exiler, il la pria de lui preſcrire les lieux où elle trouveroit bon qu'il ſe retirât, de crainte qu'elle ne pensât qu'il vouloit ſe réfugier parmi ſes ennemis. Sa majeſté voulut bien tenter elle-même de le conſoler : mais quand elle vit que rien ne pouvoit l'arrêter, & qu'il périſſoit, pour ainſi dire, à vue d'œil ; pour ne point perdre un officier de ſon mérite, qui avoit déja rendu de grands ſervices à l'Etat, & qui pouvoit en rendre de nouveaux : comte Wynghton, lui dit cette princeſſe, puiſque vous voulez abſolument quitter ma cour & la Grande-Bretagne, je ne veux point que vous paſſiez dans des pays ſoumis à une domination étrangère ; partez pour la Virginie, que cette iſle ſoit l'exil que vous ſollicitez : mais qu'elle ſoit auſſi une récompenſe de vos ſervices ; je vous en fais gouverneur. Comme il ne demandoit

rien moins qu'une grace, il voulut refuser celle que sa majesté lui faisoit; mais elle lui ordonna de la recevoir, & il fallut obéir. Il ne différa son départ qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour l'expédition de ses lettres. Il chargea mon aïeul maternel, qui étoit toujours son ami, du soin de ses affaires; & il se rendit au port de Liverpool, où il y avoit une escadre prête à faire voile pour l'Amérique. Sa femme, quoique grosse de quatre mois, ne voulut point le quitter; & elle s'embarqua courageusement avec lui. Le gouvernement, dont le comte venoit d'être gratifié, réveilla & ranima, avec plus de violence, les bruits & les soupçons dont on avoit osé noircir la reine, on regarda la grace qu'elle venoit d'accorder à Wynghton, non comme la récompense de ses services, mais comme le salaire d'un crime entrepris pour elle. Quand la passion aveugle, on ne veut voir & on ne voit que ce qui sert à la fortifier: l'esprit de parti empoisonne les actions les plus naturelles, les plus simples, les plus pures.

Aussi-tôt après la mort de mon père, je tombai en la puissance du chevalier Millfox mon aïeul maternel. Il me donna la meilleure éducation qu'on puisse donner à un gentilhomme, dans un pays où la plus haute noblesse

ne croit point se déshonorer par l'étude des sciences & des arts, & où le mérite personnel est compté pour beaucoup plus que le lustre qu'on peut tirer de celui de ces ancêtres. Il recevoit plusieurs fois l'année des lettres du gouverneur de la Virginie, qui ne manquoit jamais de lui parler de moi avec tendresse : je voyois toutes ces lettres. J'avois un peu plus de seize ans, quand il m'en montra une qu'il venoit de recevoir. Le comte l'y conjuroit, par tout ce qu'il avoit de plus pressant, de m'envoyer auprès de lui, qu'il étoit temps qu'il me dédommageât des maux que sa main m'avoit faits, qu'il vouloit les réparer, & me tenir lieu, s'il lui étoit possible, du père que j'avois perdu, qui étoit son meilleur ami. Le chevalier Millfox, pour m'engager à prendre le parti qu'on me proposoit, me remontra que celui que mon père avoit suivi avoit fort dérangé mes affaires, & que lui-même étoit chargé d'une nombreuse famille. Je me rendis à ses conseils ; je m'embarquai sur le premier bâtiment qui fit voile pour la Virginie ; & après une heureuse traversée, j'abordai à Jamestown, qui en est la capitale. Le gouverneur y tenoit sa cour. Il me reçut avec bonté. Un françois n'auroit trouvé que de la froideur dans l'accueil qu'il me fit ; mais l'amitié des Anglois, pour

ne

ne point s'exhaler en protestations convulsives, n'en est que plus forte & plus solide.

Le comte Wynghton avoit perdu sa femme peu d'années après son arrivée, elle lui avoit laissé une fille, dont j'ai dit qu'elle étoit grosse quand elle étoit partie d'Angleterre. Dorothy, c'étoit le nom de cette fille, faisoit toutes les délices & les espérances de son père, elle étoit le portrait de sa mère, qui, pour sa rare beauté, avoit été surnommée *la Vénus Britannique*, & elle n'avoit que quinze ans. Que de traits réunis contre ma liberté & ma jeunesse! Je ne pus les défendre, un seul regard de Dorothy me rendit éperdument amoureux. Mais la réflexion que je fis, que j'étois sans fortune, & que je n'en avois à attendre que des bontés de milord Thomas, me firent sentir de l'impossibilité à devenir son gendre; & je résolus de me guérir d'une passion qui ne pouvoit que faire le malheur de ma vie: mais je voyois tous les jours celle qui l'avoit fait naître. Je ne levois qu'en tremblant, & comme malgré moi, les yeux sur elle; mais je les levois pourtant, & chaque instant rendoit mon mal plus incurable: ce qui augmenta encore mon tourment, c'est qu'il me sembloit que mon père étoit devenu plus froid pour moi que le premier jour, qu'il m'examinoit avec attention,

qu'il étudioit mes paroles, mes geſtes, mes regards. Quel moyen, me diſois-je, de lui cacher un feu qui me conſume de moment en moment, avec plus de violence?

J'étois dans ces cruelles agitations quand, un matin, il me fit appeller dans ſon cabinet: je me crus perdu, je me parus un monſtre à mes propres yeux, & je conſidérai mon amour, tout innocent qu'il étoit, comme un violement d'hoſpitalité. J'allois comme un criminel qui va entendre ſon arrêt; & je ne fus point raſſuré par l'accueil du gouverneur, quoique beaucoup plus affectueux qu'à l'ordinaire. Il m'enferma avec lui, & débuta par me dire: Fitz-John (*a*), comment trouvez-vous ma fille? Je fus ſi étourdi de la queſtion, que je ne ſais quelle fut ma réponſe: mais apparemment elle le ſatisfit, puiſqu'il ajouta: j'ai eu le malheur de tuer le chevalier John Telſey ton père & mon ami; & quoique ſa mort ſoit le crime de la fortune & non le mien, je me ſuis exilé de ma patrie, où tout me le reprochoit. La juſtice & l'humanité veulent que je te le remplace: tu ſeras mon fils en devenant mon gendre. Quoique ma joie fut ſi grande, que je doutois ſi je veillois, je ne laiſſai pas de tomber

(*a*) *Fils de Jean*, façon de parler uſitée en Angleterre, ſur-tout parmi les gens de qualité.

à ſes genoux & de lui baiſer la main, c'eſt tout le remerciement que je fus en état de lui faire dans ce moment, il me releva, il m'embraſſa, & fit appeller ſa fille. Dorothy, lui dit-il, dès qu'elle parut, je t'ai ſouvent entretenue de mon cher Telſey, & tu as été plus d'une fois témoin des remords auxquels ſa mort que j'ai cauſée, ma laiſſé en proie : c'eſt à toi de les calmer & de m'acquitter envers lui. Voici ſon fils, ce qu'on m'en a écrit de Londres, & l'étude que j'ai faite de lui, depuis le peu de temps qu'il eſt avec nous, m'aſſurent de tous les ſentimens de ſon cœur. Il mérite le tien ; il t'aime, aime-le auſſi, je te le permets, je t'en prie, je te l'ordonne, & regarde-le comme un homme qui doit être ton mari. Une profonde révérence fut toute la réponſe de Dorothy ; elle aſſuroit de ſa ſoumiſſion, & rien ne manquoit pour me rendre le plus heureux des hommes que ſon agrément : j'étois jeune, & ma figure n'avoit rien de déſagréable, ainſi je me flattai que je ne déplairois pas, & que, peut-être, je plaiſois déja.

Le comte me remit en même-temps une commiſſion de capitaine dans les troupes de l'Iſle, afin que j'appriſe à devenir utile à ma patrie. Autoriſé de ſon conſentement, je n'eus plus d'autre attention que d'épier l'occaſion de

trouver sa fille seule, pour lui parler librement de mon amour; mais elle avoit tant de soin de ne la pas faire naître, ou de me la dérober, quand le hasard me la procuroit, qu'il ne me fût pas difficile de deviner que je n'étois pas aussi bien dans son cœur que dans celui de son père. J'en fus certain quelques jours après, elle m'envoya prier de passer dans son appartement; j'y volai: elle étoit seule, je crus avoir saisi le moment où la fortune avoit marqué mon bonheur. Dès que je fus auprès d'elle, je voulus débuter par louer sa beauté. Il n'est pas ici question de ma beauté, m'interrompit-elle, écoutez-moi Telsey: mon père m'a ordonné de vous aimer & de vous regarder comme mon mari: mais ce père, tout sévère & tout absolu qu'il est, croit-il que son ordre soit un arrêt irrévocable pour moi? Est-ce moi qui ai tué le vôtre, & dois-je en être punie? Il vous doit des réparations: qu'il vous en fasse aux dépens de tout son bien, j'y trouverai de l'équité, & je n'en murmurerai pas: mais qu'il me laisse mon cœur, ou à celui à qui je l'ai donné. Si vous m'aimez, vous savez ce que c'est que d'aimer. J'aime Barthélemy Broom, un jeune anglois que mon père a renvoyé depuis huit mois en Angleterre. Il abhorre tous les parens de mon amant, & il l'abhorre en particulier

plus que toute sa famille ensemble. Je vous dirai plus, Broom n'a ni votre naissance, ni votre fortune, ni votre mérite, ni aucune de vos bonnes qualités; peut-être même qu'il n'en a que de mauvaises, & qu'il est impossible que je ne sois pas malheureuse avec lui : mais je l'aime, & je ne veux être qu'à lui. Vous êtes honnête homme, Telsey; loin de me savoir mauvais gré de ce que je vous déclare, vous me plaindrez; & peut-être vous m'aiderez, si vous êtes généreux, à parvenir au point de bonheur où j'aspire, & sans lequel je ne puis vivre. Si vous abusez de ma confiance, & que votre amour, parce qu'il est appuyé de l'aveu de mon père, se croye en droit de tyranniser le mien, je suis angloise, & un instant m'affranchira de l'horreur d'être à vous. Elle me laissa après ces mots si étonné, qu'à peine m'apperçus-je quelle m'avoit quitté.

Ce compliment, tout dur qu'il étoit, ne fut que le prélude d'un autre beaucoup plus cruel qu'elle me fit dix jours après. Elle m'avoit encore fait appeller; elle commença par me demander quel parti je prenois, en conséquence de la déclaration qu'elle m'avoit faite: celui de vous plaindre, lui répondis-je, de vous aimer, de renfermer mes peines dans mon sein; & pourtant d'espérer du temps que peut-

être mes soins, mon amour, votre raison, & la connoissance du malheur qui vous menace avec Broom vous rapprocheront de moi. Non, repliqua-t-elle, n'espérez jamais rien de tout cela, & commencez par ne me jamais parler de votre amour ; mais laissez croire à mon père que je l'écoute, & servez le mien ; vous avez mon estime, & vous mériterez mon amitié. Depuis huit mois que celui que j'aime est parti de la Virginie, je n'ai pu recevoir de ses nouvelles, ni lui donner des miennes, tant mon père, qui étoit informé de notre passion, a été attentif à couper tous les chemins qui pouvoient nous faire communiquer l'un à l'autre. D'ailleurs, à qui me fier pour être sûre que mon secret ne courroit aucun risque ? Il falloit quelqu'un qui m'aimât, pour être capable de me le garder. Tenez, ajouta-t-elle, faites passer cette lettre à Londres à mon amant ; elle est à une adresse qu'il m'a donnée, je lui mande de me répondre à la vôtre ; il sera exact à le faire ; mais l'instant où vous me trahirez sera celui de ma mort.

Si notre première conversation m'avoit étourdi, celle-ci me pétrifia ; la situation où j'étois n'est pas possible à imaginer, parce que sans doute personne ne s'est trouvé dans une semblable. Amant éperdu, on me faisoit cons-

dent de tout ce qu'on ne sentoit que pour mon rival, & son fidèle agent auprès de celle que j'aimois plus que ma vie. Je l'avouerai, je fus tenté plusieurs fois de supprimer la lettre : ma passion me persuadoit que j'y étois même obligé ; que je devois empêcher une jeune personne de courir à un malheur d'autant plus inévitable qu'elle le connoissoit, & que j'abusois en même-temps de la confiance de son père. Mais Dorothy comptoit sur ma foi, & la crainte de sa mort fit taire mon amour, ou plutôt le fit triompher de lui-même. Je fis partir sa lettre ; que cet effort coûta cher à mon cœur ! qu'il se livra de combats au-dedans de moi pendant plus d'un an que j'eus la confidence ! Il ne partoit aucun vaisseau pour l'Europe, qu'elle ne le chargeât d'une lettre, & tous ceux qui venoient d'Angleterre en rapportoient : c'étoit de nouveaux tourmens que j'éprouvois chaque fois. La conduite qu'elle tenoit avec moi devant le gouverneur, le persuadoit que j'avois trouvé le secret de lui plaire : il étoit charmé de penser que je l'enlevois à Broom. Qu'il alloit unir les deux personnes du monde qu'il aimoit, & qu'il alloit faire le bonheur de ses deux enfans. Que je me voulois de mal d'aider à le tromper !

Mais ce jeu si cruel pour moi ne pouvoit pas toujours durer, milord comte ne crut pas

devoir différer plus long-temps un mariage qu'il ſouhaitoit; il en fixa la fête à un mois après, & il ſe mit à en faire les préparatifs ; mais ſa fille s'employa, dès le moment, à les rendre inutiles. J'étois dans l'attente du ſort qui m'étoit deſtiné; dès le lendemain, elle me fit appeller; vous connoiſſez trop le fond de mon cœur, me dit-elle, dès que je parus, pour croire que j'attende tranquillement le coup qui me menace. Je n'ai qu'un moyen pour y dérober ma tête, c'eſt de fuir & d'aller joindre Broom en Angleterre ; je ſens tout le péril & toute la difficulté de cette entrepriſe; mais j'ai aſſez de courage pour ne pas craindre l'un, & je compte que vous m'aiderez à triompher de l'autre. Vous êtes le ſeul à qui j'oſe me fier, & j'attends de votre amitié, de votre amour même, que vous acheverez ce que vous avez juſqu'ici conduit avec tant de ſecret. Chargez-vous donc de m'avoir un mauvais habit d'homme, & le reſte de l'équipage, & de dire à quelqu'un des officiers des bâtimens qui ſont dans ce port, de ſe charger d'un jeune garçon à vous, que vous renvoyez à Londres. Je ferai le reſte. Tous mes ſens, que le commencement de cette converſation avoit extrêmement émus, ſe révoltèrent de ſes propoſitions. Non, cruelle, m'écriai-je, n'eſpérez plus de moi ces funeſtes ſecours ; je me refuſe

à tout ce que votre barbarie exige de moi; je ne puis travailler moi-même à vous perdre, je me repens de m'être juſqu'ici prêté à votre fureur..... Que ce ſoit fureur ou raiſon, c'eſt amour, interrompit-elle, avec tranſport, ſers-le par pitié pour moi & pour toi-même; ſonge que ma fuite te délivrera d'une furie qui déchire ton cœur, & que rien ne pourra jamais adoucir en ta faveur. Enfin, que dans trois jours j'aie ta réponſe; mais telle que je la veux, ou tu me verras me percer à tes yeux, & t'accuſer en expirant, & ton funeſte amour, d'être cauſe de ma mort. Elle ſe retira, & ces dernières paroles avoient fait dreſſer d'horreur mes cheveux. Je crus déja la voir mourante, entendre ſes reproches, je voyois ſon bras levé pour ſe frapper, & je me ſentois percé du même coup. La jalouſie me la repréſentoit enſuite avec des traits auſſi vifs, qui s'éloignoit de moi, qui couroit après mon rival, elle expoſoit à mes yeux le déſeſpoir du gouverneur; elle me faiſoit entendre ſes reproches, ceux même de Dorothy. Je l'entendois accuſer ma lâche condeſcendance d'être cauſe de tous les maux qu'elle éprouvoit avec Broom. Je pris en même-temps toutes les réſolutions les plus oppoſées qui ſe préſentèrent à mon eſprit, & je n'en pris aucune.

Le troisième jour, qui étoit le terme qu'elle m'avoit prescrit pour lui donner ma réponse, arriva, & me trouva encore flottant dans ces affreuses perplexités : mais l'amour qui la tyrannisoit lui fit employer si adroitement & si efficacement auprès de mon cœur ses larmes, ses soupirs, ses plaintes, ses prières, ses menaces, ses fureurs, que ma pitié fut forcée de céder. Vous voulez absolument être malheureuse, lui dis-je ; mais quelle cruauté est la vôtre, de forcer un homme qui vous adore, à être l'instrument de votre malheur ? Je lui peignis, comme ma dernière ressource, avec les couleurs les plus vives & les plus touchantes que mon esprit & mon cœur purent me fournir, le désespoir d'un père dont elle avoit toute la tendresse : celle que j'ai pour lui, me répondit-elle, n'est pas moins forte ; juge par-là de la violence de ma passion, puisqu'elle peut m'arracher à lui. Je te laisse auprès de lui, Telsey, tu lui feras bientôt oublier une fille ingrate, tu consoleras sa douleur, tu essuieras les larmes que je vais lui coûter ; il t'aime, & tu lui tiendras lieu de moi.

Hélas ! qu'une femme qu'on aime a d'empire sur nous, & qu'il lui est facile d'en abuser pour nous amener où il lui plaît ! il ne me fut pas possible de ne pas vouloir ce qu'elle vouloit avec tant d'ardeur. Je fis tout ce qu'elle avoit

exigé de moi, je lui fis préparer un habit, & je parlai au patron d'un bâtiment. Il y en avoit plusieurs à la rade de Jamestown, qui n'attendoient que le vent pour faire voile. Elle obtint de son père la permission d'aller passer quelques jours à la campagne d'une dame de considération & de vertu, où elle alloit quelquefois. Ce voyage supposé fut un des stratagêmes dont elle se servit pour cacher son embarquement, & sa pitié me fit grace de ses adieux.

Cependant milord Wynghton me combloit chaque jour de nouveaux témoignages de son amitié; je me reprochois de les mériter si peu, & j'attendois, dans des transes mortelles, l'instant où il m'alloit accabler de toute son indignation. Ce funeste moment n'arriva que le quatrième jour après la fuite de Dorothy. Il n'étoit plus temps de mettre un esquif en mer après elle, plusieurs vaisseaux étoient partis du port en même-temps avec un vent favorable; ils étoient bons voiliers, & ils avoient pris des routes différentes. Je vis ce malheureux père, plongé dans la douleur la plus tendre, m'embrasser, me mouiller de ses larmes, me dire qu'il n'avoit plus que moi d'enfant, me prier de m'attacher à lui, me conjurer de ne le point abandonner: & passant un instant après

de la triſteſſe à la colère : comment, diſoit-il, l'infame a-t-elle pu tromper ma vigilance, & ſe dérober à nos yeux ? Je ſuis ſon père, & tu étois ſon amant ? Comment a-t-elle pu renouer avec le miſérable Broom, que je lui avois enlevé ? Mais elle n'a pu ſe ſuffire ſeule pour former & pour exécuter un ſemblable deſſein : qui eſt le ſcélérat qui a favoriſé ſon évaſion ? Que ne puis-je percer le cœur du perfide ?..... Frappez, milord, lui dis-je en me précipitant à ſes pieds ; vous voyez le criminel, c'eſt moi qui ai tout fait. Toi, s'écria-t-il ! Ciel, qu'entends-je ! chaque moment aigrit ma douleur. Toi, Fitz-John ! toi, qui l'aimois ! Je l'adore encore, repris-je, & plus tendrement que je n'ai jamais fait : mais mon amour, par ſa propre fureur, m'a fait ſentir combien celui qui déchiroit Dorothy devoit être plus violent, puiſqu'il la forçoit de lui immoler ſa raiſon, & toute la tendreſſe qu'elle avoit pour vous. J'ai été témoin de ſes combats ; j'ai dû ſacrifier ma paſſion à la ſienne ; & pour m'épargner l'affreux ſpectacle de voir ma chère Dorothy ſe percer le cœur à mes yeux, ma pitié n'a pu balancer à la ſervir aux dépens de mon amour, & de tout ce qui pouvoit m'en arriver. Je parlois ainſi toujours proſterné devant le gouverneur ; il m'écoutoit avec étonnement,

& ſon accablement avoit l'air de la tranquillité. Je voulus continuer à lui détailler tous les aſſauts qu'elle s'étoit livrés. Malheureux, lève-toi, me dit-il avec un tranſport mêlé d'attendriſſement, & finis un récit qui me tue. Je frémis des tourmens que tu as ſoufferts & que tu ſouffres ; à quels maux ma funeſte amitié t'a-t-elle appellé ici ! oublions l'un & l'autre l'ingrate que nous aimions, & qui nous fuit ; ton repos l'exige ; & ſi tu veux que je vive, ne me rappelle jamais ſon ſouvenir. Il reſta près de deux mois plongé dans la triſteſſe la plus profonde ; & quoique dévoré de mes chagrins, je prenois ſur moi de le conſoler, & je ne ceſſois de détourner ſes penſées ſur des objets tout-à-fait étrangers à ſa fille. Mais l'image de l'infortunée étoit trop bien gravée dans mon cœur, pour n'en être pas inceſſamment occupé. Je l'adorois toujours, elle n'étoit point criminelle à mes yeux, je ne voyois dans ſon procédé que de l'amour, & de l'amour le plus violent, & celui que je ſentois me faiſoit excuſer le ſien. Tout ce que je me permettois, c'étoit ſeulement d'envier le ſort de Broom. Que j'aurois été heureux, me diſois-je ſouvent, ſi j'avois pu faire une auſſi vive impreſſion ſur le cœur de cette charmante perſonne, j'aurois fait ſon bonheur, elle auroit fait le mien,

& tous les deux nous aurions fait celui de son père.

Quand je crus que le temps avoit un peu calmé la douleur du comte, je me hasardai de lui parler de Dorothy; je voulois l'engager à lui pardonner, & à lui rendre ses bonnes graces; mais cette tentative avorta au moment même que je l'entamois. Milord Thomas ne m'eût pas plutôt entendu prononcer le nom de Dorothy, que son visage, de serein qu'il étoit, devînt sombre; il me cria: arrête, mon fils, ne rouvres point une plaie encore sanglante; ma chère fille est morte, je ne la reverrai jamais, & je te défends de me parler d'elle. Quoique je connusse l'inflexibilité de son esprit, & que je dusse voir qu'il avoit pris son parti, & qu'il s'y étoit affermi, je ne désespérai cependant pas de le ramener & de l'adoucir. De temps en temps je glissois de petits mots, comme sans le vouloir & par hasard; mais ces échappées ne prenoient jamais, il faisoit toujours semblant de ne les pas entendre, & il les laissoit tomber. Il y avoit déja sept mois que Dorothy étoit partie, quand je vis dans le cabinet de son père une lettre qu'il n'avoit pas encore fermée: il l'écrivoit à mon aïeul, qui apparemment lui avoit mandé que sa fille venoit de se marier à

Barthélemy Broom. Voici ce que je lus sur cet article dans la réponse du comte Wynghton. Ma fille est morte, mon ami, & j'ai enterré avec elle toute ma tendresse. Quant à la malheureuse dont vous me parlez, je l'abandonne pour toujours à son malheureux sort : je sais, comme vous, qu'il me seroit facile de faire casser ce mariage ; mais elle n'est plus digne de ma colère ; je l'arracherois au perfide Broom, & c'est à lui à me venger d'elle.

Ce trait me prouva plus fortement que ce que j'avois éprouvé par moi-même, combien son courroux seroit difficile à désarmer. Cependant je ne pouvois me dissuader qu'il n'aimât toujours Dorothy ; j'en croyois une mélancolie qui ne le quitta plus, & des soupirs étouffés que je surprenois quelquefois. Cet événement avoit pris sur sa santé infiniment plus que ses longs & pénibles travaux ; il s'obstina cependant encore un an à languir dans son gouvernement : mais alors je lui parlai si fortement, que je le déterminai à demander à la cour son rappel, ou, comme il l'appelloit, la permission de retourner mourir dans sa patrie. Chaque jour je me croyois plus sûr que l'éloignement de sa fille étoit la vraie & unique cause de l'altération de sa santé ; je me flattois que la présence de ce cher objet la rétabliroit, &

qu'à l'aide de tout ce qu'il avoit d'amis à Londres, je le déterminerois à lui pardonner. La cour étoit alors occupée de tant & de si grands projets, que ce ne fut que près d'un an après, que le gouverneur de la Virginie reçut l'ordre de son rappel; il instala son successeur, & nous repassâmes en Angleterre. Dès que nous fûmes arrivés à Londres, le comte Wynghton alla chez le roi, qui le complimenta sur sa bonne administration. Il demanda à sa majesté la permission de me présenter à elle, & je fus reçu de ce prince avec des bontés qui lui sont toutes particulières.

Mon premier soin fut de m'informer de la demeure de madame Broom; j'appris qu'elle occupoit avec son mari une petite maison à l'extrémité de Southwark (*a*): j'y allai, elle ne fut point étonnée de me voir, elle avoit déja appris notre arrivée; mais je fus extrêmement surpris de l'état où je la retrouvai: la maigreur & une pâleur affreuse, indices certains de ses peines, avoient entièrement effacé les roses de son teint & tous ses traits charmans; & quoique mon amour ne fût point attaché à ces agrémens momentanés, je ne fus pas maître au

(*a*) Fauxbourg de Londres qui n'est habité que par du peuple.

premier

premier coup d'œil que je jetai ſur elle, de retenir un frémiſſement ; elle le remarqua, elle rougit, & je fus au déſeſpoir de la peine que je lui cauſois. Quand même je n'aurois pas été informé du dérangement affreux de Broom, & du mauvais état de leurs affaires, celui de leur maiſon me l'auroit annoncé ; rien ne reſpiroit moins l'opulence & la magnificence pour laquelle Dorothy étoit née ; on entrevoyoit même que l'aiſance manquoit. Les efforts dont j'avois été capable pour elle, & le tendre & malheureux intérêt que je prenois toujours à elle, ſembloient me donner droit à ſa confiance. Je n'héſitai pas à lui demander des nouvelles de ſa ſituation ; elle me répondit qu'elle étoit heureuſe, qu'elle ſentoit bien que ce qui m'engageoit à lui faire cette queſtion, venoit de ce qu'elle étoit logée à Southwark ; mais qu'elle n'avoit choiſi ce quartier, qu'afin d'être éloignée du fracas & des diſſipations de la ville ; qu'elle ſe ſuffiſoit pour faire ſon bonheur ; que dans le goût où elle étoit de ne vivre que pour ſon mari, & de n'être occupée que de lui, la retraite la plus reculée lui étoit la plus agréable ; qu'enfin elle avoit ce qu'elle aimoit, & qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir. Plaiſe au ciel, interrompis-je, qu'il mérite vos bontés, & qu'il ne vous faſſe jamais repentir de tout

ce que vous avez fait pour lui. Je ne m'en repentirai jamais, reprit-elle : il m'échappa un moment après, dans la conversation, quelques mots, qui lui firent sentir que je n'ignorois rien des mauvais traitemens qu'elle essuyoit de Broom; que je savois même que peu s'en étoit fallu qu'ils n'eussent été cause de sa mort, en la faisant accoucher avant terme. Tout ce qu'il y a de vrai, repliqua avec vivacité cette vertueuse & adorable femme; c'est que mon mari est bien malheureux que l'on soit si peu favorablement prévenu à son égard. Ensuite, loin de s'en plaindre, elle prit à tâche de le justifier auprès de moi; elle voulut encore m'engager à le justifier dans l'occasion, & elle finit par me dire : Telsey, il faut que ce soit vous, c'est-à-dire l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligations, qui me parle, pour avoir écouté patiemment ce que vous m'avez dit de mon mari; je vous prie cependant, si vous voulez que j'aie quelquefois le plaisir de vous revoir, de ne m'en jamais dire que ce qu'il me convient d'entendre.

Elle tourna en même temps la conversation sur son père, & je vis son cœur se fendre, au récit que je lui fis de la douleur qu'il avoit ressentie quand elle l'avoit quitté. Je lui parlai de toutes les tentatives que j'avois déja faites,

pour engager le comte à lui pardonner ; jusqu'ici, ajoutai-je, elles ont été sans effet ; un reste de fierté, la mauvaise honte de céder, & la vaine gloire de passer pour inflexible, combattent encore contre vous dans son cœur ; mais j'espère que vous en triompherez, je suis sûr qu'il n'a jamais cessé de vous aimer, & qu'il n'a demandé son rappel que pour se rapprocher de vous ; & je finis par lui dire que je ne souhaitois rien avec tant d'ardeur que de voir réunies les deux personnes qui m'étoient les plus chères au monde, & d'empêcher que des biens dont elle étoit la légitime héritière, ne passassent en d'autres mains. Si ma vie étoit encore à moi, me répondit-elle, je la donnerois mille fois, pour peu que le retour de mon père vers moi en fût le prix ; mais ce ne seroit que pour le plaisir de le revoir & de l'aimer. Le ciel m'est témoin que ce n'est point à l'intérêt que je sacrifierois ; qu'il fasse de ses richesses tout ce qu'il jugera à propos, mais qu'il me rende son amitié ; elle me tiendra lieu de tous les biens de l'univers. Je la connoissois trop pour douter de la sincérité de son désintéressement ; je la quittai plus épris d'elle, que quand ses charmes étoient dans toute leur vigueur : la pitié que son état m'inspiroit, & l'admiration de ses vertus s'étoient jointes à l'amour, pour me rendre le

plus passionné des hommes. Rempli & animé de tous ses sentimens & des miens, dès que je fus auprès de son père, j'essayai si cette même pitié ne pourroit pas faire sur lui l'impression qu'elle avoit faite sur moi : mais à peine eus-je ouvert la bouche, qu'il me la ferma avec ce ton sévère & imposant, qui jusque-là m'avoit toujours interdit. Je m'étois armé cette fois de fermeté, je ne me rendis pas ; j'insistai, j'embrassai ses genoux, mes larmes & mes soupirs vinrent au secours, & ces tendres interprètes de la douleur ne furent pas plus écoutés ; il fallut céder. Je résolus en même-temps de faire parler des bouches plus éloquentes que la mienne.

J'étois fort assidu à faire ma cour au roi, il me sembloit qu'il m'appercevoit avec quelque plaisir au milieu de ses courtisans, & quelquefois il me faisoit l'honneur de m'adresser la parole. Je fis mon plan de supplier sa majesté la première fois qu'elle m'honoreroit d'un de ses regards, de m'accorder un moment d'audience. Je me promettois de lui faire un récit des malheurs de madame Broom, & de lui peindre l'état de misère où elle languissoit ; & je me flattois que ce prince, dont tout annonçoit la bonté, voudroit bien interposer son autorité, pour engager le comte à rendre ses

bonnes graces à ſa malheureuſe fille. Je ne manquai pas de paroître le lendemain au lever du roi, j'affectai même de me placer de façon à en être remarqué, & je le fus bientôt. Telſey, me dit-il avec cet air affable qui charme tant de la part d'un maître, vous me ſuivrez dans mon cabinet. Ce mot, auquel je ne répondis que par la plus profonde révérence, réunit en même-temps ſur moi les yeux & l'envie de tous les courtiſans, troupe preſque auſſi jalouſe & auſſi inquiète à Londres qu'en tout autre pays. Leur mécontentement s'exhala en murmures; & quoique la préſence de ſa majeſté les tînt dans le reſpect, quelques-uns ne furent pas ſi étouffés, que je ne les entendiſſe. Il n'eſt, diſoient-ils, de faveur que pour les nouveaux venus; Telſey en eſt une preuve; cependant ſon père étoit noté pour être un des plus zélés partiſans de la maiſon de Stuard.

Je fendis donc cet eſſaim bourdonnant pour ſuivre le roi dans ſon cabinet; j'ignorois ce qu'il avoit à m'ordonner: mais dans les diſpoſitions où j'étois, il ne pouvoit me prévenir plus à propos & plus agréablement. Telſey, me dit ce prince, le lord comte Thomas Wynghton qui t'aime, me demande mon agrément pour t'adopter, la loi le lui permet; mais il lui faut le concours de ton conſentement, il l'attend

de ton amitié. Sire, répondis-je, je sens tous les avantages de ce que le comte veut faire pour moi, j'en suis pénétré de reconnoissance ; mais je me flatte que votre majesté me permettra de m'y refuser, & de ne point m'enrichir aux dépens de sa fille. Je lui fis tout de suite le portrait de ses rares qualités, & je lui peignis l'état déplorable où elle gémissoit avec des traits si vifs & si vrais, qu'il en fut attendri. Sire, ajoutai-je, je vous supplie très-humblement de faire finir ses malheurs, que votre majesté daigne dire deux mots, en sa faveur, à ce père irrité : le respect & l'attachement qu'il a pour votre auguste personne, me répondent que son courroux tombera sur le champ. Le roi voulut bien me promettre de seconder mon zèle, & il me renvoya en donnant de grands éloges à ma générosité. Hélas ! elle n'en méritoit aucun, c'étoit l'amour seul qui me faisoit agir, l'amour le plus tendre & le plus pur, il est lui-même sa récompense.

Le roi ne manqua pas de parler au comte dès qu'il le revit, & il le fit aussi fortement qu'il soit possible : mais cet homme inexorable, après avoir répondu à son ordinaire que sa fille étoit morte, ajouta avec respect, mais avec une liberté angloise, qu'il seroit toujours prêt à répandre son bien & son sang pour le service

de sa majesté & de la patrie : mais que la nature l'avoit fait maître de sa famille, & la loi de disposer de ses richesses. Le roi eut la bonté de lui repliquer que j'étois le premier & le plus ardent à souhaiter qu'il pardonnât à sa malheureuse fille, un écart qu'une passion aussi violente que l'amour devoit faire excuser dans une jeune personne : enfin, que je refusois absolument de souscrire à l'adoption qu'il vouloit faire de moi. Sire, reprit-il, si Telsey est assez ingrat pour ne vouloir pas que je le dédommage, autant que je le puis, de tous les maux que je lui ai faits, peut-être ferai-je assez heureux pour trouver quelqu'un, quel qu'il soit, qui voudra bien devenir mon fils.

On ne peut être plus consterné que je le fus, du mauvais succès de cette tentative, j'avois tout autrement espéré de la protection dont le roi vouloit bien nous honorer. Il ne me restoit plus qu'une ressource à employer, je la comptois infaillible, & je l'avois déja proposée plusieurs fois comme telle, à madame Broom, c'étoit d'elle qu'elle dépendoit uniquement. Je voulois qu'elle allât se jeter aux pieds de son père, qu'elle implorât sa clémence, qu'elle demandât elle-même sa grace, en un mot qu'ellem î t tout en œuvre pour émouvoir sa pitié. J'augurois assez bien de la tendresse qu'il avoit

eue pour elle, pour me flatter qu'il ne tiendroit pas contre ses yeux, où il verroit la douleur, le repentir & le malheur empreints. Je lui promettois de venir à son secours avec deux ou trois des plus intimes amis de son père; & je l'assurois que nous assaillirions tous son cœur en même-temps : mais elle s'étoit toujours refusée à cette démarche. Telsey, me disoit-elle, je ne mérite pas les peines que vous prenez pour moi; ce n'est point par fierté que je ne me rends pas à votre avis, je veux seulement m'épargner le chagrin d'un refus qui ne fera qu'augmenter mon désespoir. Je connois mon père aussi inflexible pour moi que je l'ai éprouvé tendre, rien ne désarmera jamais sa colère : cependant je la pressai si vivement, que je la forçai de se prêter à ce dernier expédient. Il faut, me dit-elle, que je fasse à mon tour ce que vous voulez. Le jour & le moment pris pour cette expédition, je la concertai avec le chevalier Millfox mon aïeul, & deux autres amis particuliers du comte, afin de le frapper tous, pour ainsi dire, d'un même coup. Ils se rendirent dans son cabinet, sans qu'il parût rien de prémédité dans cette visite; j'étois allé chercher madame Broom : il m'avoit fallu de nouveaux efforts pour l'engager à se laisser conduire; j'encourageois sa timidité, je l'exhortois

de mon mieux à ne point craindre de s'abaiſſer à trop d'humiliations, & je l'avois poſtée auprès du cabinet : j'y voulus entrer, c'étoit le ſignal qu'elle ſeroit à portée d'agir ; mais elle ne voulut jamais me permettre de la quitter. Pendant que je continuois de la raſſurer, le cabinet s'ouvrit, ſon père en ſortit le premier, nous tombâmes elle & moi en même-temps à ſes pieds, & il fut auſſi-tôt entouré de ſes amis ; nous criâmes tous grace pour l'infortunée Dorothy : mais je ne ſais comment il ſe débarraſſa de nos mains, & continuant à marcher, il dit à ſes gens : qu'on me faſſe ſortir cette pleureuſe, & que je ne la revoie pas ici. Mon aïeul & les autres coururent après lui pour l'arrêter, & pour lui faire tourner les yeux ſur un objet ſi digne de ſa pitié, ils ne purent vaincre ſa barbare conſtance : mes amis, leur répondit-il, ma fille eſt morte ; épargnez-moi, à jamais, la douleur d'en entendre parler. Celle de la pauvre Broom étoit au-deſſus de toutes les douleurs imaginables ; je la remenai chez elle, où, tout déſeſpéré que j'étois d'avoir vu échouer une entrepriſe qui m'avoit ſemblé ſi bien concertée, je fus obligé de m'occuper à la conſoler.

Milord Wynghton cependant ne perdoit point de vue l'affaire de mon adoption, qu'il

avoit extrêmement à cœur. Il n'étoit point arrêté par l'opposition que le roi lui avoit dit que j'y apporterois ; il s'imaginoit au contraire que, rebuté du mauvais effet de tous les ressorts que j'avois fait jouer en faveur de sa fille, je n'aurois rien de mieux à faire, que de donner les mains à ce qu'il souhaitoit. Je jugeois tous ses coups, sans faire semblant de voir le but où il vouloit frapper, & j'attendois qu'il me fît lui-même sa proposition. Le moment arriva, il parla enfin. Ma réponse étoit toute prête. Le sort, lui dis-je, ne m'a pas permis de connoître mon père : un de ses coups me l'a ravi, & avec lui, je le sais, toutes mes espérances : mais mon malheur ne m'a pas ôté le courage : je suis en âge de travailler à mon avancement, & je me flatte, sur les bontés du roi, & sur mon application à les mériter, que je n'y travaillerai pas infructueusement. Mais me préserve le ciel de me choisir, pour remplacer le plus tendre des pères, suivant ce qu'on m'a dit du mien, un tigre dont la férocité fait tout le caractère, & qui est insensible à tous les mouvemens de la nature & du sang ! Fitz-John, reprit-il froidement & en se retirant, je vous donne huit jours pour réfléchir sur la proposition que je vous fais ; je la rejette dès cet instant, lui repliquai-je avec emportement.

Je courus du même pas rendre compte à madame Broom de tout ce qui venoit de se passer entre le comte & moi, & je voulus lui protester, avec les sermens les plus forts, que je ne me rendrois jamais complice d'une barbarie qu'il méditoit contre elle, en acceptant les propositions qu'il me faisoit. Il faut les accepter, m'interrompit-elle; les biens de mon père ne doivent plus être à moi, je m'en suis rendue indigne par ma fuite, & par un mariage fait contre ses intentions, & avec un homme qu'il déteste; j'ai prévu dès-lors tout ce qui devoit m'arriver, je m'y suis soumise, je m'y suis exposée, & j'aime trop mon mari pour m'en repentir. Je n'ai jamais prétendu à ses richesses; quand vous m'avez flattée de me rapprocher de lui, ce n'étoit que son cœur que je voulois regagner. Elles sont à vous, elles vous sont dues, & elles ne vous dédommageront jamais du père dont il vous a privé. Je la voyois tous les jours, & je la quittois chaque fois plus pénétré d'admiration pour ses vertus, & plus désespéré de voir tant de rares qualités, qui auroient fait ma félicité & ma gloire, en proie à un homme qui ignoroit le prix de tout ce qui s'appelloit mérite. J'étois toujours plus déterminé à rebuter les propositions du comte, je me préparois même à me

séparer tout-à-fait de lui : mais elle se révolta si fort contre ce dessein, & elle me remontra si vivement que la fortune de son père étant perdue pour elle sans ressource, elle ne la verroit cependant qu'avec douleur passer à des étrangers, & que je ne l'étois point à ses yeux, que j'écoutai les propositions de milord. Il est vrai qu'elle en fut seule la cause & l'objet, & que la sagesse de son conseil me fit regarder les biens que j'acceptois comme un dépôt que je lui remettrois dès que j'en serois en possession. D'ailleurs, comme milord étoit informé que je continuois de voir & d'aimer sa fille ; sans doute, me disois-je, il présume de ma probité, que je lui remettrai sa succession, & que j'empêcherai Broom de la dissiper. Je fus donc adopté dans toutes les formes, & avec toutes les solemnités.

Dès que la cérémonie fut finie, j'allai voir ma chère Dorothy ; je suis votre frère, lui dis-je ; mais un frère qui a été votre amant, de l'agrément de votre père, & qui ne cessera jamais de l'être. Que cet aveu ne blesse point votre vertu, vous savez combien je la respecte. Il m'échappa de lui dire un mot du motif qui m'avoit porté à me laisser adopter par son père. Elle en fut sensiblement piquée. J'ai cru, me dit-elle, Telsey, que vous me connoissiez

mieux, & que vous ne me croyiez pas capable de vous donner un conseil intéressé; vos idées me causent tant de confusion, que si j'étois assez malheureuse pour avoir besoin du secours de quelqu'un, vous seriez le dernier à qui j'aurois recours. Je ne m'épargnai pas en protestations pour l'assurer de la pureté de mon intention, de toute la justice que je lui rendois, & du tort qu'elle me feroit de ne pas user librement de tout ce que j'avois comme appartenant à son frère. Mais de quoi disputions-nous? le ciel ne devoit pas permettre que je fusse jamais en état de lui faire du bien. Elle me pria, quelques jours après, de cesser de la voir: son mari, dois-je honorer de ce nom ce misérable? n'avoit rien ignoré des vues que le comte avoit eues, de faire de moi son gendre; il savoit tout ce que j'avois été capable de faire pour me priver de ce que j'adorois, & tous les efforts que j'avois faits pour remettre sa femme dans les bonnes graces de son père; & l'ingrat osoit être blessé de mes assiduités. Il ne manquoit plus à son injustice, m'écriai-je, que de soupçonner votre vertu. Il en est sûr, comme de vos sentimens, me répondit-elle avec une douceur charmante; mais il est de mon devoir d'écarter tout ce qui peut lui donner de l'inquiétude, & je l'aime trop pour ne pas

prévenir tout ce que je crois qui lui peut causer quelque peine : il vaut mieux me priver de la triste consolation de parler quelquefois avec vous d'un père qui me sera toujours cher. Il fallut donc me résoudre à ne la plus voir.

Cet événement me fit sentir toute la violence de l'amour que j'avois pour elle. Encore si le perfide Broom avoit mérité, par de bons traitemens, & par des mœurs d'honnête homme, tous ces égards de conduite que son adorable femme portoit jusqu'à l'austérité & au scrupule : mais l'infame étoit plongé dans la vie la plus débordée. Il étoit lié avec des scélérats que la bassesse de leur naissance sembloit n'avoir pas faits pour la pudeur, mais pour ne respirer que les débauches les plus honteuses. Broom, qui ne dédaignoit pas de leur être livré, étoit comme eux l'opprobre de Londres. Une suite de désordres des plus affreux, pour lesquels il n'avoit pas été poursuivi, l'entraînèrent, avec trois de ses illustres amis, dans un crime énorme, dont le détail n'importe en rien à cette histoire. Ils furent surpris le commettant aux environs de Westminster, & conduits à Newgate (*a*), &

(*a*) Newgate, en françois la *Nouvelle Porte*, est une prison de Londres qui tire son nom d'une porte sur laquelle elle est bâtie, comme les châtelets à Paris.

on travailla auſſi-tôt à leur procès. Un billet de madame Broom m'inſtruiſit, le lendemain matin, du malheur de ſon mari; c'eſt ainſi qu'elle aimoit à appeller ſon crime, croyant en diminuer l'atrocité, en lui donnant un nom plus favorable. Elle me mandoit qu'il n'étoit pas ſans ennemis, qu'il ſuffiſoit pour cela d'être malheureux; & elle me conjuroit de courir à ſon ſecours par pitié pour elle. J'allai ſur le champ chez les juges, elle m'y avoit déja devancé; ils me rendirent la réponſe qu'ils lui avoient faite, elle étoit cruelle pour elle: cette réponſe portoit que ſon mari étoit plus chargé qu'aucun de ſes complices, que la loi étoit formelle contre lui, & qu'ils n'avoient garde de manquer cette occaſion de délivrer une femme auſſi reſpectable, & la patrie, d'un ſujet également mépriſable & odieux. Je ne laiſſai pas de les engager, par tout ce que j'imaginois de plus touchant, à écouter la voix de la clémence; & je continuai de ſolliciter, par moi & par mes amis, avec d'autant plus de chaleur, que je trouvois tout le monde extrêmement indiſpoſé contre Broom. Je tentai d'intéreſſer en ſa faveur milord Thomas, dont j'étois devenu le fils: mais toute la réponſe que j'en arrachai fut que la ſureté publique demandoit que les ſcélérats fuſſent punis; que celui-ci étant convaincu

d'un crime capital, & ne pouvant échapper au ſupplice, ſa veuve auroit dû déja reprendre ſon nom de fille. Ces derniers mots me perſuadèrent qu'il n'étoit éloigné de Dorothy que comme femme de Broom, & qu'elle retrouveroit en lui un père dès qu'elle n'auroit plus cette tache.

Elle m'inſtruiſoit chaque jour de ſes démarches & de ſes craintes, & elle m'exhortoit chaque fois à redoubler mon zèle. Il n'avoit pas beſoin d'être excité, je prenois trop d'intérêt à elle pour pouvoir demeurer tranquille, quand je la ſavois agitée & déchirée de tant de chagrins. J'avouerai cependant qu'à meſure que je vis plus d'impoſſibilité à arracher ſon mari à la mort, mon amour reprit de nouvelles forces, ranimé par l'eſpérance : ma chère Dorothy va redevenir libre, me diſois-je ; & peut-être ſerai-je aſſez heureux pour lui faire oublier, par ma tendreſſe & par mes bonnes façons, tous les maux qu'elle ſouffre avec l'homme du monde le moins digne d'elle. Ce ſentiment révolte ſans doute des mœurs françoiſes ; mais il n'a rien d'extraordinaire dans la patrie des philoſophes : en Angleterre, l'infamie du ſupplice ne paſſe pas la perſonne du criminel, & elle meurt avec lui. Malgré mon amour je ne rallentis point mes ſollicitations

pour

pour Broom, j'en redoublai l'ardeur aux approches de la seſſion d'Old-Baily (*a*) qui devoit le juger. Elles ne lui furent d'aucun ſecours, ſon crime étoit trop criant, & les preuves trop fortes. Il fut condamné à mort avec ſes complices.

Quoique ſa femme m'eût prié de ne pas reparoître dans ſa maiſon, j'y étois allé pluſieurs fois, ſur-tout dans ces derniers temps, où je jugeois qu'elle avoit plus beſoin de conſolation; mais je ne l'avois jamais rencontrée: elle paſſoit à Newgate auprès de ſon mari tout le temps qu'elle ne pouvoit pas employer à remuer en ſa faveur le ciel & la terre; elle n'avoit pris de repos ni jour ni nuit depuis ſa détention Elle ſut ſa condamnation à l'inſtant qu'elle fut prononcée, ſon cœur en fut percé: mais elle ne s'amuſa pas à ſe lamenter chez elle, & à remplir le voiſinage de cris & de hurlemens, elle courut faire parler ſa douleur aux pieds du roi. Ce prince, encore plus touché de ſa vertu que de ſes larmes, ne put s'empêcher de lui dire: ô femme digne de faire le bonheur d'un honnête homme! Il lui accorda la vie de ſon mari, & il commua la peine de mort que ſubirent ſes complices, en celle d'être tranſ-

(*a*) Old-Baily, en françois *vieux juge*, tribunal où on juge les malfaiteurs.

porté, à la vérité pour toujours, à Maryland (a). Les actions de graces qu'elle en rendit à ſa majeſté attendrirent tout le monde. Le roi m'ordonna de la remener chez elle; je la vis auſſi tranquille & auſſi contente de ce qu'elle venoit d'obtenir, que s'il ſe fût agi d'une victoire qui eût décidé pour elle d'une couronne. Elle n'oublia pas de me faire mille remerciemens des pas & des ſoins que cette affaire m'avoit coûtés; je lui offris ma bourſe, il n'étoit pas poſſible qu'elle n'eût beſoin d'argent; mais elle s'opiniâtra toujours à refuſer des ſecours que j'aurois été ſi charmé de lui donner. Elle me quitta bientôt pour regagner Newgate.

Elle m'avoit prié en nous ſéparant de ne point donner d'inquiétudes à ſon mari pendant le peu de temps qu'il avoit encore à être à Londres, & elle avoit ajouté qu'elle ne manqueroit pas de me faire avertir dès qu'elle pourroit me recevoir chez elle. Je m'y ſoumis: ſon but n'étoit autre que d'éloigner un témoin qui n'auroit pas manqué de déranger les projets qu'elle méditoit. Elle vendit dès le lendemain tout ce qui lui reſtoit tant en meubles qu'en autres effets, & elle ſollicita comme une grace la permiſſion d'être embarquée avec ſon mari pour l'Amérique; on la lui refuſa abſolument.

(a) Colonie angloiſe dans l'Amérique.

Il fut conduit au port de Briſtol, où étoit un bâtiment prêt à faire voile pour Maryland. Dès que je le ſus ſorti de Newgate, je courus chez ma chère Dorothy pour eſſuyer ſes larmes : mais je trouvai ſa maiſon vuide, ſes plus proches voiſins m'aſſurèrent qu'elle étoit paſſée en France depuis trois jours, & j'appris à la priſon qu'elle n'y avoit pas paru depuis le même temps. La poſte de Douvres me remit le même jour une lettre de ſa main. Elle m'y diſoit un éternel adieu ; & que n'ayant pu obtenir la conſolation de ſuivre ſon mari dans ſon exil, & de partager ſes maux, elle ſe réfugioit en France, pour ne plus voir des lieux qui lui rappelleroient ſans ceſſe ce qu'elle perdoit & qu'elle adoroit toujours ; qu'elle s'y feroit catholique, & qu'elle s'enterreroit dans un couvent ; enfin, qu'elle m'informeroit inceſſamment de ſon arrivée & des lieux où elle ſeroit ; & qu'elle comptoit aſſez ſur mon bon cœur, pour ne pas douter que je ne vouluſſe bien entrer dans la dépenſe de ſa dot.

Toute décidée que je la connuſſe dans ſes réſolutions, je fus étourdi de celle qu'elle prenoit, & je me promis bien de la combattre, dès que je ſaurois où la trouver, car j'étois déterminé à paſſer exprès la mer. Je fus obligé, malgré moi, de prendre patience, en attendant de ſes nouvelles : mais quatre jours après, à

force de rêver à la ſingularité du parti qu'elle prenoit, il me vint quelques ſoupçons qui me firent défier de la vérité de ce qu'elle m'écrivoit. Je me perſuadai bientôt que ce prétendu deſſein en couvroit un autre, & qu'il n'étoit qu'un ſtratagême pour me donner le change. Plein de ces idées que chaque inſtant fortifioit, je volai à Briſtol, où je ne doutai pas de la trouver. Je ne ſais trop quelles étoient mes vues, en voulant empêcher qu'elle ne ſuivît ſon mari; je l'adorois, & je la reſpectois trop pour qu'elles euſſent rien de criminel. Je ne voulois apparemment que la retenir à Londres, où étant comme veuve, je me flattois qu'il me ſeroit plus facile de lui faire revenir le cœur de ſon père.

Le vaiſſeau qui étoit chargé de tranſporter Broom, devoit quitter le port le lendemain au point du jour. J'allai chercher le capitaine, j'eſpérois que mon nom & celui de Wynghton, que j'avois pris depuis mon adoption, m'en feroient écouter : mais il vint m'aborder lui-même, & je le reconnus pour l'avoir vu autrefois à Jameſtown. Je lui demandai dans la converſation, s'il n'avoit pas dans ſon bâtiment des malfaiteurs pour laiſſer à Maryland; il me répondit qu'il en avoit ſix à fond de calle, dont un, qui venoit d'arriver de Londres, lui étoit

fort recommandé. Je le queſtionnai ſur les paſſagers qu'il emmenoit; ils étoient au nombre de douze; ſavoir, trois vieilles femmes & deux jeunes filles de ſix à ſept ans, qui leur appartenoient: le reſte étoit des hommes jeunes & vieux. Je ne doutai pas que ce ne fût de Broom qu'il m'eût voulu parler; mais comme je ne voyois rien dans le dénombrement qu'il faiſoit, qui reſſemblât à ſa femme, je le quittai après lui avoir promis de retourner le ſoir ſouper à ſon bord; je courus par les hôtelleries à la découverte de ma chère Dorothy. Hélas! ce n'étoit pas là que je la devois chercher! auſſi n'en trouvai-je pas la moindre trace, & je commençai à croire qu'elle s'étoit effectivement retirée en France.

Mais pendant mon abſence on avoit fait l'appel dans le vaiſſeau, & elle avoit été reconnue ſous le traveſtiſſement d'un jeune homme, qui alloit, diſoit-il, joindre des parens établis à Maryland. Le capitaine avoit ſon ſignalement & des défenſes expreſſes de l'embarquer, ſi elle vouloit ſuivre ſon mari. Elle ne vit pas plutôt ſon ſtratagême découvert, qu'elle mit tout en œuvre pour émouvoir les cœurs de ceux qui étoient préſens. Ses prières, ſes larmes & une éloquence que ſa ſituation rendoit extrêmement perſuaſive, avoient attendri les officiers & les

passagers au point que les uns & les autres conjurèrent le capitaine de lui permettre de passer. Il étoit lui-même si touché d'un attachement qui a si peu d'exemples, qu'il fut au moment de transgresser ses ordres tout positifs qu'ils étoient : la seule considération qui l'arrêta fut qu'il vit dans le signalement qu'elle étoit fille de milord Wynghton. Forcé de se montrer inexorable sur cet article, il permit à sa pitié tout ce que l'état de l'infortunée pût lui suggérer de plus tendre & de plus consolant. Elle lui demanda pour unique grace la permission de revoir & d'embrasser encore une fois son mari, & de lui remettre elle-même tout ce qu'elle avoit d'argent. Le capitaine, qui sentit que cette vue ne feroit que renouveller & aigrir sa douleur, s'efforça quelque temps de la refuser ; mais enfin il fut obligé de céder. Il envoya tirer Broom du fond de calle, & on l'amena chargé de chaînes dans la chambre du conseil, où cette affreuse scène se passoit.

Dès qu'elle le vit, elle lui sauta au cou, elle l'embrassa mille fois, elle ne vouloit plus s'en séparer ; elle recommença à conjurer le capitaine de la laisser suivre le sort de ce qu'elle aimoit : toute l'assistance fondoit en larmes. Mais cette malheureuse femme voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'on ordonnoit de

remener ſon mari, elle lui donna un petit ſac d'argent, elle l'embraſſa encore une fois avec une tendreſſe plus vive que toutes les expreſſions, & elle s'enfonça un poignard dans le ſein, avant que tous les yeux de l'aſſemblée qui étoient confondus ſur elle puſſent s'en appercevoir. J'arrivai dans cette cataſtrophe, aſſez à temps & aſſez près d'elle pour la recevoir dans mes bras lorſqu'elle tomba. Un cri que je ne pus retenir, & qu'apparemment elle reconnut, lui fit ouvrir ſur moi ſes yeux déja fermés par la mort, ils ſe refermèrent auſſi-tôt pour toujours. Hélas! malheureux que je ſuis, elle emporta ſans doute avec elle l'idée que c'étoit moi qui l'avois fait découvrir. Il n'y a point d'imagination aſſez forte, pour ſe repréſenter la douleur dont je ſentis mon cœur pénétré. On entendit pluſieurs fois le nom de Dorothy, de ma chère Dorothy, s'échapper de mon ame ſanglotante; il fallut l'arracher de mes bras qui, quoique ſans ſentiment, la ſerroient machinalement. J'étois tout couvert de ſon ſang, on me porta hors du vaiſſeau, & de-là dans une hôtellerie, où quelques honnêtes gens, à qui le capitaine me recommanda, ſe relayèrent pour m'obliger à conſerver une vie dont ils voyoient bien que je cherchois à me défaire.

Après avoir épuiſé toute leur éloquence pour

me faire entendre raiſon, ils me remontrèrent que je me devois à milord Thomas, que ce malheureux père alloit être informé, & l'étoit peut-être déja de la mort de ſa fille; que dans le coup affreux que cette nouvelle lui portoit, il accuſoit ma lenteur à lui donner la conſolation qu'il étoit en droit d'attendre de moi. Effectivement ſon nom ſeul fit ſur moi l'effet qu'ils eſpéroient; il m'inſtruiſit ſur le champ de mon devoir; il retraça tout d'un trait à mon eſprit toutes ſes bontés, & le beſoin qu'il avoit de mon amitié dans l'accablement où il devoit être. Je connoiſſois trop ſon cœur pour douter qu'il eût jamais ceſſé d'aimer ſa fille, la reconnoiſſance me rappella mes forces, & je repartis à l'inſtant pour Londres. Je le trouvai dans l'état le plus terrible qu'il ſoit poſſible de décrire; il venoit d'apprendre de quelle façon l'infortunée Dorothy avoit fini ſes jours, & que j'avois été témoin de ce funeſte événement. La nature & la tendreſſe paternelles, ſi long-temps contraintes & retenues captives par la colère & par un héroïſme mal entendu, venoient de reprendre tous leurs droits ſur lui; elles éclatoient par mille tranſports, il redemandoit ſa fille à tout le monde. Dès que je parus devant lui, il me cria en s'élançant ſur moi: ah! Firtz-John, c'eſt toi qui vas me rendre ma chère fille.

Un morne silence succéda à ces paroles; ensuite, comme s'il fût revenu d'un profond anéantissement, je sentis qu'il m'arrosoit de ses larmes. Oh! ma chère fille, continuoit-il de s'écrier, ma chère Dorothy! tu n'es donc plus! toi qui devois faire le bonheur de mes jours, ne m'avois-tu été donnée que pour les empoisonner & pour en précipiter la fin?

Sa douleur ne trouvoit de consolation que dans celle dont il me voyoit moi-même déchiré. Je n'ai plus que toi, mon cher fils, me disoit-il; si la vive amitié, dont j'ai toujours tâché de te donner des preuves, peut t'engager à me pardonner la mort de ton père, prends pitié de celui de la malheureuse Dorothy; ne l'abandonne pas pendant le peu de temps que je sens qu'il lui reste à vivre. Ne me parlez plus, lui répondois-je, d'un malheur dont je n'ai jamais eu l'injustice de vous accuser. Vous êtes mon père, j'aime à vous reconnoître pour tel. Vos bontés, vos bienfaits, vos vertus & ma reconnoissance vous ont acquis toutes sortes de droits sur mon cœur; je n'ai pas eu le temps de connoître les sentimens que la nature inspire; mais si ce n'est pas elle qui m'a toujours parlé pour vous, je la défie d'en inspirer de plus vifs & de plus tendres que ceux que j'ai. C'étoit par de semblables discours que je tâcher de dissiper sa

douleur, je parvins à la rendre plus tranquille : mais elle avoit jeté dans ſon ame des racines trop profondes, pour pouvoir l'en extirper entièrement. Elle le mina pendant trois ans qu'elle lui laiſſa de vie, ſi on peut appeller de ce nom la langueur affreuſe qui acheva de le conſumer. Je ne l'abandonnai point, ſur-tout dans ces derniers momens, où la nature qui s'enfuit, ſemble s'être détachée de tout ce qu'elle laiſſe ſur la terre. Adieu, me dit-il d'une voix qui reſſembloit à des ſoupirs, adieu, mon cher fils ; puiſſe le ciel récompenſer ta pitié pour moi ! adieu, je vais rejoindre ton père & notre chère Dorothy..... Il expira à ces mots, & ce fut alors que mes forces que j'avois toutes raſſemblées pour ſoutenir ce choc affreux, m'abandonnèrent ; je parus auſſi mort que milord. Sa perte me renouvella celle de Dorothy, dont nous n'avions jamais ceſſé de parler ; & elles auroient infailliblement cauſé la mienne, ſi le roi n'avoit eu compaſſion de mon état. Sa majeſté jugea qu'il étoit néceſſaire pour ma vie, qu'elle m'éloignât de Londres : elle prit le prétexte de quelques affaires pour m'ordonner de paſſer en France. J'y ſuis depuis trois ans. Hélas ! pourquoi faut-il que ce ſoit à mes malheurs que je doive l'honneur de connoître une auſſi charmante ſociété que celle qui a bien voulu les honorer de ſes larmes !

Ce que nous venions d'entendre, nous avoit saisis de tant d'horreur & de pitié, que nous remontâmes tous en carrosse, & que nous arrivâmes chez le commandeur, sans que qui que ce soit pût ouvrir la bouche. La moitié du souper s'étoit même déja passée dans cette tristesse, & notre Amphitryon, l'homme du monde le moins tendre & le moins pleureur, n'avoit pas une contenance plus gaie que les autres. Il rompit enfin le silence. Je n'y puis plus tenir, dit-il; est-ci ici un repas de funérailles? A l'air lugubre de chacun des convives on ne soupçonneroit jamais que c'est le commandeur de Hautpré qui le donne. Au surplus, je mérite bien ce qui m'arrive; c'est moi qui ai engagé la compagnie à raconter son histoire, il est vrai: mais devois-je prévoir qu'on nous assassineroit d'autant de tragédies. Je vous déclare donc que je n'en écouterai pas une à l'avenir. Contons, j'y consens; mais contons des folies, des aventures qui ne jetent pas de noir dans l'esprit; fut-ce même un conte de fées, je l'entendrai avec plus de plaisir. C'est madame de Montrosai qui tiendra demain la table, qu'elle ait donc la bonté de nous en préparer un pour le berceau. Nous eûmes beau vouloir être gais, nous n'y pûmes parvenir du reste de la soirée; nous empor-

tâmes chez nous une partie de ces idées affreuſes, & il ne fallut pas moins que la nuit pour les diſſiper.

Le déſir de revoir mademoiſelle de Boiſbelle tout le plutôt & le plus long-temps qu'il m'étoit poſſible, m'attiroit toujours le premier au rendez-vous du lendemain. Ce jour-là, dès que j'entrai chez madame de Crémailles, le commandeur accourut à ma rencontre; je lus dans ſes yeux qu'il avoit médité quelque eſpièglerie; je me préparai à le recevoir. J'ai, me dit-il, mon cher comte, à vous apprendre une nouvelle qui va vous chagriner: vous venez au dîner de la belle marquiſe, & je vous annonce que vous ne la trouverez pas. Le préſident ſon père eſt venu nous l'enlever dès le matin, & elle ne reviendra plus ici. Le commandeur, en me parlant ainſi, me regardoit avec attention; il vouloit lire dans mon ame: mais je ſus ſi bien compoſer mon viſage, qu'il ne s'apperçut point de l'effet que fit ſur moi le coup qu'il me porta. Je ſuis fâché, répondis-je, que nous l'ayons ſi-tôt perdue, elle n'étoit pas un des moindres ornemens de notre ſociété. J'aime à voir que vous lui rendiez juſtice, reprit M. de Hautpré; mais je ſuis ſcandaliſé que vous m'en parliez d'un air ſi dégagé. Eh! quel autre intérêt voudriez-vous que j'y

priſſe, commandeur? Parbleu, repliqua-t-il, la queſtion me charme; ne ſommes-nous pas convenus, mon cher, que tu l'aimerois; quelle ſeroit ta défunte Conſtance que tu pleures depuis ſix ans? Voudrois-tu te dédire de tout cela? Il faut, s'il te plaît, que cela ſoit; je me ſuis arrangé pour cela: mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule à un paladin auſſi fidèle que toi, & pour te conſoler d'un départ ſi précipité, apprends, heureux mortel, que tu peux eſpérer; oui, le marquis de Montroſai te laiſſe le champ libre. Ce mari, qui ne l'a jamais trop été, a eu la complaiſance de ſe laiſſer mourir en Italie. Le préſident en a apporté ce matin la nouvelle; ainſi la voilà veuve.

Et votre amour devient une flamme ordinaire.

La prévention que ce que j'entendois n'étoit qu'une plaiſanterie, ne m'aida pas peu à cacher les différentes impreſſions que ces différens événemens faiſoient ſur moi. Je n'aurois pu paſſer ſi rapidement du chagrin à la joie, ſans que mon viſage ne m'eût trahi. Le reſte de la compagnie arriva alors, & la comteſſe nous fit à tous des complimens de la marquiſe, & des excuſes de ce qu'elle étoit partie ſi bruſquement. Il ne me fut plus poſſible de douter de ce que m'avoit dit le commandeur. Madame

de Crémailles reçut le lendemain de madame de Montrosai une lettre pour toute la société. Elle nous y renouvelloit ses excuses d'être disparue sans avoir pris congé de nous, elle nous assuroit que les connoissances qu'elle avoit faites à Auteuil lui seroient toujours infiniment chères, qu'elle ne les perdroit jamais de vue, & qu'elle attendoit avec impatience que les bienséances auxquelles le veuvage l'obligeoit, lui permissent de renouer avec nous. Cette lettre passa dans les mains de tout ce que nous étions, & je n'oubliai pas de retenir le nom du couvent où elle s'étoit retirée. Nous fîmes la partie de lui répondre tous sur une même feuille de papier, mais je ne pus en être. Un valet-de-chambre du duc de..... mon ami, vint me relancer le lendemain dès six heures du matin avec une lettre de son maître. Je sollicitois un autre régiment que celui que j'avois, & le duc m'avertissoit d'un arrangement qu'on alloit faire pour des régimens vacans, & qu'il étoit question de me rendre au plutôt à Versailles, & de n'en pas désemparer, si je voulois qu'on songeât à moi. Quelque pressant que fût cet avis, je ne pus me résoudre à partir *incognito* : je vis tout le monde, & je promis de revenir passer à Auteuil tous les momens où je pourrois m'éloigner de Versailles.

J'arrivai au dîner du roi. Je vis dans l'après-dînée les ministres & toutes les personnes qui s'intéressoient à moi, & je fus trouver le moment d'écrire à la marquise, qui étoit redevenue pour moi mademoiselle de Boisbelle. Deux jours après j'eus l'honneur d'être de la chasse de sa majesté ; mais j'étois encore trop foible pour pouvoir me livrer à cet exercice, avec autant d'assiduité que l'envie de faire ma cour & mon propre goût m'y auroient engagé. Au retour je reçus une réponse de mademoiselle de Boisbelle, & je partis pour Auteuil, où je trouvai encore des complimens de sa part qui m'attendoient ; on lui avoit mandé que mes affaires m'avoient appellé en poste à la cour ; elle m'y souhaitoit un heureux succès. Je restai quinze jours entiers à Versailles sans en sortir, que pour aller faire de légères apparitions à Auteuil.

Toute la société que j'y avois laissée, retourna à Paris dans les premiers jours de juin. J'obtins le régiment de..... il étoit en quartier dans la province la plus reculée du royaume ; & comme ma présence étoit nécessaire dans une de mes terres qui étoit sur la route, & que mademoiselle de Boisbelle avoit exigé de moi que je ne la reverrois point, que les six mois de son veuvage ne fussent expirés ; je me

dépêchai d'aller prendre congé de la comteſſe & de miladi, que je priai de faire mes adieux à la marquiſe, comme ſi je n'avois pas été en commerce réglé avec elle. Je vis auſſi le commandeur, milord & Montgueil, & je partis pour mon château. La pureté de l'air que j'y reſpirai & l'heureuſe ſituation de mes affaires achevèrent de rendre ma ſanté parfaite. J'allai prendre poſſeſſion de mon régiment, & j'y fus reconnu avec d'autant plus de plaiſir, qu'à ſa création il avoit porté le nom d'un de mes aïeux; j'y fis aſſez de ſéjour, & je ne revins à Paris que le trois de janvier. J'avois écrit trois fois au commandeur, & une pareſſe qui ne l'abandonnoit jamais, l'avoit toujours fait différer à me répondre; mais mademoiſelle de Boisbelle ne m'avoit pas plaint ſes lettres. J'avois été auſſi ponctuel à l'informer de toutes mes marches. Elle avoit ſu, pendant mon abſence, ſi bien diſpoſer en ma faveur l'eſprit de ſon père, que je fus tout étonné de le voir entrer dans ma chambre le ſurlendemain de mon arrivée.

Il n'avoit pas voulu dire ſon nom à mes gens; j'étois au lit, il m'y embraſſa pluſieurs fois; nous nous demandâmes de mutuels pardons de ce que nous avions fait l'un contre l'autre: il m'avoua que ce qui l'avoit empêché de

de conclure mon mariage avec sa fille, venoit de quelques lettres, auxquelles, quoique anonymes, il s'étoit prêté trop légèrement; mais qu'il répareroit son tort par la tendresse qu'il me vouoit pour le reste de sa vie. Il m'apprit qu'il étoit venu chez moi comme en bonne fortune; c'est-à-dire sans suite & dans un carrosse de place, & qu'il avoit eu la précaution de le renvoyer à vingt pas de mon hôtel garni; il m'ajouta, que si je voulois, nous irions le soir avec le même mystère voir sa fille. J'acceptai la proposition avec tout l'empressement & toute la joie possibles; il n'en étoit point de plus grande pour moi que de revoir ce que j'adorois, si ce n'est celle de penser que j'allois être à elle pour toujours. Il me parut que ma vue ne fit pas un moindre plaisir à mademoiselle de Boisbelle. Nous arrangeâmes nos affaires, son père & moi, pour faire notre mariage à petit bruit; c'étoit un divertissement que nous voulions nous donner. J'allai le lendemain à l'hôtel de madame de Crémailles, où je ne trouvai personne. Je cherchai aussi inutilement miladi, milord & Montgeuil dans les hôtels garnis, où je savois qu'ils avoient demeuré; mais le soir même je reçus de la comtesse un billet d'invitation pour ses noces: elle épousoit la nuit suivante le marquis. Je ne manquai pas

de me rendre à cette fête, j'y trouvai toute la société d'Auteuil, à l'exception de la marquise de Montrosai, à qui les bienséances ne permettoient pas d'y assister ; elle y avoit cependant été invitée. Milord & miladi étoient arrivés depuis très-peu de temps de Londres, où ils étoient allés se marier. Le commandeur & tous les autres furent charmés de me revoir, & je ne les quittai plus.

Cependant le président, qui étoit au fait des formalités, se chargea d'arranger secrètement nos affaires : sa fille sortit de son couvent ; & munis de toutes les dispenses nécessaires, nous allâmes nous marier à une maison de campagne qui lui appartenoit à trois lieues de Paris. C'étoit dans ce lieu que l'amour avoit fixé le terme de nos peines, & qu'il avoit préparé notre récompense. Notre bonheur fut trop parfait pour pouvoir le décrire, & il ne peut se concevoir que par des amans qui auront aimé aussi tendrement que nous, & qui auront essuyé d'aussi longues & d'aussi cruelles traverses. Le lendemain de notre mariage nous revînmes à Paris sur les onze heures du matin, ma femme alla descendre chez son père, & moi à mon hôtel garni ; j'y avois dit en partant que j'allois passer deux jours chez un de mes amis, & on avoit rendu cela au commandeur qui étoit venu pour

me voir pendant mon absence. Je trouvai un billet par lequel il me prioit de courir chez lui aussi-tôt que je serois arrivé ; je me doutois bien de ce qu'il avoit à me dire, & je n'eus garde d'y manquer. Il avoit reçu, ainsi que tous nos autres amis d'Auteuil, un mot de ma femme qui l'avertissoit qu'elle quittoit, ce jour-là, son couvent, & qu'elle attendroit le soir toute la compagnie à souper chez son père. Le président qui s'étoit bien voulu prêter à cette petite malice, étoit allé chez tout le monde à l'appui du billet de sa fille, & il avoit prié M. de Hautpré de m'engager à être de ce souper. Bonnes nouvelles, comte ! me cria avec transport le commandeur, dès que j'entrai dans son appartement ; la marquise de Montrosaï sort aujourd'hui de son couvent, elle nous attend tous ce soir à souper chez papa président, & elle me charge de te mettre de la partie. Je l'impatientai long-temps en feignant de ne le pas croire, même après qu'il m'eût fait voir le billet d'invitation, où il étoit question de moi. Au surplus, ajoutai-je, il ne me sera pas possible de profiter de l'honneur qu'elle me fait ; je suis engagé chez les amis avec qui j'ai été ces deux jours à la campagne. Cela acheva de fâcher le commandeur ; mais la marquise & le marquis de Montgeuil vinrent à son secours,

& jurèrent que je ne les quitterois pas; ils me lurent & relurent le billet de ma femme dont je viens de parler ; ils vouloient m'y faire trouver, ſinon de l'amour, du moins une diſpoſition très-prochaine à m'aimer. Le commandeur me rappella tout ce qu'il m'avoit dit ſur ſon ſujet à Auteuil; il me fit auſſi part de quelques remarques qu'il avoit faites ſur ſon compte & ſur le mien; & conclut, de tout cela, que nous devions nous aimer. Je m'acharnai à combattre toutes leurs idées, & j'ajoutai que ma chère Conſtance auroit toujours mon cœur, & que j'étois incapable de m'attacher à quelque autre objet que ce fût. Chacun ſe relaya pour me dire que j'étois un fou de perdre l'occaſion qui ſe préſentoit, que la marquiſe de Montroſai valoit bien la peine qu'on la préférât à une perſonne qui n'étoit plus. Cette converſation étoit ſouvent interrompue par des déſirs, que je feignois, de vouloir ſortir, & elle fut pouſſée juſqu'à l'heure d'aller chez le préſident. Je m'y laiſſai entraîner comme malgré moi.

Mon beau-père & ma femme, qui étoient préparés à leur rôle, me firent l'accueil le plus riant. Le commandeur, ſa nièce & Montgeuil en furent enchantés ; je répondis de mon mieux aux politeſſes du père & de ſa fille : mais je terminai mon compliment, par les ſupplier de

trouver bon que je ne manquaſſe pas à des gens que j'aimois de tout mon cœur, avec qui j'étois obligé d'aller ſouper. Tout le monde parut piqué de ce que je parlois de fauſſer compagnie : mais ma femme dit que j'avois beau faire, qu'elle ne me lâcheroit pas. Et vous ferez bien, marquiſe, lui ajouta le commandeur, nous vous le conſignons. Miladi & ſon cher milord, qui arrivèrent en même-temps, aidèrent à me retenir. Je parus enfin céder de bonne grace; le commandeur, qui ſe divertiſſoit comme un roi de mon embarras, me plaça entre ma femme & lui, afin, dit-il, que je ne leur échappaſſe pas. Le ſouper fut un des plus charmans repas que j'aie faits dans ma vie. Le préſident & ſa fille m'adreſſoient le plus ſouvent la parole, pour me dire quelque choſe de gracieux; &, à chacune de leurs agaceries, j'étois sûr d'un coup de genoux du commandeur; c'étoit de ſa part une félicitation du progrès que je faiſois dans cette maiſon, & pour moi autant de preuves qu'il donnoit dans le panneau. Quand le ſouper fut fini, je ſortis de la ſalle à manger, & j'y reparus un inſtant après en robe de chambre; j'étois déja au milieu de tout le monde, avant qu'on ſe fût apperçu que j'étois rentré : chacun ſe prit à rire & à me demander à qui j'en avois avec cette maſ-

carade. Parbleu, monsieur, dis-je à mon beau-père, vous m'avez retenu à souper ; je trouve votre maison fort bonne, & je m'y retiens à coucher avec madame votre fille. Toute la compagnie ouvrit alors de grands yeux : c'est à elle à y consentir, me répondit le président : mais je ne crois pas qu'elle vous refuse, puisque vous avez déja couché avec elle la nuit dernière. Ah ! perfide ! me cria le commandeur, tu m'as trompé : mais je m'en vengerai. Oui, mesdames & messieurs, vous voyez la comtesse de Prémaillé, & en même-temps cette même Constance que j'ai tant regrettée, & que je croyois perdue pour toujours. C'est chez vous que le hasard me l'a fait retrouver, & je vous demande pour ma femme, la même amitié que vous aviez pour la marquise de Montrosai.

J'ai toujours continué à être lié avec cette aimable société, & à être de moment en moment plus charmé de ma femme. Fasse le ciel qu'une union si pure, si douce, & qui nous a coûté tant de peines à former, soit de longue durée !

Fin des Soirées du Bois de Boulogne.

RECUEIL

DE

CES MESSIEURS.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

Imprimé en tête de l'édition de 1745.

UNE perſonne plus aimable encore qu'elle n'eſt aimée, à cauſe ..... a prié cet automne, pluſieurs de ſes amis de lui envoyer toutes les bagatelles qu'ils pourroient trouver dans leurs poches ou dans celles des autres, pour l'amuſer pendant le cours d'un petit voyage qu'elle devoit faire à la campagne: ce qui l'obligea de revenir promptement à Paris, & c'eſt ce qui m'alarma ; car ce recueil eſt le fruit de leur obéiſſance, de leur attention & de tout leur eſprit qui m'eſt heureuſement tombé dans les mains. Je le préſente au public, & je ſouhaite qu'il l'amuſe plus

qu'il ne fait la perſonne intéreſſée ; on pourra donner, d'autres automnes, les années ſuivantes, ſi celui-ci a le bonheur de réuſſir. La préface eſt à la fin.

HISTOIRE DE LIRADI,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

LIRADI naquit à Barcelonne de parens illuſtres & puiſſans. L'orgueil de la naiſſance & la préſomption qu'inſpirent les richeſſes, ne les empêchèrent pas de penſer que le meilleur naturel a encoré beſoin d'éducation. Celle de Liradi fut donc extrêmement ſoignée. Les graces de la figure & de l'eſprit la rendirent une de ces merveilles, dont le public s'occupe & s'engoue, pour ainſi dire, par la quantité de particuliers qui en deviennent adorateurs. On verra bientôt que les ſoins qu'on prend de l'eſprit ne paſſent pas toujours juſqu'au caractère.

Comme la mère de Liradi n'étoit point de celles qui, voulant aller plus long-temps dans le monde que leur âge ne le permet, ſe ſervent

du prétexte d'accompagner & d'amuſer leur fille pour leur propre amuſement, & qui ſouvent pouſſent ce prétexte beaucoup trop loin pour la jeune perſonne, Liradi fut mariée d'abord qu'il fut poſſible de l'établir. Don Diègue de Patina, jeune, bien fait, riche & de très-bonne maiſon, en devint l'heureux poſſeſſeur. L'amour ſuivit l'hymen, & don Diègue éprouva le ſort de tout mari qui n'eſt pas difforme, & qui n'épouſe point une perſonne prévenue d'une autre paſſion: il éprouva, dis-je, ces tendres retours que l'hymen fait naître quelquefois, mais qu'il ne fait pas toujours conſerver. La grande jeuneſſe de Liradi, ſes charmes naiſſans, & ſur-tout les premières impreſſions de ſon cœur procurèrent à don Diègue un bonheur véritable; mais la mort, au bout de deux ans, termina des plaiſirs qui, peut-être, étoient parvenus à leur période.

Les horreurs d'un ſpectacle funèbre, & les effets d'une tendre habitude firent répandre à la jeune veuve des larmes qui la firent reſpecter, & qu'elle prit elle-même pour les preuves d'un déſeſpoir excеſſif; cependant Liradi, s'étant retirée chez ſon père, éprouva, même avant la fin de ſon deuil, la conſolation que l'idée ſeule de la liberté eſt capable de donner; & auſſi-tôt qu'elle fut capable de ſe montrer,

elle suivit un penchant très-naturel, & se répandit dans le monde, qu'elle étoit faite pour orner.

Deux ans de mariage, une année de retraite avoient apporté du changement dans le caractère de Liradi, ou plutôt lui avoit donné le temps de se développer; la complaisance de ses parens y contribua beaucoup; devenus plus âgés, ils devinrent plus complaisans; & n'étant plus chargés de son éducation, ils changèrent en adoration l'amitié éclairée qu'ils avoient eue pour elle.

La vanité s'empara bientôt de son cœur. Sa naissance, sa beauté, son esprit, sa sagesse & ses grands biens sembloient l'autoriser; combien voit-on de vanités qui n'ont aucuns de ces prétextes!

Liradi, l'objet de tous les vœux & de tous les regards de Barcelonne, eut bientôt soumis tout ce qui parut à ses yeux; aussi s'atira-t-elle un très-grand nombre d'ennemies irréconciliables; sa vanité en fut amusée quelque temps; aucune jolie femme n'a eu jusqu'à présent le cœur assez bon pour être affligée d'une pareille inimitié, le plus grand triomphe de ses charmes. Les plaisirs, qui venoient se présenter sans cesse à la belle Liradi, & qui jamais ne se faisoient désirer, cessèrent d'être aussi vifs; bientôt ils

devinrent insipides, ils finissent par être accompagnés du dégoût qui naît de l'habitude, cette ennemie de l'amour & de tous les bonheurs; son cœur étoit vuide au milieu des plaisirs de la liberté & d'un applaudissement général. Elle éprouva le malheur de n'être plus contrainte, & rien ne put remplir ou satisfaire qu'imparfaitement un cœur qui devint incapable de tout ressort; d'ailleurs, quand le cœur a connu les charmes de la tendresse, les vivacités de l'amour & les transports d'un tendre retour, il ne peut plus s'y refuser.

Dans le nombre des adorateurs qui environnent & qui se présentent à une jolie femme, il est bien difficile qu'il n'y en ait pas quelqu'un qui fasse impression. Cardoné fut cet heureux mortel, & Liradi le préféra à ses rivaux. Il réunissoit en lui tout ce que la femme la plus difficile pouvoit désirer dans un amant; en un mot, la fière, la superbe Liradi fut elle-même forcée de lui rendre justice; c'est tout dire; cet heureux amant avoit su plaire qu'il l'ignoroit encore; le véritable amour n'est jamais confiant. Cardoné commença de connoître son bonheur par la retraite de ses rivaux; un amant qui se voit moins écouté se retire; & ce procédé général prouve que l'amour est le plus grand ennemi de la coquetterie.

Liradi récompensa, par l'aveu de sa tendresse, l'attachement vif & tendre qu'elle avoit inspiré à Cardoné; mais avant d'obtenir cet aveu, la dureté, la hauteur, l'inégalité firent passer à cet amant plusieurs années dans un trouble que tout autre n'auroit pu soutenir; sa douceur naturelle, & plus encore son amour excessif, lui firent supporter les épreuves les plus dures; la soumission de Cardoné ne servit qu'à nourrir les hauteurs de Liradi; un empire trop sûr cessa de la flatter. Sans être inconstante ni coquette, elle en avoit tous les inconvéniens; le dégoût, la tristesse & l'insipidité régnoient alternativement dans son ame. Cardoné, aimé, n'en étoit pas moins l'objet de tous ses caprices. Quelquefois il se séparoit de Liradi avec ce contentement que l'accord de deux cœurs peut seul procurer; il la quittoit, plein de ce ravissement de l'ame & de l'espérance d'un rendez-vous donné. Une humeur sombre, que rien n'avoit occasionné, produisit, ce jour si désiré, une surprise affligeante. Il sembloit au malheureux Cardoné qu'il étoit un objet inconnu: la patience, la douceur, les tendres reproches ramenoient enfin ces sentimens si mérités; mais souvent des heures entières suffisoient à peine pour ranimer un amour qui paroissoit absolument

éteint. Ces inégalités privoient l'amoureux Cardoné de cette joie douce que l'on ressent quand on vole vers ce que l'on aime ; ce désir qui donne une émotion si tendre, n'étoit jamais pur dans son cœur ; il étoit vivement combattu par la crainte de trouver une maîtresse froide, indifférente ou méprisante ; car, pour mettre plus d'importunité dans le commerce, jamais Liradi ne donnoit l'explication sur les sentimens dont elle étoit affectée ; il falloit toujours la deviner, ce qui n'étoit pas aisé, puisqu'elle ne pouvoit se deviner elle-même.

Cardoné attribuoit à des combats intérieurs, que l'austérité de sa vertu lui inspiroit sur le don de la plus légère faveur, tout ce qui n'étoit que l'effet d'une bile dont l'épanchement n'étoit devenu que trop nécessaire au caractère, & peut-être à la santé de Liradi.

Quelqu'aveugle que soit l'amour-propre, nous connoissons nos défauts, du moins en général. Liradi savoit donc qu'elle avoit de l'humeur, elle en faisoit l'aveu dans de certains momens de gaieté ; & pour remédier à l'inconvénient qu'elle sentoit elle-même dans son caractère, elle avoit persuadé au passionné Cardoné qu'elle étoit susceptible de jalousie ; mais, en même-temps, elle l'avoit assuré qu'elle avoit trop de fierté pour vouloir jamais en donner la plus légère

légère preuve. Ce moyen étoit non-seulement admirable pour servir d'excuse à son humeur; mais il étoit d'autant plus sûr encore, que la délicatesse & l'imagination d'un amant font, en pareil cas, plus de la moitié du chemin. Cette idée jette un homme véritablement amoureux dans un trouble continuel, & dans un examen de sa conduite éternellement répété; il me semble que la situation où il se trouve, est la même qu'éprouvent ceux que l'inquisition retient dans ses prisons, & qui doivent s'accuser du crime pour lequel ils sont arrêtés.

Une sérénade, que Liradi avoit paru désirer, que Cardoné avoit fait exécuter par les musiciens les plus célèbres, & pour laquelle il avoit composé les paroles les plus tendres, ne procuroit ordinairement le lendemain qu'un mécontentement toujours suivi de reproches; tantôt la musique avoit commencé trop tôt, on n'étoit point encore hors de table quand elle s'étoit fait entendre; tantôt elle étoit arrivée trop tard, on s'étoit ennuyé de l'attendre; mais presque toujours les paroles avoient été trouvées plates ou fades, plus souvent encore la musique avoit donné la migraine; car la migraine des femmes est la première de toutes leurs ressources pour cacher leur humeur.

Les combats de taureaux, les courses de chevaux, enfin tous les plaisirs que Cardoné lui procuroit sans cesse, avec autant de vivacité que d'attention, avoient le même sort que les sérénades.

L'amour-propre & l'amour, ces deux frères, qui se prêtent continuellement & des forces & des armes, sont d'accord sur plusieurs points; mais entr'autres sur celui-ci : ils persuadent toujours que l'on peut corriger. Il n'est point d'amour, quelqu'aveugle qu'il puisse être, qui ne connoisse les défauts de ce qu'il adore : tout ce que le sentiment peut produire, c'est de les excuser & quelquefois de les faire aimer. Cardoné se persuada donc très-aisément que sa douceur feroit à la fin impression sur Liradi; il se flatta qu'elle en seroit touchée, mais il se trompa : sa complaisance & sa soumission ne firent qu'augmenter les inconvéniens de son caractère & achevèrent de la perdre; elle étoit du nombre de celles qu'il faut traiter avec sévérité ; c'est un grand malheur pour ceux qui leur sont attachés.

Liradi disoit sans cesse qu'elle vouloit être aimée à sa mode; c'étoit un de ses discours favoris, mais cette mode varioit à chaque instant. Si Cardoné projetoit d'employer les momens de l'absence dans la retraite à laquelle les idées

de l'amour conduiſent ordinairement, on lui ordonnoit auſſi-tôt de ſe diſſiper. Si par douceur & par complaïſance il ſuivoit cette diſſipation, les reproches les plus amers en étoient preſque toujours la ſuite. Une grande paſſion fait diverſion ſur les autres goûts; il n'eſt même que trop commun de voir l'amour faire négliger l'amitié, la ſeule reſſource dans les peines & dans les malheurs. Liradi, non contente de la ſéparation du monde à laquelle l'occupation du cœur avoit conduit ſon amant, voulut encore ajouter un chagrin plus eſſentiel à tous ceux dont ſon cœur étoit rempli; c'étoit toujours avec mépris qu'elle parloit à Gardone des amis qu'il avoit mérités, mais ce n'étoit point encore aſſez pour ſon humeur; elle vouloit qu'il reſſentît & partageât les haines qu'elle éprouvoit, & dont elle changeoit ſouvent l'objet: ce dernier article étoit difficile à ſoutenir pour un homme ſimple & qui n'avoit aucun penchant pour la haine.

Telle étoit la cruelle ſituation de ces deux amans. L'humeur fait encore plus ſouffrir, après l'accès, ceux qu'elle a poſſédés le plus vivement.

Le cœur a des révoltes plus vives encore que celles de l'eſprit. Un jour enfin Liradi, ſur la plus ſimple bagatelle, étala toutes les

aigreurs de l'imagination la plus féconde en ce genre ; elle n'oublia point tous les éloges d'elle-même que ſa vanité lui préſentoit ordinairement ; elle fit enſuite le parallèle des défauts de ſon amant exactement comparés avec les perfections dont elle ſe croyoit remplie ; ce jour, dis-je, la patience échappa au malheureux Cardoné, qui s'écria, comme il avoit fait mille fois dans le cours de ſa triſte paſſion : il eſt encore des maux pour un amant aimé !

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les maîtreſſes déraiſonnables redoutent & veulent proſcrire les amis de leurs amans ; c'eſt en vain qu'elles veulent colorer l'éloignement qu'elles déſirent de leur inſpirer, d'un ſentiment de délicateſſe : un motif plus intéreſſé les conduit, elles craignent les yeux de l'amitié, elles redoutent l'examen de leur caractère : Liradi n'avoit point négligé cette précaution, & n'avoit que trop bien réuſſi ; mais la cruelle ſituation où ſe trouvoit Cardoné, causa enfin de l'inquiétude, & attendrit un ancien ami qui lui étoit demeuré attaché malgré lui-même : il oublia la façon dont Cardoné l'avoit négligé, il ſut diſtinguer l'ami, des conſeils de la maîtreſſe ; & ſans être piqué contre l'un, il ſut aimer l'autre ; connoiſſant le chemin de ſon cœur, il lui fut aiſé d'obtenir ſa confidence, & de s'inſtruire de tout ce qu'on

lui faiſoit ſouffrir : enfin, ne voyant aucun autre moyen pour le déterminer à chercher un repos qu'il ne pouvoit plus trouver dans ſa patrie, il réſolut de partir lui-même avec ſon ami, & l'engager par ſon exemple à prendre parti ſur la flotte que le roi d'Eſpagne envoyoit alors en Italie. Le général étant de ſes amis, leur donna à l'un & à l'autre de l'emploi. Les vaiſſeaux étoient prêts à mettre à la voile; & cette diligence étoit ſi fort d'accord avec leurs motifs, que s'étant embarqués le ſoir même de leur réſolution, la flotte prit le large au point du jour.

Liradi apprit la nouvelle du départ de Cardoné, ſans vouloir en être perſuadée; elle lui fut bientôt confirmée par la lettre la plus tendre, & que celui qui l'avoit écrite croyoit la plus dure; elle fut même récrite pluſieurs fois avant que d'être approuvée; mais ces ménagemens que l'amour ſeul peut exiger, ne furent pas ſeulement apperçus : Liradi reçut cette lettre, & la regarda comme les hyperboles ordinaires aux amans; elle plaça ce départ au rang de la mort, dont un amant dit toujours qu'il eſt menacé; & quand elle fut certaine que ce qu'elle avoit pris pour la menace d'un amant mécontent qui la vouloit alarmer, étoit une vérité, elle en fut piquée; le goût qu'elle avoit pour Cardoné

étoit suffisant pour lui faire sentir quelque douleur de son départ ; le plaisir d'être adorée, & celui de commander en souveraine devient une douce habitude, dont la privation paroît sensible. Mais la vanité, cette source de tant de maux, lui persuada bientôt qu'un amant qui pouvoit s'éloigner d'elle, ne lui étoit que médiocrement attaché, & ne méritoit de sa part que les plus foibles regrets ; elle ne daigna donc pas lui témoigner plus de chagrin de son absence que de regret de son départ.

La valeur de Cardoné trouva des occasions de se signaler ; mais enfin il fut blessé considérablement dans une affaire dont il eut seul tout l'honneur ; son fidèle ami y perdit la vie ; & ce dernier malheur réduisit Cardoné dans un état plus cruel & plus dangereux que ses propres blessures.

Liradi fut instruite de l'état où il se trouvoit ; & pour satisfaire ce qu'elle avoit d'amour, contenter sa générosité, & ménager en même-temps son orgueil, elle lui fit faire les offres les plus essentielles d'argent & d'amis sous des noms empruntés ; elle avoit pris de si grandes précautions, que Cardoné fut long-temps sans savoir que c'étoit à Liradi qu'il devoit les secours dont il se voyoit accablé ; mais l'amour, tout aveugle qu'il soit, est encore difficile à

tromper ; il fait plus qu'entrevoir, il démêle à la fin ; & soit instinct, soit lumières de l'amour-propre, il se trouve une infinité de choses qui ne peuvent être apperçues que par un amant. Ces secours & ces attentions firent impression sur Cardoné : en un mot, il n'y fut que trop sensible. Pouvoit-il y méconnoître Liradi ! Son cœur en fut ému, soit que l'amour redoublât en lui la reconnoissance, ou que la reconnoissance réveillât son amour, soit enfin que l'absence ne puisse être un remède suffisant pour guérir une grande passion : en effet, la distance des temps & des lieux ne sert souvent qu'à faire évanouir le souvenir des défauts, & de ce qui nous a déplu dans l'objet aimé, pendant que le souvenir des agrémens renaît au contraire, & se peint à notre cœur avec autant & plus de vivacité qu'ils n'en avoient auparavant.

Les médecins conseillèrent à Cardoné de prendre l'air natal ; ce conseil flatta son goût, sans s'avouer cependant à lui-même, qu'il ne pouvoit se rétablir que dans un pays habité par Liradi. Pendant la route qui le conduisoit auprès d'elle, il s'imaginoit quelquefois qu'il n'auroit jamais la foiblesse de la revoir ; il se rappelloit combien cette foiblesse seroit peu pardonnable ; mais quelquefois aussi il se disoit qu'il ne pouvoit, sans être ingrat, ne lui pas

témoigner la reconnoiſſance que méritoient ſes ſoins & ſes attentions ; il ſe perſuadoit même que la vue de Liradi & l'examen de ſon caractère étoient les ſeuls moyens qui pouvoient le guérir abſolument. Qu'il ſe trompoit, hélas ! Quand on a pu ſe réſoudre à écouter l'amour, on a bientôt pardonné ; la paſſion reprend tous ſes droits & ſon ancienne place : voilà du moins ce qui arriva a Cardoné. D'abord qu'il fut à Barcelonne, il ſe traîna, pour ainſi dire, aux pieds de la ſeule perſonne qu'il auroit dû éviter, d'autant plus malheureux qu'il connoiſſoit la ſource de ſon mal, & qu'il étoit obligé de convenir avec lui-même que rien dans la nature ne le pouvoit guérir, puiſque les traverſes, les peines qu'il avoit éprouvées, & les réflexions qu'il avoit faites, ne le rendoient pas plus réſervé ; elle avoit été fidelle, perſonne n'étoit même attaché à ſon char : combien ce procédé en fait-il excuſer d'autres ? la revoir & l'adorer ne furent donc qu'une même choſe.

Le véritable amour eſt ingénu, Cardoné aimoit trop pour ſe conduire avec eſprit. Loin de faire valoir ſa nouvelle défaite, il ne la préſenta que du côté de l'aſcendant prodigieux que cette beauté ne pouvoit ceſſer d'avoir ſur lui, tandis qu'elle ne ſe ſervit de ce nouveau triomphe que pour tyranniſer un homme qui, ſelon

les apparences, ne pouvoit plus lui échapper, ni s'empêcher d'être la victime de ses charmes. Elle le reçut, non pas avec ces transports, & cette joie si vive & si pure qui produisent le dérangement dans les paroles & qui naissent de l'épanchement du cœur; mais elle l'accueillit en souveraine, & conserva toute la méfiance que l'on a d'un esclave qui s'est échappé; & dans la crainte de paroître s'humilier, elle fit non-seulement acheter bien cher un pardon, qu'elle n'étoit cependant pas fâchée d'accorder, mais ses procédés ne furent plus qu'un tissu continuel de hauteur & de fierté; tandis que Cardoné, se soumettant à une destinée qu'aucune réflexion ne pouvoit déranger, aimoit & souffroit; mais comme une sorte de bienséance lui avoit fait observer de tous les temps des ménagemens, dans le nombre des visites qu'il rendoit à Liradi, & qu'il regrettoit le temps qu'il passoit sans la voir, il vivoit tristement sans elle & avec elle. Une pareille situation lui fit trouver une sorte de consolation dans la société d'une de ses cousines; elle étoit infiniment aimable, son esprit juste étoit agréable sans fadeur, elle ne prévenoit pas par des saillies, mais elle charmoit par l'égalité. Son imagination n'étoit sensible qu'aux agrémens: être bien née, compatissante & fort naturelle, c'étoit des perfections qui

couronnoient un caractère peu commun ; telle étoit Linda cette aimable cousine. Cardoné, son ami dès l'enfance, alloit souvent la voir, & trouvoit toujours chez elle un asyle contre les humeurs de Liradi : il la voyoit avec toute sorte de liberté ; mais c'étoit d'abord avec si peu d'attention, que Liradi n'avoit pu en être blessée ; il en étoit ainsi de toutes les femmes qu'il avoit rencontrées depuis sa malheureuse passion. Linda n'avoit point vu son cousin impunément, elle avoit eu pour lui des sentimens qu'elle n'avoit jamais attribués qu'aux suites de l'amitié la plus tendre, son goût la portoit naturellement à aimer son esprit, d'ailleurs elle le voyoit constant & malheureux ; la pitié qui dans ce cas attendrit le cœur, devient bientôt un sentiment plus vif ; la réunion de tant de choses agréables dans la personne de Linda, ce goût que l'on inspire & qui rend si aimables à nos yeux ceux à qui nous plaisons, sans même en avoir le moindre soupçon, toutes ces choses rendirent le commerce de Linda une consolation nécessaire pour Cardoné. Linda parvint avec des peines infinies à pouvoir arracher des aveux que son cousin ne lui faisoit d'abord qu'avec des adoucissemens de termes & des ménagemens sans nombre. Il faut convenir que l'amour malheureux peut être indiscret sans

reproche. L'amour-propre offenſé par l'aveu que l'on fait, ſemble adoucir le mal de l'indiſcrétion ; mais ſans recourir à cette excuſe, de quoi la douceur & l'intérêt ne viennent-ils pas à bout ? Cardoné avoua tout à ſa couſine, & cette indiſcrétion, ſi on veut ainſi la nommer, ne ſervit qu'à lui rendre ſes peines plus douces. Quelquefois, en les éprouvant, il reſſentoit une eſpèce de conſolation en penſant qu'il en pourroit faire le récit. Linda, de ſon côté, méritoit une confiance auſſi entière, & ne faiſoit rien qui la pût diminuer ; ſouvent même elle excuſoit Liradi & diminuoit l'aigreur de ſes procédés en les interprétant favorablement, ou leur donnant un tour dont Cardoné n'étoit pas toujours perſuadé, mais qui, pendant long-temps, ſervit à le calmer. Quelque généreux que l'on puiſſe être, l'intérêt perſonnel nous conduit, ſans même nous en appercevoir : quelquefois Linda rejetoit les plaintes de Cardoné ſur l'humeur de Liradi ; tout juſte qu'étoit ce procédé, dans la bonne foi, ce n'étoit pas trop l'excuſer. Enfin Cardoné, graces à ſon aimable couſine, en vint au point de ſoutenir plus aiſément ſes malheurs ; non-ſeulement il avoit la conſolation de ſe plaindre & celle d'être plaint, mais encore il paſſoit, avec une perſonne aimable & qu'il aimoit, les heures

qui n'étoient point occupées par ſa furie. C'eſt un grand point pour parvenir à l'inconſtance, que de perdre l'habitude d'aller dans la même maiſon, & de concevoir que l'on peut mettre autre choſe à la place de ſes viſites. Cardoné s'apperçut, à la fin, du changement que la confidence de ſa couſine cauſoit en lui, & de la conſolation qu'elle lui procuroit. Liradi n'avoit pas daigné y faire la plus légère attention, il ne ſe le reprocha pas moins; ſa bonne foi, ſa franchiſe & ſa probité égalant ſon amour, il avertit de tous les ſentimens de ſon cœur, dès l'inſtant qu'il lui fut poſſible de les démêler, celle qui naturellement y devoit prendre quelque intérêt; il l'aſſura donc qu'il étoit moins ſenſible au retardement d'un rendez-vous, qu'il l'étoit beaucoup plus à une juſtice, qu'une dureté & qu'un trait d'aigreur lui cauſoient plus d'impatience que de chagrin. Mais Liradi ne fut point alarmée de ces aveux ſincères, & ſe perſuada, au contraire, que ſon amant employoit un art qu'il croyoit néceſſaire pour la captiver. Cette idée la révolta: eh! comment peut-on craindre d'être ſoumis à ce que l'on aime! c'eſt une erreur de l'amour-propre: c'eſt une preuve de la foibleſſe de l'amour. Loin de conſidérer le danger auquel elle s'expoſoit, loin de ſe ſervir utilement des

événemens passés, il sembla, dès ce moment, que les défauts de Liradi lui fussent devenus plus précieux. Qu'en arrivoit-il? Linda faisoit des progrès sur le cœur de Cardoné; cet amant qui ne connoissoit que les duretés & les peines de l'amour jusques dans le sein des plaisirs, voyoit toujours, avec un nouvel étonnement, applaudir à ce qu'il disoit de bien, & dont il ne se doutoit pas, & voyoit encore que l'on excusoit, mais sans aucune fadeur, ce qu'il avoit dit, & qui pouvoit quelquefois n'être pas absolument juste. Cette surprise agréable le conduisit bientôt au point de quitter Linda avec regret, & de se séparer avec joie de cette Liradi, le chef-d'œuvre de la nature, pour revenir auprès de son aimable cousine trouver la douceur, la confiance & l'épanchement du cœur.

Liradi s'apperçut enfin de la diminution des sentimens de son amant; elle voulut employer tout ce que l'amour sait si bien inspirer & persuader à l'esprit; la centième partie de tout ce qu'elle dit & de tout ce qu'elle fit auroit suffi quelques années auparavant, quelques mois même, pour faire le bonheur de plusieurs jours. Tant de profusions n'étant plus à leur place, devinrent inutiles, & ne servirent qu'à donner des regrets par intervalles à quel-

qu'un dont les yeux étoient dessillés, & qu'à répandre l'aigreur dans le cœur de Liradi. Un mois de douceur & d'attentions qu'elle put avoir, & qui ne servirent à rien, furent cités par elle comme un abaissement & comme un avilissement dont elle ne pouvoit soutenir l'idée; elle supposa même, dans ses dernières conversations, car l'esprit est souvent employé à réparer les caprices du cœur; elle supposa, dis-je, que son caractère avoit toujours été le même; elle ajouta qu'elle n'avoit été plus complaisante & plus attentive dans ces derniers temps, que pour donner une preuve à Cardoné de l'abus qu'il étoit capable de faire de cette même complaisance; enfin l'aigreur naturelle reprit bientôt le dessus; il est vrai qu'alors elle étoit un peu plus fondée; toute femme qui voit ses efforts inutiles sur le cœur de son amant, croit ses charmes humiliés; & dès-lors sa raison s'égare, & tout ce qu'elle fait devient du moins pardonnable. Quoique Cardoné eût toujours rappellé les obligations essentielles & la reconnoissance des services que Liradi lui avoit rendus en Italie, tantôt ils lui furent reprochés, tantôt ils furent désavoués.

Une pareille situation ne pouvoit plus se soutenir, Cardoné se vit obligé de demander une amitié que l'amour a toujours regardé

comme une insulte. Liradi l'accepta ; mais les fureurs, les déchaînemens, les noirceurs même furent le sceau de celle qu'elle accorda.

Cardoné, bien dégagé, vécut avec son aimable cousine qu'il épousa quelque temps après par reconnoissance, par amour même. La comparaison qu'il étoit obligé de faire sans cesse sur le caractère de Linda & sur celui de Liradi, fit naître cet amour, & contribua toute sa vie au bonheur que les charmes d'une société aussi douce qu'égale lui firent éprouver.

Ce fut après ce mariage que l'amour en fureur se fit sentir dans toute son étendue à la malheureuse Liradi ; les sentimens les plus vifs, les plus purs & les plus tendres se renouvellèrent, s'accrurent & se formèrent dans son cœur. Déchirée sans cesse par les regrets les plus vifs, elle s'avouoit à tous les momens coupable d'une perte toujours présente à son esprit ; elle sentit alors tout ce que Cardoné avoit mérité de sa part. Maîtresse absolue de sa personne, rien ne l'avoit empêché d'unir sa destinée à celle de son amant ; son humeur seule l'en séparoit pour jamais. Aucune excuse ne se présentant à son esprit, rien ne l'empêcha de se détester elle-même, de s'accabler de reproches, & de se peindre le malheur dans lequel elle étoit réduite uniquement par

ſa faute. La jalouſie ſe joignit à tant d'affreuſes réflexions, & mit le comble à ſes malheurs. Ses beaux yeux ne parurent plus, dès-lors, avec cette fierté & ce brillant qui lui avoient attiré tant d'éloges; ils furent ſans ceſſe remplis de ces larmes amères dont le témoin le plus indifférent a le cœur percé. Tout ce qui pouvoit avoir le rapport le plus foible à Cardoné, excitoit en elle un redoublement d'affliction; une pâleur mortelle ſuccéda bientôt à la vivacité de ſon teint & à l'éclat de ſes couleurs, en un mot il ſembloit que tout fût perdu pour elle. Quand on veut ſe conſoler, on évite les lieux & tout ce qui peut nous rappeller le ſouvenir de ce que nous avons perdu; mais quand on aime aſſez vivement ce que l'on regrette pour aimer ſa douleur, tout ce qui nous en conſerve l'idée eſt auſſi ce que nous avons de plus cher. Par cette ſeule raiſon le ſéjour de Barcelonne convenoit à Liradi plus que tout autre. Le palais de ſes parens, dans lequel elle étoit retirée, ſe trouva donc pendant quelque temps d'accord avec la triſte ſituation de ſon ame, puiſqu'il lui rappelloit, à tous les momens, le ſouvenir d'un amant qui lui avoit juré mille fois un amour qu'il ne reſſentoit plus; mais elle s'y trouvoit obſédée par une compagnie importune; la

douleur

douleur aime la solitude, & tout au plus le particulier d'un ami. Cette affluence de monde la pouvoit distraire d'une douleur qu'elle ne pouvoit ni ne vouloit bannir de son cœur. Pour remédier à cet inconvénient, & ne pas quitter la ville de Barcelonne où elle étoit continuellement balancée entre la crainte & l'espérance de rencontrer Cardoné, elle se détermina à faire un nouvel établissement, malgré l'horreur que le mariage inspire, quand le cœur est rempli d'un autre amour; mais on croit faire de la peine à celui qui nous a quitté; on se flatte de pouvoir se distraire, on espère du moins le persuader; enfin l'humeur conduit, & l'on ajoute un nouveau malheur, à tous ceux dont on est tourmenté. Telle fut la conduite de Liradi, qui se persuada que son mariage feroit peut-être une sorte de peine à son amant. Sans faire aucune autre réflexion, emportée par son humeur, gouvernée par la rage, déterminée par le désespoir, aveuglée par la douleur, le premier qui se présenta, & qui lui parut le moins agréable, fut celui qui obtint la préférence. Ce fut don Alphonse de Palmeras, dont le caractère ne ressembloit au sien que par l'humeur & l'emportement. Bientôt une semblable union produisit ce qu'elle devoit naturellement produire. Les nouveaux

époux firent leur malheur réciproque ; les noires passions environnoient & rempliſſoient leur ſolitude ; jamais la conduite ni les diſcours de l'un n'étoient au gré de l'autre. Dans cet état, le ſéjour de la ville leur étant devenu impoſſible à ſoutenir, ils ſe déterminèrent à partir pour une terre aſſez éloignée, perſuadés que la campagne leur fourniroit peut-être une tranquillité qu'ils ſentoient leur être d'une grande néceſſité. En un mot, le changement de lieu, la foible reſſource des malheureux & des malades, étoit la ſeule qui leur reſtât. Ils partirent donc ; & par un des événemens ſur leſquels le préjugé de la prédeſtination s'eſt établi, Cardoné & Linda ſortirent auſſi de la ville le même jour, conduits par des raiſons & des motifs bien différens. Le tumulte de la ville, les devoirs, les viſites troubloient leurs plaiſirs : ils voulurent aller en redoubler les charmes, en s'y livrant ſans aucune diſtraction : une terre de Cardoné fut le lieu qu'ils choiſirent ; & le même haſard qui dirige les événemens, conduiſit, preſque au même moment, Liradi & Palmeras dans une hôtellerie d'Urgel, où ils devoient paſſer la nuit. Quelle différence dans leur ſituation ! Cardoné & Linda n'étoient occupés que d'eux-mêmes, & ne s'apperçurent point de l'arrivée des autres ; mais à peine Liradi fut-elle dans

l'hôtellerie, qu'elle démêla tout; les yeux de l'amour malheureux & de la jalousie sont bien perçans : son inquiétude ne lui permettant aucun repos, elle fit tout son possible pour être remarquée, au moins pour être apperçue de son infidèle, & pour troubler, par sa présence, le bonheur dont il jouissoit. L'état heureux qu'il ressentoit vivement, redoubla la rage de Liradi; elle eut tout le loisir d'en examiner les détails, car l'amour légitime ni l'amour vrai n'ont pas besoin de se cacher. Les agitations & l'altération de Liradi ne pouvoient l'occuper aussi vivement sans être remarquées par son mari; elles le furent aussi, & dès-lors la plus noire jalousie s'empara de son cœur : plus il examina, plus il se confirma dans les idées de tout ce qu'il avoit entendu dire de l'amour de Cardoné pour sa femme avant qu'il l'épousât. Cependant il se contraignit pour avoir les cruelles convictions après lesquelles le jaloux court sans cesse. Quelle soirée! quel soupé que celui d'un mari & d'une femme qui sont dans une pareille situation! L'heure de se retirer vint enfin, & Liradi ne pouvant plus demeurer sans vengeance, voulut profiter de l'horreur de la nuit & du silence pour satisfaire les emportemens de son ame. Elle avoit remarqué la situation des appartemens; ils

étoient peu éloignés, & se trouvoient placés dans le même corridor ; elle se lève, prend un poignard, s'avance jusqu'à la chambre de Cardoné : mais dans l'instant qu'elle ouvrit la porte, elle se sentit frappée elle-même ; elle fit un cri qui réveilla Cardoné. Il jouissoit, dans les bras de l'amour, d'un sommeil mérité ; la lumière qui avoit servi à éclairer ses plaisirs, lui fit appercevoir une femme qui se débattoit à terre, & qu'un meurtrier vouloit encore frapper. Il avoit trop d'honneur & de courage pour ne pas voler au secours de cette infortunée, sans penser même qu'il étoit nu & sans armes. Quel fut son étonnement, quand il reconnut Liradi ! Palmeras qui voit en lui l'objet de sa jalousie, y voit aussi celui de sa fureur ; il fond sur lui, & le perce à l'instant de plusieurs coups ; il tombe en disant : adieu, ma chère & trop aimée Linda. Ces paroles, que Liradi entendit encore, la firent expirer avec fureur, dans le moment que Linda, accourue pour sauver les jours de son amant, animée par l'amour & le désespoir, saisit le poignard que Liradi avoit laissé échapper ; & passant, en un moment, de l'amour content aux plus grandes fureurs que l'ame puisse éprouver, elle venge la blessure de son amant, & fait tomber Palmeras sans vie. Quand sa vengeance fut

ſatisfaite, elle ſe jette ſur le malheureux Cardoné; & ſes tendres embraſſemens ne pouvant le rappeller à la vie, rien ne peut l'empêcher de ſe poignarder elle-même, & de finir une vie qu'elle ne pouvoit plus ſupporter.

On a fort aſſuré que l'hôteſſe, frappée d'horreur & d'étonnement, s'étoit laiſſée tomber à la vue d'une telle cataſtrophe, & que ſa chûte lui avoit fracaſſé la tête; que le pied avoit gliſſé à ſon mari, de façon qu'il étoit tombé ſur le poignard; & que tous les valets accourus au bruit d'un tel événement, avoient perdu, l'un un bras, l'autre une jambe, & quelques-uns la vie. Mais j'ai regardé ces petites circonſtances comme inutiles à rapporter, & comme un abus de la fin tragique de preſque toutes les nouvelles eſpagnoles.

A DEUX DE JEU.

HISTOIRE ARRIVÉE.

L'HISTOIRE n'eſt qu'un ſimple tableau pour les ſots ; mais elle eſt une ſource féconde d'inſtructions pour les hommes qui réfléchiſſent. De celle-ci, ne fût-elle qu'un conte, il y a une très-belle morale à recueillir. C'eſt-là le ſeul motif qui nous engage à l'écrire.

Le marquis de Girey avoit vingt-deux ans, lorſqu'il épouſa une riche héritière qui en avoit quinze. Le mariage fut fait avec les précautions ordinaires ; c'eſt-à-dire, que les biens furent d'abord examinés avec grand ſoin ; on diſputa long-temps ſur les avantages, & les premières difficultés applanies, le reſte alla de ſuite.

Le marquis fut conduit par un vieux parent, qui avoit quelque intérêt caché à faire réuſſir ce mariage, dans une égliſe convenue, pour voir de loin la demoiſelle qu'on lui deſtinoit. Suivant l'uſage, elle en avoit été ſécrètement avertie ; auſſi eut-elle le ſoin de ſe parer dès les cinq heures du matin ; elle ſe tint à l'égliſe beaucoup plus droite qu'à l'ordinaire ; elle parut

fixer les yeux sur un livre de prières, qu'elle avoit pris pour la forme, & qui resta toujours ouvert au même feuillet ; elle regarda sans cesse de côté, fit de longues révérences à toutes les personnes de sa connoissance, sourit le plus souvent que la bienséance put le lui permettre, de tous les petits mots à l'oreille que sa bonne gouvernante, qui se croyoit fort adroite, lui disoit : passa avec affectation devant le marquis lorsqu'elle sortit ; le salua en rougissant ; quoiqu'il fut arrangé de manière qu'elle ne devoit pas le connoître ; fut charmée de découvrir qu'on s'appercevoit qu'elle avoit une taille bien prise, de beaux yeux, une bouche agréable, une démarche aisée ; & s'en retourna enfin chez elle, persuadée que sa figure avoit réussi.

Le marquis, de son côté, qui avoit trouvé assez à son gré la petite personne qu'on lui proposoit, fit toutes les minauderies qu'il jugea les plus propres à faire sentir qu'il étoit un joli homme : il lorgna d'un air de conquête ; prit vingt fois du tabac, pour faire remarquer une belle main, & un bijou d'une forme charmante ; ajusta, à tout propos, son énorme jabot pour se donner des graces ; rit indécemment pour montrer des dents que *Capron* avoit eu bien de la peine à rendre passables ; parla fort

haut pour persuader qu'il avoit de l'esprit ; en un mot, dans le dessein qu'il avoit de paroître extrêmement aimable, il fit justement tout ce qu'il falloit pour démontrer qu'il n'étoit qu'un fat.

Moyennant ces précautions respectives, ils se convinrent très-fort l'un & l'autre ; le lundi les articles furent dressés ; & après cette longue connoissance, ils furent liés le mardi par des nœuds éternels.

Ces deux époux enchantés l'un de l'autre, ayant toujours quelques mots importans & secrets à se dire, oubliant tous deux le reste de la terre, passèrent trois mois dans les emportemens d'une espèce de passion, que tout le monde prit pour de l'amour. Ils s'y trompèrent eux-mêmes ; ils se croyoient de bonne foi amoureux, ils se le disoient & le répétoient sans cesse. Ces désirs rapides qu'ils devoient à leur jeunesse, à des sens neufs, à l'éloignement où ils vivoient de tout ce qui auroit pu faire diversion, ils les confondirent, faute d'expérience, avec les impressions victorieuses que la sympathie fait sur les cœurs, que le rapport des caractères entretient, dont le plus tendre sentiment est le fruit, que le temps peut bien affoiblir, & qu'il n'efface jamais, qui cesse peut-être un jour d'être amour, mais qui devient toujours une vive &

solide amitié, lorsqu'une longue suite d'années émousse la vivacité des désirs.

Le temps tarit bien vîte les sources de cette sorte de bonheur, dont les deux jeunes époux étoient enivrés. Lorsque les seuls désirs sont la félicité, il semble qu'on ne commence à devenir heureux que pour cesser bientôt de l'être; aussi les preuves mutuelles qu'ils se donnoient sans ménagement, de leur prétendue tendresse, portèrent-elles un coup funeste à leur union; les plaisirs usèrent à la hâte tous les fonds de leur ardeur, leur première vivacité s'affoiblit, l'ivresse disparut, la langueur succéda aux transports, la froideur & l'ennui précédèrent de quelques jours l'éloignement décidé, & le dégoût enfin s'établit impérieusement & sans retour à la fin du quatrième mois. Si dans les derniers jours il y eut pour eux quelques momens moins déplaisans, on peut les comparer aux derniers efforts d'une lumière qui s'éteint & qui ne laisse après elle, qu'une odeur désagréable.

Un appartement séparé, des sociétés différentes, un oubli mutuel, voilà les arrangemens commodes qui se firent d'eux-mêmes. M. de Girey se livra à tous les penchans, donna dans tous les travers, se chargea de tous les ridicules qui convenoient à sa fortune, à son âge, à sa naissance; la marquise se plongea dans la

bonne compagnie, écouta avec plaisir toutes les fadeurs dont on l'accabla, s'abandonna sans réserve à la fureur de plaire, erreur vingt fois plus funeste à la réputation & au repos que la galanterie même; elle jouit de la gloire d'être l'objet de tous les projets de bonne fortune de la cour, & le triste plastron de l'envie, de la haine, de la calomnie de toutes les femmes jolies ou laides qui avoient des prétentions.

Je passe rapidement sur leurs aventures; l'histoire d'une coquette est l'histoire de toutes les coquettes; & les incidens de la vie d'un petit-maître sont les mêmes que ceux qui sont arrivés & qui arriveront toujours à ceux qui courent cette brillante carrière.

Aussi vivent-ils, chacun dans son sexe, à peu-près sur les mêmes fonds; leur conduite roule sur le même pivot, le méchanisme de l'un est le méchanisme de l'autre. Une grande légèreté, une étourderie continuelle, beaucoup de perfidie sans remords, une source inépuisable d'amour-propre & de mépris réciproque, voilà les moyens généraux qui font mouvoir les deux machines. Le tableau d'une coquette est toujours le digne pendant de celui d'un petit-maître; l'un & l'autre rendent les traits, à quelques nuances près, de toutes les coquettes & de tous les petits-maîtres nés & à naître: il en est d'eux comme de la con-

feſſion des honnêtes gens ; elle ne differe que par le plus ou le moins de fois. Je ne m'attache donc qu'à rapporter un incident particulier, qui vraiſemblablement ne ſe rencontre pas dans la vie de tous ceux qui, comme monſieur & madame de Girey, ſont les héros du grand monde.

Le marquis étoit à la campagne ; il y jouoit en ſociété la comédie avec cette ſupériorité ineſtimable, que les gens du bel air ont ſur les meilleurs comédiens ; il étoit le premier acteur de cette troupe choiſie, qui mettoit en pièces régulièrement trois fois par ſemaine Molière, Crebillon & Voltaire : & en effet, à la mémoire près, qui faute d'exercice manquoit aſſez ſouvent au marquis, à l'exception de quelques fauſſes liaiſons, qui ſe gliſſoient furtivement dans ſa prononciation, & d'un aſſez grand nombre de vers raccourcis ou ralongés, qui prenoient, ſans qu'il s'en apperçût, la place de ceux qui étoient dans la pièce ; il faut convenir qu'il étoit un acteur fort agréable.

Il avoit la figure théâtrale, les bras longs à la vérité, mais dans le fond paſſablement beaux, la voix ſépulcrale, mais touchante ; il manquoit de phyſionomie, ſes yeux ne parloient point ; mais ce défaut léger étoit racheté par les agrémens d'une bouche toujours riante,

même dans les momens de la plus vive douleur. Du reste infatigable, voulant toujours jouer, ne reculant jamais, prêt sans cesse à remettre des pièces nouvelles, connoissant le théâtre, sûr de ses entrées & de celles des autres, sentant la portée de tous les acteurs, n'ignorant que la sienne, étudiant la pièce entière, soufflant avec adresse celui avec qui il étoit en scène, sachant en un mot assez mal son rôle, & sûr presque toujours de ceux dont il n'avoit que faire. Avec toutes ces qualités, on juge bien que le marquis étoit regardé dans sa troupe, comme un homme aussi supérieur qu'utile.

On sait que la société la plus douce, qui a joué la comédie seulement pendant quinze jours, prend pour l'ordinaire tous les travers, tous les ridicules d'une troupe en règle : le goût pour l'indépendance, l'esprit de contrariété, le désir de briller, l'amour des applaudissemens, la fureur des préférences s'emparent d'une manière insensible de tous les esprits, & deviennent le ton dominant. On voit disparoître, dès les premiers jours, la politesse, les égards, l'amitié, & quelquefois même l'amour. Bientôt ce n'est plus qu'une anarchie, où le plus foible porte le joug du plus fort, où celui-ci est rapidement renversé par un parti nouveau, qui

le craint & qui veut le détruire. Les femmes qui cherchent à s'emparer du gouvernement ordonnent en reines, les hommes qui se flattent d'être plus sûrs de leur goût, contredisent avec aigreur; les uns se plaignent d'une hauteur déplacée, les autres se récrient contre une indocilité impolie. Tout parle à la fois; on propose en tumulte, on ne résout que pour ne point exécuter; la troupe étoit rassemblée par le goût du plaisir; un mois après elle est dispersée par les tracasseries. Souvent on les a vu se convertir en querelles dangereuses, & presque toujours produire des antipathies éternelles.

Dans la société dont il s'agit, on étoit d'abord tombé dans cet inconvénient général; mais enfin on s'y étoit mis au-dessus de toutes ces misères, qui métamorphosent le plaisir en métier, font disparoître l'amusement, & détruisent toute la douceur du commerce de la vie.

Les talens extraordinaires du marquis avoient contribué, sans qu'on s'en fût apperçu, à l'établissement de la paix; les autres acteurs se sentoient si fort au-dessous de lui, que leur respect lui avoit déféré d'une manière tacite le gouvernement absolu; tel est le privilége des grands talens, ils amortissent la jalousie, ils ôtent tout espoir de prééminence, & par-là subjuguent

toujours les talens inférieurs. Dans une troupe de comédie, c'eſt-là le point capital; toutes celles qui ſe gouvernent par elles-mêmes ne ſont qu'un chaos, que rien ne peut débrouiller, hors leur deſtruction. Qu'un tyran les ſubjugue, c'eſt Cromwel qui fait ceſſer les troubles qui déchiroient le ſein de l'Angleterre.

Le marquis de Girey décidoit donc ſouverainement de tous les arrangemens intérieurs & extérieurs de ſa troupe ; tous les acteurs l'écoutoient avec une eſpèce de ſoumiſſion, & les actrices avec complaiſance : les uns & les autres s'en rapportoient à lui pour le choix des pièces, la diſtribution des rôles, & la manière de les jouer. Madame de Girey elle-même, qui par un haſard fort extraordinaire ſe trouvoit dans le même lieu avec ſon mari, cédoit preſque toujours à ſes avis, comme ſi elle n'avoit pas été ſa femme : le moyen que les autres puſſent réſiſter à la force d'un pareil exemple.

C'étoit à trois lieues de Paris, chez une dame d'un âge aſſez avancé, mais dont le caractère doux, les grands biens, un goût conſtant pour le plaiſir avoient rendu la maiſon charmante, qu'étoit dreſſé le théâtre où brilloient les talens du marquis. Toutes les commodités de la ville, & tous les agrémens de la campagne ſe

trouvoient réunis chez madame d'Autreron. Le parc étoit vaſte, le jardin deſſiné avec art, les bois charmans; la bonne chère, la grande compagnie & fort ſouvent la bonne, étoient des plaiſirs qu'on trouvoit toujours chez elle. La comédie en avoit encore conduit de nouveaux; elle avoit auſſi ſervi de prétexte à des viſites nombreuſes; mais comme une grande liberté étoit la première loi de cet aimable ſéjour, la quantité de monde n'y formoit jamais ce qu'on appelle cohue; on étoit là comme dans une ville bien habitée; on ne voyoit que ceux qu'on avoit envie de voir; cette multitude ſe diviſoit d'elle-même en pluſieurs ſociétés particulières, qui ne ſe nuiſoient point entr'elles, & qui ſe réuniſſoient toutes comme de concert pour concourir à l'amuſement général.

Ainſi le marquis & ſa femme, quoique dans la même maiſon, n'avoient rien à ſouffrir l'un de l'autre; ils ſe voyoient encore moins que s'ils avoient été à Paris; chacun avoit ſes emplois & ſes amuſemens. Madame de Girey triomphoit des hommes, le marquis régnoit ſur les femmes; ils ſe retrouvoient quelquefois à la vérité dans les jardins, comme on ſe retrouve aux Tuileries; il y avoit des occaſions où le haſard les plaçoit à la même table; il fallait bien qu'ils ſe rencontraſſent ſur le théâtre; mais

le haſard, la néceſſité ou le devoir ne les ramenoit jamais dans l'appartement l'un de l'autre. Rien dans cette maiſon commode ne pouvoit leur rappeller leurs mutuels engagemens ; à peine avoient-ils quelquefois l'occaſion de s'appercevoir qu'ils ſe haïſſoient, s'ils n'avoient pas porté le même nom, perſonne dans cette nombreuſe compagnie, n'auroit pu les ſoupçonner d'avoir l'honneur de ſe connoître.

On avoit déja repréſenté pluſieurs pièces avec un grand ſuccès ; le ſérieux & le plaiſant, le haut & le bas comique avoient également réuſſi. Les comédiens de qualité n'ont point ces petits talens bornés à un ſeul genre. Ils embraſſent tout, & ils y excellent. Le marquis ſentoit cet avantage, & il manquoit à la gloire de ſa troupe de s'exercer ſur les ouvrages délicats dont un léger badinage fait le fonds. Mignatures du théâtre, développemens heureux du ſentiment taillés pour une actrice charmante, que la naïveté, le ſon de voix & la beauté rendent unique. Enfans enjoués de la nature à qui cette aimable actrice ſemble prêter ſes graces, qu'elle embellit, qu'elle ſeule peut rendre, dont ſes agrémens ont donné l'idée, & qui ſont plus ou moins agréables ſelon le plus ou le moins de reſſemblance qu'ils ont avec elle.

Le

Le marquis proposa de hasarder une de ces pièces; on applaudit à son idée. *Zéneïde* vint à l'esprit du premier qui parla; elle fut préférée, non qu'on la jugeât la meilleure de ce genre, mais elle étoit alors la plus nouvelle. Ce choix fut plutôt l'ouvrage de la mémoire que du goût.

Toutes les femmes voulurent jouer dans la pièce, & elles vouloient toutes le même rôle. Les contestations s'élevèrent, la dispute s'échauffoit, elle alloit même devenir sérieuse. Lorsqu'il est question des graces, du don de plaire, de la beauté, il n'est point d'affaires sans conséquence entre les femmes les plus raisonnables.

Le marquis avoit ses vues pour se hâter de concilier les esprits. Eh! pourquoi, mesdames, dit-il, d'un ton persuasif, ces disputes inutiles? Vous êtes toutes admirables, vos talens sont connus, applaudis, admirés, vos graces les égalent; mais nous avons besoin de vous dans le grand. Voulez-vous bien m'en croire? mademoiselle d'Argy n'est point occupée: c'est la plus jolie enfant du monde; elle semble être faite exprès pour ces petits rôles; elle est la nature, l'ingénuité même. Destinons-la à ce genre. Madame d'Autreron le permettra bien. J'avoue que j'ai fort bonne opinion de mon

idée ; nous ferons quelque chose de mademoiselle d'Argy, j'en réponds ; elle n'a point encore joué la comédie, tant mieux, elle n'aura point de mauvais ton à perdre ; elle sort du couvent, & c'est encore un avantage, elle n'imitera point ; ses graces, son jeu seront à elle ; il ne s'agit que de la former. Je m'en charge, si l'on veut, & je m'engage de la mettre en état de jouer au plus tard dans huit jours. C'est que je vous dis qu'elle sera charmante ; j'en suis sûr. N'êtes-vous pas de mon avis ?... Eh ! qui jouera le rôle d'*Olinde*, dit madame de Girey en l'interrompant ? Mais moi, sans doute, repliqua le marquis : vous ? fi donc, repliqua la marquise, vous êtes d'une grandeur démesurée, vous n'y pensez pas, il faut le donner au jeune d'Argy..... Oui, sans doute, continua-t-elle, en s'appercevant que le marquis se préparoit à l'interrompre ; il est d'une fort aimable figure ; Olinde ne doit avoir que seize ans, & c'est à-peu-près son âge ; l'arrangement sera parfait. Je jouerai apparemment *Gnidie ?* Tout cela ira à merveille, pourvu que madame d'Autreron veuille bien se charger du rôle de la fée.

Madame de Girey avoit à peine achevé de parler, que sans autre examen tout le monde fut de son avis. Le marquis se laissa entraîner

au torrent, il avoit d'ailleurs un intérêt caché à ne pas contredire. Qu'on juge de sa force, c'étoit à l'avis de sa femme qu'il se rendoit.

On se doute, peut-être, de ce qu'étoit le jeune d'Argy & sa sœur. L'une avoit été élevée au couvent, l'autre n'avoit quitté le collége que depuis huit jours. Madame d'Autreron étoit leur tante. Ils avoient perdu leur mère presque en naissant. M. d'Argy, un des plus honnêtes hommes du monde, qui l'adoroit & qui en étoit aimé, ne lui survécut que de deux ans. Il semble que le sort frappe par préférence ces tendres unions, de peur que la société ne se gâte par ces sortes d'exemples.

Madame d'Autreron, leur plus proche parente, s'étoit trouvée naturellement chargée de leur éducation. Un couvent & le collége l'en avoient soulagée. Mademoiselle d'Argy avoit quatorze ans, son frère en avoit un peu plus de quinze. L'amour n'étoit pas plus beau que lui; sa sœur avoit toutes les graces d'Hébé; traits charmans, taille parfaite, la fraîcheur de la première jeunesse étoit presque pour elle un agrément superflu; on s'appercevoit déja que ses charmes seroient des appas pour chaque âge. Madame d'Autreron, qui étoit la bonté même, les avoit fait venir pour leur faire prendre part aux plaisirs de l'automne;

elle les aimoit, mais de cet amour qui n'eſt qu'une foibleſſe; elle étoit flattée de les voir ſi aimables; elle les montroit pour s'en faire honneur, elle adoptoit, elle regardoit comme à elle l'ouvrage de la nature. Les voir chéris, applaudis, careſſés, faiſoit toute ſa joie. Louanges exceſſives, complaiſances déplacées, riches habits, bijoux charmans, madame d'Autreron leur prodiguoit tout pour les rendre heureux. Elle ne leur refuſoit que cette attention charitable ſi néceſſaire à un certain âge, cette clair-voyance raiſonnée qui fait prévoir les dangers & les prévenir, ces inſtructions prudentes qui tiennent lieu d'expérience, ces yeux, enfin, habiles & précautionnés qui peuvent ſeuls arracher la jeuneſſe aux piéges terribles dans leſquels elle eſt entraînée par les premiers feux des paſſions. Cependant, malgré les ſoins de madame d'Autreron, ils n'étoient rien moins qu'inſupportables. La nature ou le haſard ſembloit juſqu'alors avoir détourné d'eux les effets que produit, ſur preſque tous les enfans, l'amour aveugle. Le collége même & le couvent n'avoient rien pris ſur leurs heureuſes diſpoſitions; ils en ſortoient l'un & l'autre preſque avec l'air du monde & avec toute leur innocence.

M. de Girey regardoit déja mademoiſelle

d'Argy comme sa proie ; ce genre de conquête manquoit à tous ses autres triomphes ; mais il la croyoit plus mal-aisée qu'une autre, & il s'arma de toutes les précautions qu'il crut capables de faire réussir son projet.

Il étoit dans l'erreur. Une femme instruite, quelque violent que soit son penchant à la galanterie, marche moins rapidement vers sa défaite qu'une jeune personne innocente, à qui son cœur ne peut suggérer aucune défiance. Qu'un homme artificieux a de cruels avantages contre une ame simple, qui ne sauroit craindre ou prévoir qu'on cherche à la séduire ! Eh ! quels progrès rapides ne doit pas faire un petit-maître qui veut se rendre aimable, qui joint au jargon du monde les graces de son état, un air de sincérité au badinage, & sur-tout qui a la force de se contraindre jusqu'à être poli, sur l'ame d'une jeune personne qui n'a vu que le couvent, qui n'a jamais entendu que des réprimandes, qui a toujours obéi ? Louée sans cesse, touchée des respects qu'on lui rend, enivrée de la persuasion où l'on paroît être de sa beauté, elle se croit tout-à-coup transportée dans un monde nouveau. Le poison se glisse rapidement dans son ame, son imagination s'échauffe, son cœur s'agite ; la vanité, l'artifice, la nature, tout s'arme contre elle,

tout donne de la force aux coups qu'on lui porte ; ce n'eſt que par une eſpèce de miracle qu'elle peut reſter raiſonnable ; ſi la tête ne lui tourne pas au bout de huit jours, c'eſt une perſonne rare, extraordinaire, un phénix.

Mademoiſelle d'Argy ne l'étoit pas ; le marquis s'étoit chargé de lui apprendre la façon dont elle devoit jouer ſon rôle ; ainſi tout le monde voyoit ſans ſurpriſe, ou plutôt perſonne ne remarquoit qu'il paſſoit les heures entières avec elle, qu'il lui parloit, qu'il la ſuivoit ſans ceſſe ; qu'il n'avoit des yeux, des attentions, des ſoins que pour elle.

Madame d'Autreron, pénétrée de reconnoiſſance, ne pouvoit ſe laſſer de le remercier, & mademoiſelle d'Argy, qui avoit un cœur vraiment neuf, qui croyoit de bonne foi être fort obligée à M. de Girey, louoit, à tout propos, la patience avec laquelle il daignoit l'inſtruire ; elle en étoit ſincèrement touchée, parce qu'elle en étoit enorgueillie. A ſon âge, voir un homme du mérite, de la conſidération du marquis, ne pas la quitter, lui ſacrifier tous les momens de la journée, borner toutes ſes attentions à une petite fille comme elle, quel excès de complaiſance ! Comment ſe refuſer cependant à la douceur de penſer que des ſoins auſſi flatteurs n'étoient pas dûs tout-à-fait au bon

cœur du marquis ? Mademoiſelle d'Argy étoit ſans doute extrêmement reconnoiſſante ; mais elle ſe rapportoit, elle croyoit mériter une partie de ces attentions qui la flattoient ; & ce piége, que lui tendoit l'amour-propre, étoit mille fois plus dangereux encore que le prétendu mérite de M. de Girey.

Le marquis voyoit ſes progrès, il avoit raiſonné ſon projet ; c'étoit pour la première fois de ſa vie qu'il avoit agi avec quelque défiance. Juſques-là, ſûr de lui-même, bien perſuadé du peu de cas qu'il devoit faire des femmes qu'il avoit attaquées, il avoit vaincu ſans art, ſon triomphe lui avoit toujours paru indiſpenſable. Mais mademoiſelle d'Argy lui ſembloit une conquête & plus importante & plus agréable ; il n'auroit pas plus craint quand il auroit été véritablement amoureux. Ainſi, il ſe ſervoit contre elle & de toutes ſes graces & de toute ſon expérience. Sûr qu'elle ignoroit parfaitement tout ce qu'il avoit envie de lui apprendre, après avoir amuſé ſon eſprit par une gaieté toujours nouvelle, & captivé ſa confiance par des égards, des attentions & des marques d'amitié particulières, ſans s'amuſer à tous ces petits propos qu'on nomme la *fleurette*, il s'imagina qu'il étoit temps de frapper les grands coups, perſuadé que les attraits du plaiſir,

l'orgueil & la curioſité acheveroient ſon triomphe.

Il propoſa donc à mademoiſelle d'Argy de ſe rendre, un peu avant la fin du jour, dans un cabinet de verdure, qui étoit dans l'endroit le plus écarté du bois, dont les jardins de cette maiſon commode étoient entourés. J'ai à vous expliquer, lui dit-il, mille choſes qui vous ſeront auſſi agréables qu'utiles. Vous ne vous défiez pas de moi apparemment ? Vous auriez tort. Comptez que vous ne ſerez pas fâchée d'avoir eu pour moi cette complaiſance ; on eſt ſi fort gêné dans cette maiſon....

Oh pour cela, oui, répondit mademoiſelle d'Argy, on ne peut être tranquille un moment avec vous, tout le monde veut vous avoir, & j'en ſuis fâchée..... Mais jouerai-je bien mon rôle ?.... Comme un ange, repliqua le marquis, je vous en réponds ; laiſſez-moi faire, & comptez ſur moi.

L'heure donnée arriva. La journée avoit paru à mademoiſelle d'Argy d'une longueur inſupportable. Elle ignoroit d'où naiſſoit ſon impatience, elle ne cherchoit pas même à le ſavoir ; elle étoit impatiente de bonne foi, c'étoit tout. Sur le prétexte du rôle qu'elle avoit à étudier, car ſans ſavoir encore pour-

quoi elle en prit un, elle s'échappa, & courut bien vîte à ce cabinet désiré.

Le marquis y étoit déja, & mademoiselle d'Argy pouvoit se vanter qu'elle étoit la seule qu'il n'avoit pas fait attendre. Enfin, dit le marquis en courant à elle, & l'embrassant avec transport, je puis vous voir en liberté..... Mais vous me serrez trop, dit mademoiselle d'Argy avec un ton de naïveté qui démontroit sa parfaite ignorance, &, en effet, il la tenoit étroitement embrassée. Ce premier moment de plaisir avoit été si vif, il avoit si fort pénétré dans l'ame du marquis, que toutes ses forces sembloient s'être rendues dans ses bras; toute sa personne étoit plongée dans une espèce d'enchantement qui lui avoit ravi l'usage de la voix; ses yeux seuls erroient avidement sur mademoiselle d'Argy, qui, à son tour, éprouvoit, sans en concevoir la cause, des mouvemens inconnus, qui l'entraînoient loin d'elle-même: un feu singulier s'étoit glissé dans ses veines, il y couroit avec rapidité; il se peignoit sur son visage, & il portoit dans ses yeux une vivacité charmante, qui ajoutoit encore de nouveaux plaisirs à la situation délicieuse du marquis.

L'extase finit. Mademoiselle d'Argy se laissa aller sur un lit de gazon, & ses regards se

fixèrent sur M. de Girey qui s'étoit précipité à ses pieds. Elle rompit le silence la première. Je ne sais où j'en suis, dit-elle avec ingénuité, pourquoi m'avez-vous si fort embrassée ? En vérité, vous n'y pensez pas..... N'en soyez point fâchée, répondit le marquis, je vous aime trop pour vouloir vous déplaire, & vous êtes trop aimable pour qu'on doive en agir toujours avec vous comme avec un enfant. On ne connoît pas ici tout ce que vous valez, continua-t-il, en voyant que ce début la surprenoit. Déja vous êtes dans un âge où il faut être comme les autres ; & en faveur de vos agrémens, de mille graces que vous avez au-dessus des autres, vous devriez être traitée comme une personne raisonnable, quand même vous auriez deux ans de moins : toujours un couvent, toujours la petite d'Argy ! cela m'indigne. On joue avec vous, on vous amuse comme si vous n'étiez encore arrêtée que par des poupées, comme si tout le reste étoit au-dessus de votre portée. J'en suis outré. Vous avez de l'esprit, mais beaucoup ; votre figure est charmante, c'est qu'elle est adorable. On abuse de votre douceur, tout le monde vous subjugue, & vos plus beaux jours se perdent dans une dépendance continuelle ; on vous laisse languir dans un enfantillage humiliant

dont je veux vous faire sortir..... Je me suis bien apperçue de tout cela, dit vivement mademoiselle d'Argy, qui se rengorgeoit pendant tout ce discours, & j'en ai été assez fâchée; mais mon temps viendra..... Il est tout venu, interrompit le marquis, & ce sera votre faute si vous n'en profitez pas. Oh, reprit-elle, si j'étois ma maîtresse, je sais bien ce que je ferois. Eh! que feriez-vous, dit-il? Parlez; confiez-moi vos desseins. Mais, premièrement, répondit-elle, je serois mariée; ensuite j'irois dans le monde, j'aurois un beau carrosse, beaucoup de diamans, des habits magnifiques..... Eh! ce n'est point cela, repliqua M. de Girey, on est toujours libre quand on veut l'être; & vous pouvez, si vous le voulez, me rendre le plus fortuné de tous les hommes, être heureuse vous-même..... Expliquez-moi donc comment, dit mademoiselle d'Argy avec vivacité? En régnant toujours sur mon ame, dit tendrement le marquis; en vous reposant sur ma bonne foi, en consentant à goûter le bonheur le plus vif, le plus grand dont on puisse jouir sur la terre.

M. de Girey pendant tout ce discours étoit demeuré aux pieds de mademoiselle d'Argy; il tenoit ses genoux embrassés avec toute l'ardeur d'un homme que le désir enflamme, & que l'espoir

anime; ſes mains ne quittoient cette ſituation que pour s'emparer de celles de mademoiſelle d'Argy; il y portoit mille baiſers pleins de feu; ſes regards ne reſpiroient que le plaiſir; il étoit beau, tendre, careſſant, il avoit gagné la confiance : mademoiſelle d'Argy étoit étonnée, attendrie, enchantée; elle croyoit être ſur une eſpèce de trône. Les impreſſions vives, quoique confuſes, que faiſoient ſur elle les diſcours, les attitudes & les careſſes du marquis, ne lui donnoient pas le temps de débrouiller ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; les ſens ſeuls triomphoient. Sans expérience, ignorant tout, déſirant tout apprendre, les regards, les tranſports, les mouvemens du marquis alloient ſe peindre dans ſon cœur, qui les retraçoit bien vîte dans ſes yeux & ſur ſon viſage. Un ſilence profond avoit ſuccédé à la converſation, il précédoit de quelques momens les derniers points d'inſtruction que M. de Girey ſe propoſoit de donner à ſon aimable écolière. L'amour, les déſirs alloient développer à mademoiſelle d'Argy les reſſorts les plus ſecrets du bonheur; le marquis, sûr de ſon triomphe, marchoit à pas précipités vers la félicité, lorſqu'un bruit qui ſe fit entendre à la porte du cabinet le força de tourner la tête. Quelle fut ſa ſurpriſe en appercevant madame de Girey! D'une allée

prochaine elle avoit ouï dans le cabinet une conversation qui lui avoit paru animée ; elle savoit par elle-même quels étoient les mystères qu'on avoit coutume de célébrer dans ce lieu écarté. Le désir de découvrir une aventure nouvelle l'avoit engagée de s'en approcher avec les plus grandes précautions. D'abord elle s'étoit contentée d'écouter ; mais comme les voix des acteurs étoient un peu changées par la situation, il lui fut impossible de les reconnoître. Sa curiosité redoubla par cette première difficulté ; ce silence respectable qui succéda bientôt à la fin de la conversation, lui fit juger qu'elle pouvoit hasarder d'avancer sa tête jusqu'à la porte du cabinet, & c'étoit le mouvement qu'elle venoit de faire qui avoit réveillé M. de Girey.

Un homme n'est pas capable de peindre le sentiment bizarre qui naît toujours dans le cœur de la femme la plus raisonnable, lorsqu'elle surprend un mari, quoiqu'indifférent, ou même haï, dans la situation où l'amour & l'imprudence avoient mis M. de Girey. La marquise avoit pour lui une façon de penser parfaitement décidée ; il étoit l'homme du monde à qui elle croyoit s'intéresser le moins. Ce fut pourtant de très-bonne foi qu'elle fit éclater les transports de la plus violente colère. Les reproches

les plus amers sortoient de sa bouche avec une impétuosité qui acheva de foudroyer le marquis, que son apparition subite avoit commencé à déconcerter.

Mademoiselle d'Argy étoit passée rapidement de la plus tendre ivresse à la frayeur la plus vive ; pâle, interdite, les yeux baissés, elle étoit restée immobile dans la même attitude où madame de Girey l'avoit surprise, & la marquise à son tour, les regards étincelans, contemploit ce tableau avec toutes les marques de la plus violente fureur. L'étonnement, le dépit, la colère avoient comme absorbé son ame ; elle avoit gardé la même position que sa curiosité lui avoit fait prendre. Comme on n'arrivoit au cabinet que par une espèce de détour, la tête étoit passée dans la porte, tout le reste de son corps étoit de côté, & dans l'allée détournée qui y aboutissoit. Elle reprenoit haleine, les reproches, les injures étoient sur le point de sortir de sa bouche, lorsqu'elle se sentit étroitement embrassée, & tout de suite, avant même qu'elle eût le temps de se retourner, on lui dit tout haut : Ah ! ma belle marquise, me pardonnerez-vous de vous avoir fait si long-temps attendre ? C'est cette vieille baronne qui m'a retenu. Que je la hais !

Cette apostrophe imprévue n'avoit pas laissé

Marillier, Pinx. De Launay le j.ne sculp.t

à madame de Girey la force de l'interrompre. L'étourdi qui lui parloit prit sa surprise pour de la froideur. Ne me boudez donc point, je vous en conjure, continua-t-il impétueusement en se précipitant à ses genoux, je vous adore, vous le savez. Entrons dans ce cabinet, il a été le témoin de vos bontés & de mon bonheur, venez. Qu'il le soit encore de ma tendresse, de mes transports, de ma reconnoissance.

Pendant ce temps, le marquis s'étoit remis de son premier trouble; furieux à son tour, il avance, il voit sa femme éperdue dans les bras du jeune d'Argy. La terreur avoit changé de place, elle avoit abandonné le cabinet où elle venoit de régner, pour s'emparer de tout le cœur de madame de Girey. Le marquis agité, honteux, incertain; sa femme effrayée, confondue; le jeune d'Argy confus; sa sœur tremblante, formoient sans doute un tableau bizarre, que je voudrois avoir vu, que j'imagine, mais que je ne saurois peindre; il changea. Un éclat de rire, que le marquis ne fut pas le maître de retenir, ranima tous ces personnages; madame de Girey y répondit par un éclat pareil; le jeune d'Argy se jeta dans les bras du marquis; sa sœur sourit, rougit, & courut à madame de Girey, qui lui tendit la main de fort

bonne grace, & qui lui fit des careſſes auſſi tendres que ſi elle l'avoit ſincèrement aimée.

Nous voilà à deux de jeu, dit M. de Girey, nous avons tous tort; ou, pour parler mieux, nous n'en avons ni les uns ni les autres. Qu'il n'en ſoit plus parlé; taiſons-nous tous les quatre, & ſoyons ſur-tout bons amis.

On juge bien que madame de Girey ſouſcrivit à cet arrangement, & la convention fut réellement remplie de la part du marquis & de ſa femme. Depuis ce jour ils vécurent comme s'ils n'avoient pas été mariés.

On ignore ſi M. de Girey choiſit dans la ſuite des moyens plus sûrs pour avoir mademoiſelle d'Argy; mais on a ſu qu'elle avoit joué ſupérieurement le rôle de *Zéneïde*, & que depuis elle s'étoit fort bien mariée. Pour madame de Girey, ſes affaires l'appellèrent bientôt à Paris; on remarqua que le jeune d'Argy l'y ſuivit, on en parla d'abord, on s'y accoutuma dans la ſuite; & lorſqu'ils ſe quittèrent, ce fut de ſi bonne grace, que malgré le ton du ſiècle, ils n'eurent à ſe reprocher aucun mauvais procédé.

DIALOGUE.

DIALOGUE.

HORACE, CATON le censeur.

HORACE.

OH oui ! je vous en assure, de mon temps vous auriez eu bien de l'emploi dans Rome.

CATON.

Vous ne m'étonnez pas. Elle étoit déja si corrompue quand je vins ici, que je ne doute pas un instant qu'après moi elle ne l'ait été bien davantage.

HORACE.

Cela étoit prodigieux, vous dis-je. Figurez-vous que l'on n'y connoissoit plus la tempérance, ni l'amour de la patrie, ni ce noble désintéressement qui avoit fait si long-temps le caractère des Romains : & pour la pudeur, Caton, il y avoit bien peu de gens qui crussent qu'elle pouvoit être une vertu. C'étoit, je vous jure, une ville charmante.

CATON.

Charmanté, dites-vous, avec tous les vices que vous convenez qui y régnoient! Dites, dites plûtôt qu'elle étoit devenue un séjour d'horreur.

HORACE.

Mais non: les vices y avoient pris une forme plus agréable que de votre temps; mais il me semble qu'il ne seroit pas raisonnable de croire qu'ils y fussent augmentés. Les hommes sont les mêmes dans tous les âges; la seule différence que l'on puisse faire de ceux de mon temps à ceux du vôtre, c'est que vos contemporains étoient plus grossiers, & les miens plus délicats; que les vertus devenues plus féroces, avoient par conséquent plus d'éclat; & que les vices des autres plus ornés, paroissoient aussi davantage. Je crois enfin que les hommes de votre siècle étoient plus hypocrites, mais qu'ils n'étoient pas plus vertueux que ceux du mien.

CATON.

Voilà, ou je me trompe fort, un des plus mauvais raisonnemens que l'on puisse jamais faire. Mais j'en suis peu surpris. Un poëte n'est pas accoutumé à raisonner juste; & d'ailleurs,

il convient à un libertin tel que vous, de faire l'apologie d'un ſiècle auſſi corrompu que l'étoit celui où vous viviez.

HORACE.

Ah, Caton! toujours de l'humeur! moi, libertin! moi, dis-je, qui n'ai de mes jours enſeigné que la philoſophie!

CATON.

La philoſophie! Et de quel genre, s'il vous plaît?

HORACE.

Vous me ſurprenez peu de le demander. La philoſophie que je profeſſois étoit au-deſſus de votre ſageſſe. C'étoit au ſein de la nature que je l'avois puiſée.

CATON.

J'ai beau me rappeller vos ouvrages, tout ce que j'y vois, c'eſt que vous avez chanté l'Amour & Bacchus; & ce n'eſt pas entre ces deux divinités que marche ordinairement la ſageſſe.

HORACE.

Je l'y ai trouvée pourtant: non cette ſageſſe

orgueilleuſe & féroce dont vous faiſiez ſi faſtueuſement profeſſion, plus propre à effaroucher les hommes qu'à les inſtruire; mais cette ſageſſe douce & commode qui ſait prendre des plaiſirs ce qu'ils ont de pur & de délicat, qui s'y livre ſans s'y plonger, & qui ne tempère l'auſtérité de la morale, que pour la rendre plus utile.

CATON.

Certes, il falloit pour maſquer la ſageſſe comme vous le faiſiez, que vous craigniſſiez bien que ceux à qui vous aviez à la montrer, ne la reconnuſſent.

HORACE.

Eh! croyez-vous l'avoir maſquée moins que moi, vous qui, toujours fâché contre toute la nature, n'aviez pour toute philoſophie que des principes durs, ſans ceſſe étalés avec faſte, & fort ſouvent mal-à-propos? Non, Caton, ce n'eſt pas ainſi que la ſageſſe ſe montre aux humains; ſimple dans ſes leçons, elle les inſtruit ſans violence, emploie quelquefois le plaiſir pour les appeller à elle, & ne croit pas que l'uſage bien entendu de la volupté ſoit ſi contraire à ſes maximes.

CATON.

Non, elle ne peut parler aux hommes avec trop de fermeté. Ce n'eſt que par des remèdes durs que l'on parvient à détruire le vice. Montrer un front ſévère, ne ſe relâcher ſur rien, pourſuivre, foudroyer les vicieux; voilà l'emploi de la ſageſſe. Il vous ſied bien à vous, qui n'avez ſu que boire & chanter, d'oſer lui en aſſigner une.

HORACE.

Je conviendrai ſans peine que vous avez effrayé plus que moi, mais je crois que j'ai inſtruit mieux que vous; il ne me ſera pas difficile de vous le prouver. Lorſque, par exemple, vous étiez convié à un feſtin, ceux qui l'étoient avec vous, intimidés par votre préſence, compoſoient leur phyſionomie & déguiſoient leur cœur; il n'y en avoit pas un qui, quelqu'éloigné qu'il fût de vos principes, ne parût s'y conformer, de peur d'eſſuyer ces réprimandes ſi peu ménagées, dont vous accabliez ceux à qui vous croyez les devoir. Et à qui, Caton, les épargniez-vous? Le vice, puiſqu'enfin il ne vous plaît pas d'appeller le plaiſir autrement, ſe cachoit devant vous avec tout le ſoin imaginable. Vous contiez triſte-

ment quelques vieilles anecdotes du temps des Tarquins, ou quelques dits remarquables & très-uſés de quelques philoſophes, ornés de réflexions à peu-près auſſi vieilles; des préceptes ſur l'agriculture, l'étalage du temps paſſé, la critique du préſent, égayoient votre repas. Vous ennuyez, mais pour vous paroître homme de bien, on parloit comme vous; & il n'y avoit point de convives que les plus rigoureuſes maximes du portique effrayaſſent, & pas un pourtant qui, hors de votre préſence, ne fît les choſes qui leur ſont le plus oppoſées. Par Hercule! Caton, vous voyez bien les hommes! la ſageſſe en avoit là corrigé beaucoup! Moi, j'étois ſans conſéquence. La gaieté & l'amour du plaiſir annonçoient ſeuls Horace. Ma philoſophie couronnée de myrthe & de lierre, & ſoutenue par la volupté, ne montroit à ceux qu'elle vouloit inſtruire, qu'un viſage riant & badin; les amours folâtroient avec elle; quelquefois elle paroiſſoit ſe laiſſer endormir par Bacchus: mais moins elle affectoit d'orgueil & de ſévérité, plus les paſſions ſe développoient devant elle; & c'étoit alors qu'elle leur ôtoit ce qu'elles pouvoient avoir de nuiſible à la ſociété, pour ne leur laiſſer que ce qu'elles y pouvoient apporter d'utile & d'agréable. Il eſt vrai qu'elle n'appelloit point, *pourceaux d'Epicure*, ceux qu'elle croyoit trop

livrés aux plaisirs, & elle ne les corrigeoit que plus sûrement. Je ne faisois enfin de harangue contre personne, mais je mettois plus de morale dans une chanson; je savois en tirer plus d'une urne de vin de Falerne, que vous n'en trouviez dans toutes les sages leçons du portique.

CATON.

Donc vous prétendez que l'on peut avec une ode bachique, amener les hommes à la connoissance d'eux-mêmes, leur inspirer l'amour de l'ordre; & qu'enfin il faut saisir, pour leur parler sur leurs plus importans devoirs, les instans où ils s'en écartent le plus? Certes, l'idée est rare, & très-digne d'un voluptueux tel que vous: & sans doute ce siècle vertueux que vous célébrez, vous a érigé des statues, non-seulement comme au plus grave, mais encore comme au plus utile de tous les philosophes.

HORACE.

Non, mais on a plus fait pour ma gloire; on a retenu & pratiqué mes préceptes.

CATON.

Il eût été extraordinaire qu'on ne vous eût pas fait un pareil honneur. Mais, à ce qu'il me

semble, vous pourriez encore vous plaindre de l'ingratitude des hommes. Après avoir si lâchement flatté leurs passions, vous deviez prétendre à de plus grandes marques de leur reconnoissance que celles qu'ils vous en ont données.

HORACE.

Je ne leur en demandois pas davantage. Je voulois seulement qu'ils fussent heureux. Je leur enseignois tout ce qu'il faut pour l'être; & c'étoit assez pour moi de voir que ma présence ne servoit qu'à redoubler leurs plaisirs.

CATON.

Dignes élèves d'un si digne maître! Rire, chanter, se livrer à tous les désordres dont les hommes sont capables, quand ils ont secoué le joug de la raison & des bienséances, & oser se croire philosophes! Certes, on étoit, de votre temps, sage à bon marché.

HORACE.

Pas tant que vous l'imaginez. Il n'est pas bien ordinaire de trouver des philosophes sans orgueil & sans humeur, & des voluptueux sans libertinage. Croyez-vous, par exemple, que

nous ne méritassions pas plus d'estime de sortir libres & de sang-froid, ou de la table la plus délicate, ou des bras de la femme la plus aimable, que vous n'en méritiez, vous, qui faites de vous tant de cas, lorsqu'après avoir bien célébré la tempérance, vous vous retiriez ivre chez vous?

CATON.

Je l'avoue à ma honte, j'ai poussé trop loin le plaisir brutal de boire. Mais dire que Caton a été capable d'un vice, n'est pas dire que ce vice en doive être plus toléré.

HORACE.

Aux Dieux ne plaise que je veuille si bien servir votre orgueil! Mais, comme pour avoir raison, je n'ai pas non plus besoin de l'humilier, je vous parlerai comme si vous eussiez toujours été aussi tempérant que vous vouliez qu'on le fût. Ne demandons jamais aux hommes, mon cher Caton, plus de vertus qu'ils n'en peuvent avoir. Réglons leurs passions, ce projet est plus sûr & plus utile que celui de les détruire; ils ne croient déja leurs devoirs que trop difficiles à remplir; & les leur montrer si pénibles, c'est plus vouloir les dégoûter de

la vertu, que les encourager à la ſuivre. Le faſte des opinions n'a jamais fait la ſageſſe de la conduite. Les Dieux, plus ſages que nous, n'auroient pas mis dans le cœur de l'homme le goût du plaiſir, s'ils lui euſſent défendu d'en prendre ; ils le vouloient ſans doute moins inſenſé qu'il n'eſt, & moins ſage auſſi que vous voudriez qu'il le fût. La philoſophie n'a jamais plus de droit, que quand elle paroît avoir moins de prétentions ; & c'eſt entendre mal, & ſes intérêts, & ceux même de l'humanité, que de la montrer toujours avec un front ſi ſévère.

CATON.

Adieu, je ne me crois plus dans l'Elyſée, dès que je t'y trouve ; & je ne conçois pas comment les Dieux ont pu m'y admettre, puiſqu'ils ne t'en ont pas refuſé l'entrée.

HORACE.

Oh ! gronde tant que tu voudras. Je ne te quitte point que je ne t'aie rendu aſſez raiſonnable, pour te faire avouer que je ne pouvois le paroître plus, ſans l'être moins.

LE POUR ET CONTRE.

PORTRAIT DE C. C***.

En comptant ſes défauts, dont le nombre l'étonne;
De lui-même ſouvent Damon fait peu de cas;
Mais à ſe corriger Damon ne parvient pas.
Il ſe gronde trop fort, & trop tôt ſe pardonne.
On peut le peindre en laid, on peut le peindre en beau;
Employons, s'il ſe peut, un fidèle pinceau.
Par amour-propre il eſt timide,
Et par timidité ſtupide.
L'extérieur eſt froid, l'intérieur eſt vif;
Lent dans les petits ſoins, dans ſes devoirs actif;
Il eſt né très-ſenſible, & connoît peu la haine;
Il s'offenſe aiſément & pardonne ſans peine.
Sujet aux paſſions, épris de la vertu,
Damon dans ſes déſirs eſt toujours combattu;
A l'amour du travail il unit la pareſſe.
Par ſois cauſtique & jamais médiſant,
Sans complaiſance, ou par trop complaiſant;
Opiniâtre né, docile par foibleſſe,
Il voudroit être libre, & s'enchaîne ſans ceſſe.
Son cœur à l'amitié s'ouvre trop aiſément,
Et les ſoupçons, enfans de la délicateſſe,
Dans ce cœur trop ſenſible entrent facilement:
A cacher ſes ſoupçons avec ſoin il s'applique,
Il boude fréquemment, rarement il s'explique;
Au ſort des malheureux toujours il compâtit.
Il eſt quelquefois grand, & ſouvent très-petit.

Quant à l'eſprit, je rêve, j'examine ;
En dirai-je du mal ? En dirai-je du bien ?
Sait-il beaucoup ? Tant ſoit peu plus que rien ;
Aſſez facilement, dit-on, il imagine.
Paſſable en ſes écrits, en perſonne ennuyeux,
Philoſophe par fois, ne pouvant faire mieux,
Il fuit le monde, & déſire lui plaire.
Doux à l'extérieur, au fond aſſez malin ;
Saiſiſſant les défauts, à les citer enclin ;
Se connoiſſant aſſez toutefois pour ſe taire.
Si vous trouvez Damon flatté dans ce portrait ;
N'en ſoyez point ſurpris, par lui-même il eſt fait ;
Amis, fourniſſez-lui chacun un bon mémoire,
De ſa correction il vous devra la gloire.

REFLEXIONS TURQUES,

Sur la manière dont les chrétiens traitent l'amour.

Nous convenons ſans difficulté que vous avez des gens ſpirituels & raiſonnables : mais vous devez convenir de même que vous ceſſez de l'être dans la manière dont vous traitez l'amour. Ecoutez-moi ; & ſi vous le pouvez, détachez-vous pour un moment du préjugé de vos uſages & de vos loix, & vous verrez que du moment que vous ſentez de l'amour, vous êtes coupables.

L'amour eſt quelque choſe de plus qu'une vive approbation du mérite d'un objet ; il s'y joint un ſentiment que nous ne connoiſſons que par ſon effet, & cet effet nous porte à nous approcher continuellement, de plus près en plus près, de l'objet de qui nous tenons cette impreſſion.

Ou vous réſiſtez à ces déſirs, ou vous leur rendez ce tribut agréable, que la providence

les a mis en droit de vous d mander, tant que le printemps, l'été & l'automne ne ſont pas de vaines ſaiſons chez vous. Si vous les rebutez, vous êtes coupables envers le plus précieux uſage de vos ſens, que vous ait diſpenſé la nature : uſage qu'il ne dépend pas de nous d'accepter toujours, ni de traiter pleinement à notre gré. Si vous les écoutez ces déſirs, ou plutôt les beſoins attachés à notre méchaniſme, vous ne pouvez le faire ſans crime. Le ſeul déſir, tout indépendant qu'il eſt de vous, vous eſt défendu par la plus grave de vos loix, & vous rend coupable ; mais que vous l'êtes bien davantage par l'injure que vous faites à la providence, en regardant comme criminels des mouvemens qui portent également à l'agréable & à l'utile, des affections qu'elle a placées au dedans de vous, comme le chef-d'œuvre de ſa bienfaiſance, & dont la privation néceſſaire vous rendroit à vous-même honteux & mépriſable ! Agiſſez-vous auprès de l'objet que vous aimez ? vous cherchez d'abord à lui plaire ; & nous apprenons de toutes vos régions, que les moyens que vous y employez ſont preſque toujours bas & équivoques ; vous tâchez enſuite de lui perſuader ce que votre préjugé vous contraint de condamner, & ce qui eſt condamné du ſien, quelle ſcélérateſſe ! Et que vous

réuſſiſſiez ou non, des ſoins toujours trop éclatans tympaniſent bientôt dans le public un objet à qui la reconnoiſſance devoit infiniment vous attacher. Enfin vous dégradez à la fois l'homme, la nature, la femme & la vérité.

Vous laſſez-vous d'être ſi coupable? Vous vous mariez; & comment cela? avec une ſeule femme, & pour toujours; femme qui ne pouvant faire le Protée à tous les changemens qui naîtront dans votre goût, n'eſt que le frivole objet de l'eſpérance mal fondée qu'elle remplira tous vos déſirs. Par-là, vous débutez certainement par être coupable envers vous; & ce n'eſt que pour un temps aſſez court, que vous ceſſez de l'être envers les autres: c'eſt ce que vous allez voir.

Cette femme eſt aimée ou ne l'eſt pas de vous. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes coupable de l'avoir choiſie aux dépens de l'affection tendre & unique que vous lui devez. L'aimez-vous? Votre amour vous trompe l'un & l'autre par l'idée vaine où vous êtes, & où elle eſt que nulle impreſſion étrangère n'effacera celle qu'elle vous fait; & pour rendre votre état plus odieux, vous vous aſſujettiſſez encore à des ſermens que néceſſairement doit ſuivre le parjure. Si vous croyez de bonne foi que vous aimerez toujours uniquement cette femme, &

que nulle autre ne partagera avec elle les actes amoureux de votre cœur, c'eſt que votre cœur eſt un ſot, accoutumé à ſe laiſſer tromper, & à recevoir à la place de ce qu'il demande, ce que vos préjugés veulent lui donner. Enfin, où vous mène donc cette unité de mariage priſe dans ſon plus beau jour? A des plaiſirs de peu de durée, ſuivis néceſſairement de nouvelles impreſſions & de nouveaux déſirs, que le défaut de variété dans les graces & dans les façons d'une ſeule femme vous forcent de recevoir. Surmontez-vous les déſirs? Le ſcrupule & la religion vous font rendre à cette femme enlaidie, des devoirs que vos ſens plus éclairés que vous s'efforcent à lui refuſer. C'eſt en vain que vous tâchez de vous le déguiſer, votre idée ne peut embraſſer avec ſuccès un objet éloigné qui vous charme, quand vos bras embarraſſent vos déſirs ſous le joug d'une femme qui ne vous plaît plus, à moins que votre cœur dégradé ne ſoit atteint de cette vile brutalité qui ne diſtingue rien, cette tendre ſatisfaction qui ne ſuit que le goût ne ſauroit être de la partie; & ſi vous ſuivez ces déſirs nouveaux, vous allez contre vos principes & contre votre foi, vous devenez coupable, & vous ne pouvez enſuite opérer en faveur de vos déſirs, que par des ſoins qui ſont coupables encore.

Non,

Non, vous ne connoiſſez ni le méchaniſme de votre cœur, ni le point qui doit borner l'uſage des biens que nous diſpenſe la nature; & vous ne devez pas lui ſavoir mauvais gré des prérogatives palpables que ſur cet article nos uſages nous ont données ſur vous; l'amour compoſé de déſirs & de jouiſſance, n'a chez vous que des déſirs coupables envers les loix, & une jouiſſance coupable envers vous-même.

Fin du cinquième volume.